




FORTUNA JUVAT

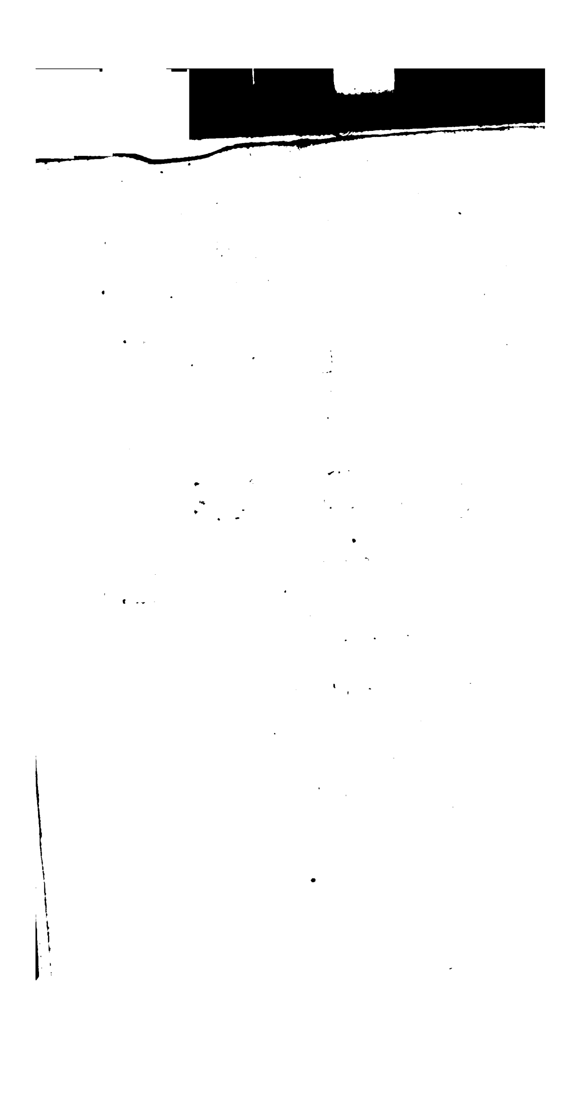
HISTOIRE

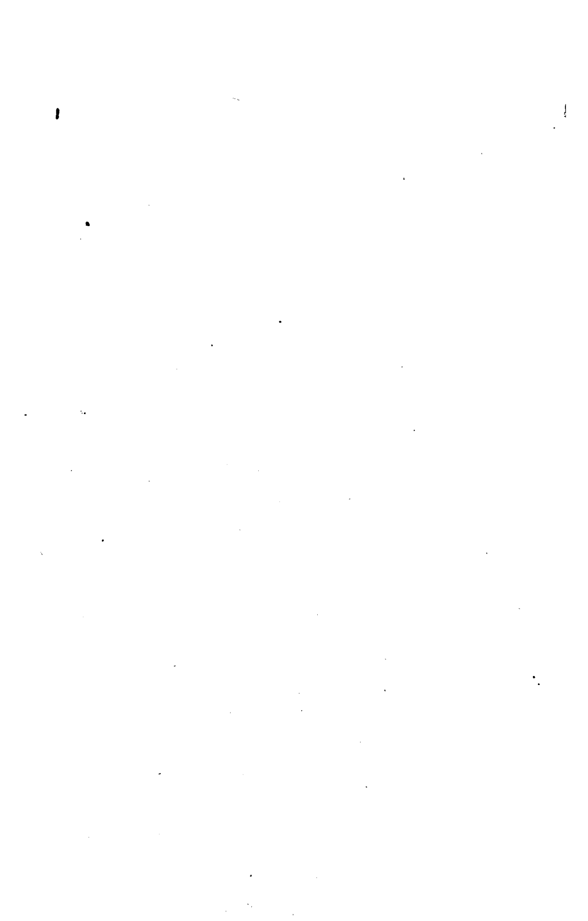
DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

TOME SECOND.







Comme nous sortions du cabaret, et que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître passa dans la rue.

Choquet inv. del. — Pauquet sculp.

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE,

PAR LESAGE.

TOME SECOND.

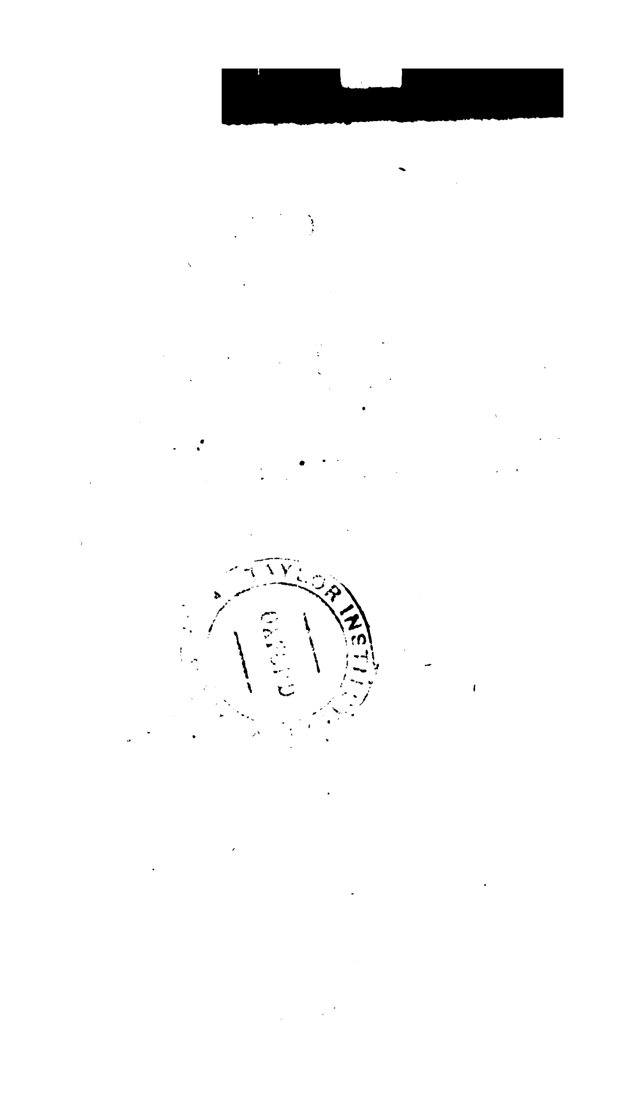


A PARIS,

CHEZ GENETS JEUNE, LIBR., RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

1818.



HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du premier maître qu'il servit dans cette ville.

Je fis quelque séjour chez le jeune barbier. Je me joignis ensuite à un marchand de Ségovie qui passa par Olmédo. Il revenait, avec quatre mules, de transporter des marchandises à Valladolid, et s'en retournait à vide. Nous fîmes connaissance sur la route, et il prit tant d'amitié pour moi, qu'il vou-

lut absolument me loger lorsque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison ; et quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au seigneur Mathéo Melendez. C'était un marchand de drap qui demeurait à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers. Il n'eut pas sitôt ouvert le paquet et lu ce qui était contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pedro Palacio, mon correspondant, m'écrit en votre faveur d'une manière si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition ; c'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuadé qu'il ne me sera pas bien difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Melendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminuaient à vue d'œil ; mais je ne lui fus pas

il me dit qu'il venait de me proposer à un cavalier de sa connaissance qui avait besoin d'un valet de chambre, et que, selon toutes les apparences, ce poste ne m'échapperait pas. En effet, ce cavalier étant survenu dans le moment : Seigneur, lui dit Melendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur et de la morale, je vous en réponds comme de moi-même. Le cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaisait, et qu'il me prenait à son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il; je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il donna le bonjour au marchand, et m'emmena dans la grande rue, tout devant l'église de Saint-Philippe. Nous entrâmes dans une assez belle maison, dont il occupait une aile : nous montâmes un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, et dont la première avait au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous *passâmes dans* une autre, où il y avait *un lit et d'autres* meubles qui étaient plus *propres que riches*.

Si mon nouveau maître m'avait bien considéré chez Melendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'était un homme de cinquante et quelques années, qui avait l'air froid et sérieux. Il me parut d'un naturel doux, et je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille ; et, satisfait de mes réponses : Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable ; je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux, tant pour ta nourriture et ton entretien que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne suis pas difficile à servir ; je ne fais point d'ordinaire ; je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, et tu seras libre tout le reste de la journée. Aie soin seulement de te retirer le soir de bonne heure, et de m'attendre à ma porte ; voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous [illegible]

ui-même ; et emportant les clefs : Mon
ımi, me dit-il, ne me suis point ; va-t'en
où il te plaira ; mais quand je reviendrai ce
soir, que je te retrouve sur cet escalier. En
ıchevant ces paroles il me quitta, et me
aissa disposer de moi comme je le jugerais
à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à
moi-même, tu ne pouvais trouver un meilleur maître. Quoi ! tu rencontres un homme
qui, pour épousseter ses habits et faire sa
chambre le matin, te donne six réaux par
jour, avec la liberté de te promener et de te
divertir comme un écolier dans les vacances !
Vive Dieu ! il n'est point de situation plus
heureuse. Je ne m'étonne plus si j'avais tant
d'envie d'être à Madrid ; je pressentais sans
doute le bonheur qui m'y attendait. Je passai le jour à courir les rues, en m'amusant
à regarder les choses qui étaient nouvelles
pour moi ; ce qui ne me donna pas peu
d'occupation. Le soir, quand j'eus soupé
dans une auberge qui n'était pas éloignée de
notre maison, je gagnai promptement le
ieu où mon maître m'avait ordonné de me
ıdre. Il y arriva trois quarts d'heure après

moi ; il parut content de mon exactitude. Fort bien, me dit-il, cela me plaît ; j'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de son appartement, et les referma sur nous d'abord que nous fûmes entrés. Comme nous étions sans lumière, il prit une pierre à fusil avec de la mèche, et alluma une bougie : je l'aidai ensuite à se déshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai par son ordre une lampe qui était dans sa cheminée, et j'emportai la bougie dans l'antichambre, où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva, le lendemain matin, entre neuf et dix heures ; j'époussetai ses habits ; il me compta mes six réaux, et me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes ; et nous voilà partis l'un et l'autre pour toute la journée.

Tel était notre train de vie, que je trouvais très-agréable. Ce qu'il y avait de plus plaisant, c'est que j'ignorais le nom de mon maître. Melendez ne le savait pas lui-même ; il ne connaissait ce cavalier que pour un homme qui venait quelquefois dans sa boutique, et à qui [illegible] il vendait

du drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité; ils m'assurèrent tous que mon maître leur était inconnu, bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentait personne dans le voisinage; et quelques-uns, accoutumés à tirer témérairement des conséquences, concluaient de là que c'était un personnage dont on ne pouvait porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la suite; on le soupçonna d'être un espion du roi de Portugal, et l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla : je me représentai que, si la chose était véritable, je courais risque de voir les prisons de Madrid. Mon innocence ne pouvait me rassurer; mes disgrâces passées me faisaient craindre la justice. J'avais éprouvé deux fois que, si elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les lois de l'hospitalité, qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Melendez dans une conjoncture si délicate. Il ne savait quel conseil me donner. S'il ne pouvait croire que mon

maître fût un espion, il n'avait pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le patron, et de le quitter, si je m'apercevais que ce fût effectivement un ennemi de l'état; mais il me sembla que la prudence et l'agrément de ma condition demandaient que je fusse bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions; et pour le sonder : Monsieur, lui dis-je un soir en le déshabillant, je ne sais comment il faut vivre pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant ! Nous avons, entre autres, des voisins qui ne valent pas le diable. Les mauvais esprits ! Vous ne devineriez jamais de quelle manière ils parlent de nous. Bon ! Gil Blas, me répondit-il : eh ! qu'en peuvent-ils dire, mon ami? Ah ! vraiment, repris-je, la médisance ne manque point de matière; la vertu même lui fournit des traits. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux; que nous méritons l'attention de la cour; en un mot, vous passez ici pour un espion du roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envisageai mon maître, comme Alexandre regarda son médecin,

et j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produisait en lui. Je crus remarquer dans mon patron un frémissement qui s'accordait fort avec les conjectures du voisinage, et je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, et me dit d'un air assez tranquille: Gil Blas, laissons raisonner nos voisins sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là-dessus, et je fis la même chose, sans savoir à quoi je devais m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à sortir, nous entendîmes frapper rudement à la première porte sur l'escalier. Mon maître ouvrit l'autre, et regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit: Seigneur cavalier, je suis alguazil, et je viens ici pour vous dire que monsieur le corrégidor souhaite de vous parler. Que me veut-il? répondit mon patron. C'est ce que j'ignore,

seigneur, répliqua l'alguazil; mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, et vous en serez bientôt instruit. Je suis son serviteur, repartit mon maître; je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il referma brusquement la seconde porte; puis, s'étant promené quelque temps comme un homme à qui, ce me semblait, le discours de l'alguazil donnait beaucoup à penser, il me mit en main mes six réaux, et me dit: Gil Blas, tu peux sortir, mon ami; pour moi, je ne sortirai pas sitôt, et je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles qu'il avait peur d'être arrêté, et que cette crainte l'obligeait à demeurer dans son appartement. Je l'y laissai; et, pour voir si je me trompais dans mes soupçons, je me cachai dans un endroit d'où je pouvais le remarquer, s'il sortait. J'aurais eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais, une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'assurance qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toutefois à ces apparences, je m'en défiai; car il n'avait point en moi un juge favorable. Je songeai

que son allure pouvait fort bien être composée; je m'imaginai même qu'il n'était resté chez lui que pour prendre tout ce qu'il avait d'or et de pierreries, et que probablement il allait, par une prompte fuite, pourvoir à sa sûreté. Je n'espérais plus le revoir, et je doutai si j'irais le soir l'attendre à sa porte, tant j'étais persuadé que dès ce jour-là il sortirait de la ville pour se sauver du péril qui le menaçait. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me surprit, mon maître revint à son ordinaire : il se coucha sans faire paraître la moindre inquiétude, et il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevait de s'habiller, on frappa tout à coup à la porte. Mon maître regarde par la petite grille. Il reconnaît l'alguazil du jour précédent, et lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'alguazil, c'est monsieur le corrégidor. A ce nom redoutable, mon sang se glaça dans mes veines. Je craignais diablement ces messieurs-là depuis que j'avais passé par leurs mains, et j'aurais voulu dans ce moment être à cent *lieues de Madrid*. Pour mon patron, moins *effrayé que moi*, il ouvrit la porte, et reçut

le juge avec respect. Vous voyez, lui dit le corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite; je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appelez, et ce que vous faites à Madrid. Seigneur, lui répondit mon maître, je suis de la Castille nouvelle, et je me nomme don Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promène, je fréquente les spectacles, et je me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez sans doute, reprit le juge, un gros revenu? Non, seigneur, interrompit mon patron; je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Et de quoi vivez-vous donc? répliqua le corrégidor. De ce que je vais vous faire voir, repartit don Bernard. En même temps il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avais pas remarquée, puis encore une autre qui était derrière, et fit entrer le juge dans un cabinet où il y avait un grand coffre-fort rempli de pièces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous savez que les Espagnols sont ennemis du travail; cependant, quelque aversion qu'ils aient pour la peine, je puis dire que je renchéris sur eux là-dessus: j'ai un fonds de paresse qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulais ériger mes vices en vertus, j'appellerais ma paresse une indolence philosophique; je dirais que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on recherche dans le monde avec ardeur: mais j'avouerai de bonne foi que je suis paresseux par tempérament, et si paresseux, que, s'il me fallait travailler pour vivre, je crois que je me laisserais mourir de faim. Ainsi, pour mener une vie convenable à mon humeur, pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, et plus encore pour me passer d'intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistait en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrais au-delà d'un siècle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, et que j'ai déjà passé mon dixième

lustre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne suis adonné, grâce au ciel, à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chère, je ne joue que pour m'amuser, et je suis revenu des femmes. Je n'appréhende point que dans ma vieillesse on me compte parmi ces barbons voluptueux à qui les coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux! lui dit alors le corrégidor. On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion; ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, don Bernard, ajouta-t-il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir troubler vos jours tranquilles, je m'en déclare le défenseur : je vous demande votre amitié, et vous offre la mienne. Ah! seigneur, s'écria mon maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joie que de respect l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richesses, et mettez le comble à mon bonheur.

Après cette conversation, que l'alguazil

et moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le corrégidor prit congé de don Bernard, qui ne pouvait assez à son gré lui marquer de reconnaissance. De mon côté, pour seconder mon maître et l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'alguazil; je lui fis mille révérences profondes, quoique dans le fond de mon âme je sentisse pour lui le mépris et l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguazil.

CHAPITRE II.

De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando, et des choses curieuses que ce voleur lui raconta.

Don Bernard de Castil Blazo, après avoir conduit le corrégidor jusque dans la rue, revint vite sur ses pas fermer son coffre-fort et toutes les portes qui en faisaient la sûreté; puis nous sortîmes l'un et l'autre très-satisfaits, lui de s'être acquis un ami puissant,

et moi de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Melendez me fit prendre le chemin de sa maison; mais, comme j'étais près d'y arriver, j'aperçus le capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le retrouver là, et je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, et, conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant, et dis en moi-même : Hélas! il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois. Où va-t-il me mener? Il a peut-être dans cette ville quelque souterrain. Malepeste! si je le croyais, je lui ferais voir tout à l'heure que je n'ai pas la goutte aux pieds. Je marchais donc derrière lui en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêterait, résolu de m'en éloigner à toutes jambes, pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret : je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin, et dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce temps-là nous passâmes dans une chambre où le capitaine, se voyant seul avec moi, me tint

ce discours : Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien commandant ; et tu le seras bien davantage encore quand tu sauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai seul dans le souterrain, et que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Mansilla les mules et les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval et bien armés, qui suivaient son carrosse. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens, et les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher, craignant pour son maître, nous cria d'une voix suppliante : Eh ! mes chers seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de monsieur le corrégidor de Léon. Ces mots n'attendrirent point mes cavaliers ; au contraire, ils leur inspirèrent une espèce de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entre eux, ne laissons point échapper le fils d'un mortel ennemi de nos pareils. Combien son père a-t-il fait mourir de gens de notre profession ! Vengeons-les, immolons cette victime à leurs mânes. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment ; et

mon lieutenant même se préparait à servir de grand-prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras. Arrêtez, lui dis-je; pourquoi, sans nécessité, vouloir répandre du sang? Contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y aurait de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'est point responsable des actions de son père; et son père ne fait que son devoir lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le nôtre en détroussant les voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du corrégidor, et mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avait, et nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Mansilla. Nous nous en retournâmes ensuite au souterrain, où nous arrivâmes le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fûmes pas peu surpris de retrouver la trape levée; et notre surprise devint encore plus grande lorsque nous vîmes dans la *cuisine Léonarde* liée. Elle nous mit au fait *en deux mots.* Nous admirâmes comment

tu avais pu nous tromper : nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour, et nous te le pardonnâmes à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisinière, je lui donnai ordre de nous apprêter bien à manger. Cependant nous allâmes soigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre, qui n'avait reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, était à l'extrémité. Nous souhaitions de le soulager, mais il avait perdu connaissance, et il nous parut si bas, que, malgré notre bonne volonté, nous laissâmes ce pauvre diable entre la vie et la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table; et après avoir amplement déjeuné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous reposâmes toute la journée. A notre réveil, Léonarde nous apprit que Domingo ne vivait plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché, et là nous lui fîmes des funérailles, comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou six jours après, il arriva que, voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin, à la sortie du bois, trois brigades

d'archers de la sainte Hermandad, qui semblaient nous attendre pour nous charger. Nous n'en aperçûmes d'abord qu'une. Nous la méprisâmes, bien que supérieure en nombre à notre troupe, et nous l'attaquâmes : mais dans le temps que nous étions aux mains avec elle, les deux autres, qui avaient trouvé le moyen de se tenir cachées, vinrent tout à coup fondre sur nous; de sorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre lieutenant et deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres et moi, nous fûmes enveloppés et serrés de si près, que les archers nous prirent; et tandis que deux brigades nous conduisaient à Léon, la troisième alla détruire notre retraite, qui avait été découverte de la manière que je vais te le dire. Un paysan de Luceno, en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui, aperçut par hasard la trape de notre souterrain, que tu n'avais pas abattue; car c'était justement le jour que tu en sortis avec la dame. Il se douta bien que c'était notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer; il se contenta d'observer les environs; et, pour

mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement avec son couteau quelques arbres voisins, et d'autres encore de distance en distance, jusqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon pour faire part de cette découverte au corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie, que son fils venait d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit assembler trois brigades pour nous arrêter, et le paysan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitans. Quand j'aurais été un général portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se serait pas plus empressé de me voir. Le voilà, disait-on, le voilà ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée ! Il mériterait d'être démembré avec des tenailles, de même que ses deux camarades. On nous mena devant le corrégidor, qui commença de m'insulter. Eh bien, me dit-il, scélérat ! le ciel, las des désordres de ta vie, t'abandonne à ma justice. Seigneur, lui répondis-je, si j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher : j'ai conservé ses jours ; vous m'en de-

vez quelque reconnaissance. Ah! misérable! s'écria-t-il, c'est bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux! Et quand même je voudrais te sauver, le devoir de ma charge ne me le permettrait pas. Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons : ils en sortirent au bout de trois jours pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les prisons trois semaines entières. Je crus qu'on ne différait mon supplice que pour le rendre plus terrible ; et je m'attendais enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le corrégidor, m'ayant fait ramener en sa présence, me dit : Ecoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi, mon fils unique aurait été assassiné sur les grands chemins. Comme père, j'ai voulu reconnaître ce service ; et comme juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur : j'ai demandé ta grâce, et je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais, ajouta-t-il, crois-moi, profite *de cet heureux* événement : rentre en toi-*même, et quitte* pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, et je pris la route de Madrid, dans la résolution de faire une fin, et de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon père et ma mère morts, et leur succession entre les mains d'un vieux parent qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela? Je ne gagnerais rien à le chicaner. Pour éviter l'oisiveté, j'ai acheté une charge d'alguazil. Mes confrères se seraient, par bienséance, opposés à ma réception, s'ils eussent su mon histoire. Heureusement ils l'ignorent, ou feignent de l'ignorer, ce qui est la même chose; car, dans cet honorable corps, chacun a intérêt de cacher ses faits et gestes; on n'a, Dieu merci, rien à se reprocher les uns aux autres : au diable soit le meilleur! Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fond de mon âme. La profession que j'ai embrassée n'est guère de mon goût : elle demande une conduite *trop délicate* et trop mystérieuse; on n'y *saurait faire* que des tromperies secrètes et

subtiles. Oh ! je regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de sûreté dans le nouveau ; mais il y a plus d'agrément dans l'autre, et j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge, et de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sais qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse, et remplie de sujets catalans : c'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai dans leur compagnie capitaine en second ; et, pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assurerai que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'éleverai ta valeur jusqu'aux nues ; je dirai plus de bien de toi qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite, cela te rendrait suspect ; je tairai l'aventure. Eh bien, ajouta-t-il, es-tu prêt à me suivre ? J'attends ta réponse.

Chacun a ses inclinations, dis-je alors à *Rolando : vous êtes né pour les entreprises hardies, et moi* pour une vie douce et tran-

quille. Je vous entends, interrompit-il ; la dame que l'amour vous a fait enlever vous tient encore au cœur, et sans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, monsieur Gil Blas, que vous l'avez mise dans ses meubles, et que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées du souterrain. Je lui dis qu'il était dans l'erreur, et que, pour le désabuser, je voulais, en dînant, lui conter l'histoire de la dame : ce que je fis effectivement ; et je lui appris aussi tout ce qui m'était arrivé depuis que j'avais quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit encore sur les sujets catalans ; il m'avoua même qu'il avait résolu de les aller joindre, et fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais, voyant qu'il ne pouvait me persuader, il me regarda d'un air fier, et me dit fort sérieusement : Puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais *écoute bien les* paroles que je vais te dire ; *qu'elles* demeurent gravées dans ta mémoire.

Oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, et ne t'entretiens jamais de moi avec personne; car, si j'apprends que tu me mêles dans tes discours..... tu me connais : je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appela l'hôte, paya l'écot, et nous nous levâmes de table pour nous en aller.

CHAPITRE III.

Il sort de chez don Bernard de Castil Blazo, et va servir un petit-maître.

Comme nous sortions du cabaret, et que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître passa dans la rue. Il me vit, et je m'aperçus qu'il regarda plus d'une fois le capitaine. Je jugeai qu'il était surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vue de Rolando ne prévenait point en faveur de ses mœurs. C'était un homme fort grand; il avait le visage long, avec un nez de perroquet; et quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne laissait pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étais point trompé dans mes con-

jectures. Le soir, je trouvai don Bernard occupé de la figure du capitaine, et très-disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurais pu dire, si j'eusse osé parler. Gil Blas, me dit-il, qui est ce grand escogriffe que j'ai vu tantôt avec toi? Je répondis que c'était un alguazil, et je m'imaginai que, satisfait de cette réponse, il en demeurerait là : mais il me fit bien d'autres questions; et comme je lui parus embarrassé, parce que je me souvenais des menaces de Rolando, il rompit tout à coup la conversation, et se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta six ducats au lieu de six réaux, et me dit : Tiens, mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison : je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connaissances. Je m'avisai de lui représenter, pour ma justification, que je connaissais cet alguazil pour lui avoir fourni certains remèdes à Valladolid dans le temps que j'y exerçais la médecine. Fort bien! reprit mon maître, la défaite est ingénieuse : tu devais me répondre cela hier au soir, et

non pas te troubler. Monsieur, lui repartis-je, en vérité, je n'osais vous le dire par discrétion ; c'est ce qui a causé mon embarras. Certes, répliqua-t-il en me frappant doucement sur l'épaule, c'est être bien discret : je ne te croyais pas si rusé. Va, mon enfant, je te donne ton congé.

J'allai sur-le-champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Melendez, qui me dit, pour me consoler, qu'il prétendait me faire entrer dans une meilleure maison. En effet, quelques jours après il me dit : Gil Blas, mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable ; je vais vous mettre auprès de don Mathias de Sylva. C'est un homme de la première qualité, un de ces jeunes seigneurs qu'on appelle petits-maîtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces seigneurs : ils épousent souvent de riches héritières qui paient leurs dettes ; et quand cela n'arrive pas, un marchand qui entend son métier leur vend toujours si cher, qu'il se sauve en ne tou-

chant même que le quart de ses parties. L'intendant de don Mathias, poursuivit-il, est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son maître, et vous pouvez compter qu'à ma considération il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de don Mathias, le marchand me dit : Il est à propos, ce me semble, que je vous apprenne de quel caractère est l'intendant. Il s'appelle Grégorio Rodriguez. Entre nous, c'est un homme de rien, qui, se sentant né pour les affaires, a suivi son génie, et s'est enrichi dans deux maisons ruinées dont il a été intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain : il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser quand ils ont la moindre grâce à demander à leur maître ; car, s'il arrive qu'ils l'aient obtenue sans sa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grâce, ou pour la rendre inutile. Réglez-vous sur cela, Gil Blas ; faites votre cour au *seigneur Rodriguez* préférablement à votre *maître même*, et mettez tout en usage pour lui

plaire. Son amitié vous sera d'une grande utilité. Il vous paiera vos gages exactement; et si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelques petits os à ronger. Il en a tant! Don Mathias est un jeune seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs, et qui ne veut prendre aucune connaissance de ses propres affaires : quelle maison pour un intendant!

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel, nous demandâmes à parler au seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y était, et nous vîmes avec lui une manière de paysan qui tenait un sac de toile bleue rempli d'espèces. L'intendant, qui me parut plus pâle et plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat, vint au-devant de Melendez en lui tendant les bras : le marchand, de son côté, ouvrit les siens, et ils s'embrassèrent tous deux avec des démonstrations d'amitié où il y avait pour le moins autant d'art que de naturel. Après cela, il fut question de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds *jusqu'à la tête*; puis il me dit fort poliment *que j'étais tel* qu'il fallait être pour convenir

ı Mathias, et qu'il se chargeait avec
r de me présenter à ce seigneur. Là-
ıs Melendez fit connaître jusqu'à quel
il s'intéressait pour moi : il pria l'in-
ınt de m'accorder sa protection ; et,
ıissant avec lui après force complimens,
'etira. Dès qu'il fut sorti, Rodriguez me
Je vous conduirai à mon maître d'a-
que j'aurai expédié ce bon laboureur.
itôt il s'approcha du paysan, et, lui pre-
son sac : Talégo, lui dit-il, voyons si
inq cents pistoles sont là-dedans. Il
ɔta lui-même les pièces. Il trouva le
pte juste, donna quittance de la somme
ıboureur, et le renvoya. Il remit ensuite
spèces dans le sac. Alors il s'adresse à
: Nous pouvons présentement, me dit-
ller au lever de mon maître. Il sort du
ırdinairement sur le midi; il est près
e heure, il doit être jour dans son ap-
ement.

ön Mathias venait en effet de se lever.
tait encore en robe de chambre; et,
ersé dans un fauteuil, sur un bras du-
l il *avait une jambe* étendue, il se ba-
ıit *en râpant* du tabac. Il s'entretenait

avec un laquais qui, remplissant par *interim* l'emploi de valet de chambre, se tenait là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Melendez, votre marchand, en répond; il assure que c'est un garçon de mérite, et je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune seigneur; puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet de chambre, c'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses. Vous arrivez à propos; j'allais vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit: avec cent pistoles que j'avais, j'en ai encore perdu deux cents sur ma parole. Vous savez de quelle conséquence il est pour des personnes de condition de s'acquitter de cette sorte de dette: c'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec *exactitude*. Aussi ne payons-nous pas les *autres* religieusement. Il faut donc trouver

deux cents pistoles tout à l'heure, et les envoyer à la comtesse de Pedrosa. Monsieur, dit l'intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme? Je ne touche pas un maravédis de vos fermiers, quelque menace que je puisse leur faire. Cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, et que je sue sang et eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, grâce au ciel, j'en suis venu à bout; mais je ne sais plus à quel saint me vouer; je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit don Mathias, et ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, et que je m'amuse à prendre soin de mon bien? L'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi! Patience, répliqua l'intendant, au train que vont les choses, je prévois que vous serez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune seigneur; vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive. Il me

faut, vous dis-je, deux cents pistoles; il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à grosse usure. Ayez recours, si vous voulez, au diable, répondit don Mathias; pourvu que j'aie deux cents pistoles, je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçait ces mots d'un air brusque et chagrin, l'intendant sortit; et un jeune homme de qualité, nommé don Antonio Centellès, entra. Qu'as-tu, mon ami? dit ce dernier à mon maître. Je te trouve l'air nébuleux; je vois sur ton visage une impression de colère. Qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur? Je vais parier que c'est ce maroufle qui sort. Oui, répondit don Mathias, c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait passer quelques mauvais quarts-d'heure. Il m'entretient de mes affaires; il dit que je mange le fonds de mes revenus.... L'animal! ne dirait-on pas qu'il y perd, lui? Mon enfant, reprit don Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin, pour obéir à

mes ordres réitérés, m'apporte de l'argent, il semble qu'il donne du sien. Il me fait de grands raisonnemens. Monsieur, me dit-il, vous vous abîmez; vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui couper la parole pour abréger ces sots discours. Le malheur, dit don Mathias, c'est que nous ne saurions nous passer de ces gens-là; c'est un mal nécessaire. J'en conviens, répliqua Centellès.... Mais attends, poursuivit-il en riant de toute sa force, il me vient une idée assez plaisante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec eux, et nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira, nous les écouterons de sang-froid. Ton intendant viendra me rendre ses comptes, mon homme d'affaires te rendra les siens; je n'entendrai parler que de tes dissipations, tu ne verras que *les miennes* : cela nous réjouira.

Mille traits brillans suivirent cette saillie,

et mirent en joie les deux jeunes seigneurs, qui continuèrent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompue par Grégorio Rodriguez, qui rentra suivi d'un petit vieillard qui n'avait presque point de cheveux, tant il était chauve. Don Antonio voulut s'en aller. Adieu, don Mathias, dit-il; nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces messieurs: vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Eh! non, non, lui répondit mon maître, demeure; tu n'es pas de trop. Ce discret vieillard que tu vois est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment, au denier cinq! s'écria Centellès d'un air étonné. Vive Dieu! je te félicite d'être en si bonnes mains. Je ne suis pas traité si doucement, moi; j'achète l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois. Quelle usure! dit alors le vieil usurier; les fripons! songent-ils qu'il y a un autre monde? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêt. C'est le *profit exorbitant* que quelques-uns d'eux *tirent de leurs* espèces qui nous perd d'hon-

neur et de réputation. Si tous mes confrères me ressemblaient, nous ne serions pas si décriés; car, pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah ! si le temps était aussi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrirais ma bourse sans intérêts; et peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on dirait que l'argent est rentré dans le sein de la terre, on n'en trouve plus, et sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin? poursuivit-il en s'adressant à mon maître. Il me faut deux cents pistoles, répondit don Mathias. J'en ai quatre cents dans un sac, répliqua l'usurier; il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même temps il tira de dessous son manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le paysan Talégo venait de laisser avec cinq cents pistoles à Rodriguez. Je sus bientôt ce qu'il en fallait penser, et je vis bien que Melendez ne *m'avait pas* vanté sans raison le savoir-faire *de cet intendant*. Le vieillard vida le sac,

étala les espèces sur une table, et se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître : il fut frappé de la totalité de la somme. Seigneur Descomulgado, dit-il à l'usurier, je fais une réflexion judicieuse : je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sou ; je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de rafler les quatre cents pistoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, je destinais une partie de cet argent à un bon licencié qui a de gros héritages, qu'il emploie charitablement à retirer du monde de petites filles et à meubler leurs retraites ; mais, puisque vous avez besoin de la somme entière, elle est à votre service. Vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances..... Oh ! pour des assurances, interrompit Rodriguez en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le seigneur don Mathias n'a qu'à signer. *Il vous donne* cinq cents pistoles à prendre *sur un de ses* fermiers, sur Talègo, riche *laboureur* de Mondejar. Cela est bon, ré-

a l'usurier : je ne fais pas le difficul-
:, moi. Alors l'intendant présenta une
e à mon maître, qui, sans lire le billet,
t en sifflant son nom au bas..
:te affaire consommée, le vieillard dit
à mon patron, qui courut l'embrasser
i disant : Jusqu'au revoir, seigneur
er ; je suis tout à vous. Je ne sais pas
[uoi vous passez, vous autres, pour
ıs ; je vous trouve très-nécessaires à
: vous êtes-la consolation de mille en-
le famille, et la ressource de tous les
eurs dont la dépense excède les revenus.
raison, s'écria Centellès. Les usuriers
l'honnêtes gens qu'on ne peut assez
'er ; et je veux, à mon tour, embrasser
ci à cause du denier cinq. A ces mots,
ıprocha du vieillard pour l'accoler ; et
eux petits-maîtres, pour se divertir,
ıencèrent à se le renvoyer l'un à l'autre,
ıe deux joueurs de paume qui pelotent
ılle. Après qu'ils l'eurent bien ballotté,
laissèrent sortir avec l'intendant, qui
ait mieux *que* lui ces embrassades, et
quelque chose de plus.
[ue Rodriguez et son âme damnée

furent sortis, don Mathias envoya, par
laquais qui était avec moi dans la chambr
la moitié de ses pistoles à la comtesse
Pedrosa, et serra l'autre dans une long
bourse brochée d'or et de soie, qu'il po
tait ordinairement dans sa poche. F
satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un
gai à don Antonio : Que ferons-nous aujou
d'hui ? Tenons conseil là-dessus. C'est pa
ler en homme de bon sens, répondit Ce
tellès ; je le veux bien, délibérons. Dans
temps qu'ils allaient rêver à ce qu'ils d
viendraient ce jour-là, deux autres seigneu
arrivèrent. C'étaient don Alexo Ségiar et d
Fernand de Gamboa ; l'un et l'autre à p
près de l'âge de mon maître, c'est-à-dir
de vingt-huit à trente ans. Ces quatre cav
liers débutèrent par de vives accolades qu'
se firent ; on eût dit qu'ils ne s'étaient poi
vus depuis dix ans. Après cela, don Fe
nand, qui était un gros réjoui, adressa
parole à don Mathias et à don Antoni
Messieurs, leur dit-il, où dînez-vous a
jourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés ;
vais vous mener dans un cabaret où v
boirez du vin des dieux. J'y ai soupé

j'en suis sorti ce matin entre cinq et six heures. Plût au ciel, s'écria mon maître, que j'eusse fait la même chose! je n'aurais pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellès, je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau; car j'aime à changer de plaisirs. Aussi n'y a-t-il que la variété des amusemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces seigneurs qui lèvent les impôts, et font leurs affaires avec celles de l'état. J'y vis de la magnificence, du bon goût, et le repas me parut assez bien entendu; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partisan, quoique des plus roturiers de sa compagnie, tranchait du grand; et sa femme, bien qu'horriblement laide, faisait l'adorable, et disait mille sottises assaisonnées d'un accent biscaïen qui leur donnait du relief. Ajoutez à cela qu'il y avait à table quatre ou cinq enfans avec un précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit!

Et moi, *messieurs*, dit don Alexo Ségiar, *j'ai soupé chez* une comédienne, chez Ar-

sénie. Nous étions six à table : Arsénie, Florimonde avec une coquette de ses amies, le marquis de Zénète, don Juan de Moncade, et votre serviteur. Nous avons passé la nuit à boire et à dire des gueulées. Quelle volupté! Il est vrai qu'Arsénie et Florimonde ne sont pas de grands génies ; mais elles ont un usage de débauche qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées, vives, folles : j'aime mieux cela cent fois que des femmes raisonnables.

CHAPITRE IV.

De quelle manière Gil Blas fit connaissance avec les valets des petits-maîtres ; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit ; et du serment singulier qu'ils lui firent faire.

Ces seigneurs continuèrent à s'entretenir *de cette sorte* jusqu'à ce que don Mathias, *que j'aidais* à s'habiller pendant ce temps-

fût en état de sortir. Alors il me dit de
uivre; et tous ces petits-maîtres prirent
emble le chemin du cabaret où don
nand de Gamboa se proposait de les
duire. Je commençai donc à marcher
rière eux avec trois autres valets ; car
cun de ces cavaliers avait le sien. Je re-
rquai avec étonnement que ces trois
nestiques copiaient leurs maîtres , et se
naient les mêmes airs. Je les saluai
nme leur nouveau camarade ; ils me sa-
rent aussi ; et l'un d'entre eux , après
avoir regardé quelques momens, me dit :
re , je vois à votre allure que vous n'avez
nais encore servi de jeunes seigneurs.
las ! non , lui répondis-je, et il n'y a pas
g-temps que je suis à Madrid: C'est ce
'il me semble , répliqua-t-il ; vous sentez
province ; vous paraissez timide et em-
rrassé ; il y a de la bourre dans votre
ion. Mais n'importe , nous vous aurons
ntôt dégourdi , sur ma parole. Vous me
ttez peut-être , lui dis-je. Non, repartit-
non ; il n'y a point de sot que nous ne
issions façonner : comptez là-dessus.
n'eut pas besoin de m'en dire davan-

tage pour me faire comprendre que j'avais pour confrères de bons enfans, et que je ne pouvais être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le seigneur don Fernand avait eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, et nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gaîté. J'avais un extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions me divertissaient. Que de feu ! que de saillies d'imagination ! Ces gens-là me parurent une espèce nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, et nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avait dressé une table.

Je ne tardai guère à m'apercevoir que les chevaliers de ma quadrille avaient encore plus de mérite que je ne me l'étais imaginé d'abord. Ils ne se contentaient pas de prendre les manières de leurs maîtres, ils en affectaient même le langage; et ces marauds

les rendaient si bien, qu'à un air de qualité près, c'était la même chose. J'admirais leur air libre et aisé : j'étais encore plus charmé de leur esprit, et je désespérais d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de don Fernand, attendu que c'était son maître qui régalait les nôtres, fit les honneurs du festin; et, voulant que rien n'y manquât, il appela l'hôte, et lui dit: Monsieur le maître, donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin, et, comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos messieurs auront bues. Très-volontiers, répondit l'hôte; mais, monsieur Gaspard, vous savez que le seigneur don Fernand me doit déjà bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvais tirer quelques espèces.... Oh! interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû; je vous en réponds, moi: c'est de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il est vrai que quelques discourtois créanciers ont fait saisir nos revenus; mais nous obtiendrons mainlevée au premier jour, et nous vous paierons *sans examiner le* mémoire que vous nous *fournirez. L'hôte* nous apporta du vin mal-

gré les saisies; et nous en bûmes en attendant la main-levée. Il fallait voir comme nous nous portions des santés à tous momens, en nous donnant les uns aux autres les surnoms de nos maîtres. Le valet de don Antonio appelait Gamboa celui de don Fernand, et le valet de don Fernand appelait Centellès celui de don Antonio. Ils me nommaient de même Sylva, et nous nous enivrions peu à peu sous ces noms empruntés, tout aussi bien que les seigneurs qui les portaient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives, ils ne laissèrent pas de me témoigner qu'ils étaient assez contens de moi. Sylva, me dit un des plus dessalés, nous ferons quelque chose de toi, mon ami: je m'aperçois que tu as un fonds de génie, mais tu ne sais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hasard; et toutefois ce n'est qu'en hasardant des discours que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux-esprits. Veux-tu briller? tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité, et risquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche: ton étourderie passera pour

une noble hardiesse. Quand tu débiterais cent impertinences, pourvu qu'avec cela il t'échappe seulement un bon mot, on oubliera les sottises, on retiendra le trait, et l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'est ce que pratiquent si heureusement nos maîtres, et c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vise à la réputation d'un esprit distingué.

Outre que je ne souhaitais que trop de passer pour un beau génie, le secret qu'on m'enseignait pour y réussir me paraissait si facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai sur-le-champ, et le vin que j'avais bu rendit l'épreuve heureuse; c'est-à-dire que je parlai à tort et à travers, et que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances quelques pointes d'esprit qui m'attirèrent des applaudissemens. Ce coup d'essai me remplit de confiance: je redoublai de vivacité pour produire quelque bonne saillie, et le hasard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Eh bien! me dit alors celui de mes confrères qui m'avait adressé la parole dans la rue, *ne commences-tu pas à te décrasser? Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous;*

et te voilà déjà tout autre que tu n'étais : tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité ; cela élève l'esprit : les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je ; aussi je veux désormais consacrer mes services à la noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons, messieurs, ajouta-t-il, faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là ; jurons-en par le Styx. Nous rîmes bien de la pensée de Gaspard : nous lui applaudîmes ; et, le verre à la main, nous fîmes tous ce burlesque serment.

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plût à nos maîtres de se retirer. Ce fut à minuit ; ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces seigneurs ne sortaient de si bonne heure du cabaret que pour aller chez une fameuse coquette qui logeait dans le quartier de la cour, et dont la maison était nuit et jour ouverte aux *gens de plaisir*. C'était une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle en-

core, amusante, et si consommée dans l'art de plaire, qu'elle vendait, disait-on, plus cher les restes de sa beauté qu'elle n'en avait vendu les prémices. Il y avait toujours chez elles deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuaient pas peu au grand concours de seigneurs qu'on y voyait. Ils y jouaient l'après-dînée; ils soupaient ensuite, et passaient la nuit à boire et à se réjouir. Nos maîtres demeurèrent là jusqu'au jour, et nous aussi, sans nous ennuyer; car, tandis qu'ils étaient avec les maîtresses, nous nous amusions avec les servantes. Enfin nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, et nous allâmes nous reposer chacun de notre côté.

Mon maître, s'étant levé à son ordinaire sur le midi, s'habilla. Il sortit. Je le suivis, et nous entrâmes chez don Antonio Centellès, où nous trouvâmes un certain don Alvaro de Acuña. C'était un vieux gentilhomme, un professeur de débauche. Tous les jeunes gens qui voulaient devenir des hommes agréables se mettaient entre ses mains: il les formait au plaisir, leur enseignait à briller dans le monde, et à dissiper

leur patrimoine. Il n'appréhendait plus de manger le sien, l'affaire en était faite. Après que ces trois cavaliers se furent embrassés, Centellès dit à mon maître : Parbleu ! don Mathias, tu ne pouvais arriver ici plus à propos. Don Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au marquis de Zénète et à don Juan de Moncade : je veux que tu sois de la partie. Et comment, dit don Mathias, nomme-t-on ce bourgeois ? Il s'appelle Gregorio de Noriega, dit alors don Alvaro, et je vais vous apprendre en deux mots ce que c'est que ce jeune homme. Son père, qui est un riche joaillier, est allé négocier des pierreries dans les pays étrangers, et lui a laissé en partant la jouissance d'un gros revenu. Gregorio est un sot qui a une disposition prochaine à manger tout son bien, qui tranche du petit-maître, et veut passer pour un homme d'esprit, en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne, et je puis vous assurer, messieurs, que je le *mène bon train*. Le fonds de son revenu est *déjà bien entamé*. Je n'en doute pas, s'écria Centellès ; je vois le bourgeois à l'hôpital.

Allons, don Mathias, continua-t-il, faisons connaissance avec cet homme-là, et contribuons à le ruiner. J'y consens, répondit mon maître; aussi-bien j'aime à voir renverser la fortune de ces petits seigneurs roturiers qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la disgrâce de ce fils de publicain à qui le jeu et la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh! pour celui-là, reprit don Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne: il n'est pas moins fat dans sa misère qu'il l'était dans sa prospérité.

Centellès et mon maître se rendirent avec don Alvar chez Gregorio de Noriega. Nous y allâmes aussi, Mogicon et moi, tous deux ravis de trouver une franche lippée, et de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. En entrant nous aperçumes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner, et il sortait des ragoûts qu'ils faisaient une fumée qui prévenait l'odorat en faveur du goût. Le marquis de Zénète et don Juan de Moncade venaient d'arriver. Le maître du logis me parut un grand benêt. Il affectait en vain de

prendre l'allure des petits-maîtres ; c'était une très-mauvaise copie de ces excellens originaux, ou, pour mieux dire, un imbécille qui voulait se donner un air délibéré. Représentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs qui avaient tous pour but de se moquer de lui et de l'engager dans de grandes dépenses. Messieurs, dit don Alvaro après les premiers complimens, je vous donne le seigneur Grégorio de Noriega pour un cavalier des plus parfaits. Il possède mille belles qualités. Savez-vous qu'il a l'esprit très-cultivé? Vous n'avez qu'à choisir : il est également fort sur toutes les matières, depuis la logique la plus fine et la plus serrée jusqu'à l'orthographe. Oh! cela est trop flatteur, interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaise grâce. Je pourrais, seigneur Alvaro, vous rétorquer l'argument : c'est vous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avais pas dessein, reprit don Alvaro, de m'attirer une louange si spirituelle ; mais en vérité, messieurs, poursuivit-il, le seigneur Grégorio ne saurait manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi, dit don Antonio,

ce qui me charme en lui, et ce que je mets même au-dessus de l'orthographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des bourgeois, il ne veut voir que de jeunes seigneurs, sans s'embarrasser de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de sentimens qui m'enlève; et voilà ce qu'on appelle dépenser avec goût et avec discernement.

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Grégorio fut accommodé de toutes pièces : les petits-maîtres lui lançaient tour à tour des traits dont le sot ne sentait point l'atteinte; au contraire, il prenait au pied de la lettre tout ce qu'on lui disait, et il paraissait fort content de ses convives; il semblait même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisaient encore grâce. Enfin il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, et ils y demeurèrent le reste du jour et la nuit tout entière. Nous bûmes à discrétion, de même que nos maîtres; et nous étions bien conditionnés les uns et les autres quand nous sortîmes de chez le bourgeois.

CHAPITRE V.

Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connaissance avec une jolie personne.

Après quelques heures de sommeil, je me levai en bonne humeur; et, me souvenant des avis que Melendez m'avait donnés, j'allai, en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre intendant, dont la vanité me parut un peu flattée de l'attention que j'avais à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux, et me demanda si je m'accommodais du genre de vie des jeunes seigneurs. Je répondis qu'il était nouveau pour moi, mais que je ne désespérais pas de m'y accoutumer dans la suite.

Je m'y accoutumai effectivement, et bientôt même. Je changeai d'humeur et d'esprit : de sage et posé que j'étais auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de don Antonio me fit compliment sur ma métamorphose, et me dit que, pour

être un illustre, il ne me manquait plus que d'avoir des bonnes fortunes. Il me représenta que c'était une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme; que tous nos camarades étaient aimés de quelque belle personne; et que lui, pour sa part, possédait les bonnes grâces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentait. Monsieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes sans doute un garçon bien fait et fort spirituel, vous avez du mérite; mais je ne comprends pas comment des femmes de qualité, chez qui vous ne demeurez point, ont pu se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh! vraiment, me répondit-il, elles ne savent pas qui je suis. C'est sous les habits de mon maître, et même sous son nom, que j'ai fait ces conquêtes. Voici comment. Je m'habille en jeune seigneur, j'en prends les manières. Je vais à la promenade; j'agace toutes les femmes que je vois, jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je suis celle-là, et fais si bien que je lui parle. Je me *dis don Antonio* Centellès. Je demande *un rendez-vous*, la dame fait des façons; je

la presse, elle me l'accorde, *et cætera*. C'est ainsi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir des bonnes fortunes, et je te conseille de suivre mon exemple.

J'avais trop envie d'être un illustre pour n'écouter pas ce conseil : outre cela, je ne me sentais pas de répugnance pour une intrigue amoureuse. Je formai donc le dessein de me travestir en jeune seigneur pour aller chercher des aventures galantes. Je n'osais me déguiser dans notre hôtel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garde-robe de mon maître, et j'en fis un paquet que j'emportai chez un petit barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrais m'habiller et me déshabiller commodément. Là, je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le barbier mit aussi la main à mon ajustement; et quand nous crûmes qu'on n'y pouvait plus rien ajouter, je marchai vers le pré de Saint-Jérôme, d'où j'étais bien persuadé que je ne reviendrais pas sans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus pas obligé de courir si loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traversais une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison, et monter dans un carrosse de louage qui était à la porte, une dame richement habillée et parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, et je la saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaisait pas. De son côté, pour me faire voir qu'elle méritait encore plus que je ne pensais mon attention, elle lèva pour un moment son voile, et offrit à ma vue un visage des plus agréables. Cependant le carrosse partit, et je demeurai dans la rue, un peu étourdi de cette apparition. La jolie figure! disais-je en moi-même : peste! il faudrait cela pour m'achever. Si les deux dames qui aiment Mogicon sont aussi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je serais charmé de mon sort, si j'avais une pareille maîtresse. En faisant cette réflexion, je jetai les yeux par hasard sur la maison d'où j'avais vu sortir cette aimable personne, et j'aperçus à la fenêtre d'une salle basse une vieille femme qui me fit signe d'entrer.

Je volai aussitôt dans la maison, et je *trouvai dans* une salle assez propre cette

vénérable et discrète vieille, qui, me prenant pour un marquis tout au moins, me salua respectueusement, et me dit : Je ne doute pas, seigneur, que vous n'ayez mauvaise opinion d'une femme qui, sans vous connaître, vous fait signe d'entrer chez elle; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi quand vous saurez que je n'en use pas de cette sorte avec tout le monde. Vous me paraissez un seigneur de la cour. Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je en étendant la jambe droite et penchant le corps sur la hanche gauche; je suis, sans vanité, d'une des plus grandes maisons d'Espagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, et je vous avouerai que j'aime à faire plaisir aux personnes de qualité : c'est mon faible. Je vous ai observé par ma fenêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me semble, une dame qui vient de me quitter. Vous sentiriez-vous du goût pour elle? dites-le-moi confidemment. Foi d'homme de cour, lui répondis-je, elle m'a frappé : je n'ai jamais rien vu de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous ensemble, ma bonne, et comptez sur ma

reconnaissance. Il fait bon rendre ces sortes de services à nous autres grands seigneurs; ce ne sont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déjà dit, répliqua la vieille, je suis toute dévouée aux personnes de condition; je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galans chez elles. Je leur prête ma maison pour concilier leur tempérament avec la bienséance. Fort bien! lui dis-je; et vous venez apparemment de faire ce plaisir à la dame dont il s'agit? Non, répondit-elle: c'est une jeune veuve de qualité qui cherche un amant; mais elle est si délicate là-dessus, que je ne sais si vous serez son fait, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déjà présenté trois cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh! parbleu! ma chère, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ses trousses, je t'en rendrai bon compte, sur ma parole. Je suis curieux d'avoir un tête-à-tête avec une beauté difficile: je n'en ai point encore rencontré de ce caractère-là. Eh bien, me

dit la vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure, vous satisferez votre curiosité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je : nous verrons si un jeune seigneur peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit barbier, sans vouloir chercher d'autres aventures, et fort impatient de voir la suite de celle-là. Ainsi, le jour suivant, après m'être encore bien ajusté, je me rendis chez la vieille une heure plus tôt qu'il ne fallait. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, et je vous en sais bon gré. Il est vrai que la chose en vaut bien la peine. J'ai vu notre jeune veuve, et nous nous sommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler; mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu, et vous allez devenir un heureux seigneur. Entre nous, la dame est un morceau tout appétissant : son mari n'a pas vécu long-temps avec elle ; il n'a fait que passer comme une ombre ; elle a tout le mérite d'une fille. La bonne vieille sans doute voulait dire d'une de ces filles d'*esprit qui savent* vivre sans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carrosse de louage, comme le jour précédent, et vêtue de superbes habits. D'abord qu'elle parut dans la salle, je débutai par cinq ou six révérences de petit-maître, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions. Après quoi je m'approchai d'elle d'un air très-familier, et lui dis : Ma princesse, vous voyez un seigneur qui en a dans l'aile. Votre image depuis hier s'offre incessamment à mon esprit, et vous avez expulsé de mon cœur une duchesse qui commençait à y prendre pied. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle en ôtant son voile ; mais je n'en ressens pas une joie pure. Un jeune seigneur aime le changement, et son cœur est, dit-on, plus difficile à garder que la pistole volante. Eh ! ma reine, repris-je, laissons là, s'il vous plaît, l'avenir ; ne songeons qu'au présent. Vous êtes belle, je suis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageons-nous sans réflexion. Embarquons-nous comme des matelots ; n'envisageons point les périls de la navigation, n'en regardons que les plaisirs.

En achevant ces paroles, je me jetai avec

transport aux genoux de ma nymphe; et, pour mieux imiter les petits-maîtres, je la pressai d'une manière pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes instances; mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore; et me repoussant: Arrêtez-vous, me dit-elle, vous êtes trop vif; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne soyez un petit débauché. Fi donc, madame! m'écriai-je; pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun? Il n'y a plus que quelques bourgeoises qui se révoltent contre la débauche. C'en est trop, reprit-elle, je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres seigneurs les grimaces sont inutiles: il faut qu'une femme fasse la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire, ajouta-t-elle avec une apparence de confusion, comme si sa pudeur eût souffert de cet aveu; vous m'avez inspiré des sentimens que je n'ai jamais eus pour personne, et je n'ai plus besoin que de savoir qui vous êtes pour me déterminer à vous choisir pour mon amant. Je vous crois un jeune seigneur, et même un honnête homme: cependant je n'en suis

point assurée ; et, quelque prévenue que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnu.

Je me souvins alors de quelle façon le valet de don Antonio m'avait dit qu'il sortait d'un pareil embarras ; et voulant, à son exemple, passer pour mon maître : Madame, dis-je à ma veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom ; il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de don Mathias de Sylva ? Oui, répondit-elle ; je vous dirai même que je l'ai vu chez une personne de ma connaissance. Quoique déjà fort effronté, je fus un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment ; et faisant force de génie pour me tirer de là : Eh bien, mon ange, repris-je, vous connaissez un seigneur.... que.... je connais aussi.... Je suis de sa maison, puisqu'il faut vous le dire. Son aïeul épousa la belle-sœur d'un oncle de mon père. Nous sommes, comme vous voyez, assez proches parens. Je m'appelle don César. Je suis fils unique de l'illustre don Fernand de Ribera, qui fut tué il y a quinze ans dans une bataille qui se

donna sur les frontières de Portugal. Je vous ferais bien un détail de l'action ; elle fut diablement vive ; mais ce serait perdre des momens précieux que l'amour veut que j'emploie plus agréablement.

Je devins pressant et passionné après ce discours ; ce qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma déesse me laissa prendre ne servirent qu'à me faire soupirer après celles qu'elle me refusa. La cruelle regagna son carrosse, qui l'attendait à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très-satisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fusse pas encore parfaitement heureux. Si, disais-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontés, c'est que ma dame est une personne qualifiée, qui n'a pas cru devoir céder à mes transports dans une première entrevue. La fierté de sa naissance a retardé mon bonheur ; mais il n'est différé que de quelques jours. Il est bien vrai que je me représentai aussi que ce pouvait être une matoise des plus raffinées. Cependant j'aimai mieux regarder la chose du bon côté que du mauvais, et je conservai l'avantageuse opinion

que j'avais conçue de ma veuve. Nous étions convenus en nous quittant de nous revoir le surlendemain ; et l'espérance de parvenir au comble de mes vœux me donnait un avant-goût des plaisirs dont je me flattais.

L'esprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon barbier. Je changeai d'habit, et j'allai joindre mon maître dans un tripot où je savais qu'il était. Je le trouvai engagé au jeu, et je m'aperçus qu'il gagnait ; car il ne ressemblait pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il était railleur et insolent dans la prospérité, et fort bourru dans la mauvaise fortune. Il sortit fort gai du tripot, et prit le chemin du *théâtre du Prince*. Je le suivis jusqu'à la porte de la comédie ; là, me mettant un ducat dans la main : Tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en ressentes ; va te divertir avec tes camarades, et viens me prendre à minuit chez Arsénie, où je dois souper avec don Alexo Segiar. A ces mots il rentra, et je demeurai à rêver avec qui je pourrais dépenser mon ducat *selon l'intention* du fondateur. Je ne rêvai

pas long-temps. Clarin, valet de don Alexo, se présenta tout à coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, et nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De là nous nous rendîmes à la maison d'Arsénie, où Clarin avait ordre aussi de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte, et nous fit entrer dans une salle basse, où la femme de chambre d'Arsénie et celle de Florimonde riaient à gorge déployée en s'entretenant ensemble tandis que leurs maîtresses étaient en haut avec nos maîtres.

L'arrivée de deux vivans qui venaient de bien souper ne pouvait pas être désagréable à des soubrettes, et à des soubrettes de comédiennes encore : mais quel fut mon étonnement, lorsque dans une de ces suivantes je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyais comtesse ou marquise! Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher don César de Ribera changé en valet de petit-maître. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter; il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pûmes nous empêcher de satisfaire; après quoi Laure (c'est ains

r'elle s'appelait), me tirant à part tandis
ıe Clarin parlait à sa compagne, me tendit
'acieusement la main, et me dit tout bas:
ɔuchez là, seigneur don César; au lieu de
ɔus faire des reproches réciproques, fai-
ɪns-nous des complimens, mon ami. Vous
ɾez fait votre rôle à ravir, et je ne me suis
ɔint mal non plus acquittée du mien. Qu'en
tes-vous? Avouez que vous m'avez prise
ɔur une de ces jolies femmes de qualité qui
: plaisent à faire des équipées. Il est vrai,
ıi répondis-je; mais qui que vous soyez,
ıa reine, je n'ai point changé de sentiment
ı changeant de forme. Agréez, de grâce,
ıes services, et permettez que le valet de
ıambre de don Mathias achève ce que don
ésar a si heureusement commencé. Va,
:prit-elle, je t'aime encore mieux dans ton
aturel qu'autrement. Tu es en homme ce
ue je suis en femme : c'est la plus grande
ɔuange que je puisse te donner. Je te reçois
u nombre de mes adorateurs. Nous n'avons
lus besoin du ministère de la vieille; tu
eux venir ici me voir librement. Nous au-
ɾes *dames de théâtre*, nous vivons sans
ɔntrainte et pêle-mêle avec les hommes.

Je conviens qu'il y paraît quelquefois ; mais le public en rit, et nous sommes faites, comme tu sais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjouée, et pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arsénie surtout, mon aimable Laure, brilla fort, et fit paraître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté, nos maîtres et les comédiennes poussaient souvent de longs éclats de rire que nous entendions ; ce qui suppose que leur entretien était aussi raisonnable que le nôtre. Si l'on eût écrit toutes les belles choses qui se dirent cette nuit chez Arsénie, on en aurait, je crois, composé un livre très-instructif pour la jeunesse. Cependant l'heure de la retraite, c'est-à-dire le jour, arriva : il fallut se séparer. Clarin suivit don Alexo, et je me retirai avec don Mathias.

CHAPITRE VI.

De l'entretien de quelques seigneurs sur les comédiens de la troupe du Prince.

Ce jour-là, mon maître, à son lever, reçut un billet de don Alexo Ségiar, qui lui mandait de se rendre chez lui. Nous y allâmes, et nous trouvâmes avec lui le marquis de Zénète, et un autre jeune seigneur de bonne mine que je n'avais jamais vu. Don Mathias, dit Ségiar à mon patron en lui présentant ce cavalier que je ne connaissais point, vous voyez don Pompeyo de Castro, mon parent. Il est presque dès son enfance à la cour de Portugal. Il arriva hier au soir à Madrid, et il s'en retourne dès demain à Lisbonne. Il n'a que cette journée à me donner : je veux profiter d'un temps si précieux; et j'ai cru que, pour le lui faire trouver agréable, j'avais besoin de vous et du marquis de Zénète. Là-dessus mon maître et le parent de don Alexo *s'embrassèrent*, et se firent l'un à l'autre force complimens. Je fus très-satisfait

de ce que dit don Pompeyo; il me parut avoir l'esprit solide et délié.

On dîna chez Ségiar; et ces seigneurs, après le repas, jouèrent pour s'amuser jusqu'à l'heure de la comédie. Alors ils allèrent tous ensemble au *théâtre du Prince*, voir représenter une tragédie nouvelle qui avait pour titre *la Reine de Carthage*. La pièce finie, ils revinrent souper au même endroit où ils avaient dîné; et leur conversation roula d'abord sur le poëme qu'ils venaient d'entendre, ensuite sur les acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria don Mathias, je l'estime peu; j'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéide. Mais il faut convenir que la pièce a été jouée divinement. Qu'en pense le seigneur don Pompeyo? Il n'est pas, ce me semble, de mon sentiment. Messieurs, dit ce cavalier en souriant, je vous ai vu tantôt si charmés de vos acteurs, et particulièrement de vos actrices, que je n'oserais vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'est fort bien fait, interrompit don Alexo en plaisantant; vos censures seraient ici fort mal reçues. Respectez nos actrices devant les trompettes de leur réputation.

Nous buvons tous les jours avec elles; nous les garantissons parfaites : nous en donnerons, si l'on veut, des certificats. Je n'en doute point, lui répondit son parent; vous en donneriez même de leurs vie et mœurs, tant vous me paraissez amis.

Vos comédiennes de Lisbonne, dit en riant le marquis de Zénète, sont sans doute beaucoup meilleures? Oui, certainement, répliqua don Pompeyo, elles valent mieux: il y en a du moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le marquis, peuvent compter sur vos certificats? Je n'ai point de liaison avec elles, repartit don Pompeyo : je ne suis point de leurs débauches; je puis juger de leur mérite sans prévention. En bonne foi, poursuivit-il, croyez-vous avoir une troupe excellente? Non, parbleu, dit le marquis, je ne le crois pas, et je ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'acteurs : j'abandonne tout le reste. Ne conviendrez-vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de Didon est admirable? N'a-t-elle pas représenté cette reine *avec toute la* noblesse et tout l'*agrément convenables* à l'idée que nous en

avons? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, et lui fait sentir les mouvemens de toutes les passions qu'elle exprime? On peut dire qu'elle est consommée dans les raffinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit don Pompeyo, qu'elle sait émouvoir et toucher: jamais comédienne n'eut plus d'entrailles, et c'est une belle représentation; mais ce n'est point une actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise, elle roule les yeux d'une manière outrée; ce qui sied mal à une princesse. Ajoutez à cela qu'en grossissant le son de sa voix, qui est naturellement doux, elle en corrompt la douceur, et forme un creux assez désagréable. D'ailleurs, il m'a semblé, dans plus d'un endroit de la pièce, qu'on pouvait la soupçonner de ne pas trop bien entendre ce qu'elle disait. J'aime mieux pourtant croire qu'elle était distraite que de l'accuser de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors don Mathias au *censeur*, vous ne seriez pas homme à faire *des vers à la* louange de nos comédiennes.

Pardonnez-moi, répondit don Pompeyo. Je découvre beaucoup de talens au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je suis enchanté de l'actrice qui a fait la suivante dans les intermèdes. Le beau naturel! avec quelle grâce elle occupe la scène! A-t-elle quelque bon mot à débiter, elle l'assaisonne d'un souris malin et plein de charmes, qui lui donne un nouveau prix. On pourrait lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu, et passe les bornes d'une honnête hardièsse; mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrais seulement qu'elle se corrigeât d'une mauvaise habitude. Souvent, au milieu d'une scène, dans un endroit sérieux, elle interrompt tout à coup l'action pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes: cela est heureux.

Et que pensez-vous des hommes? interrompit le marquis. Vous devez tirer sur eux à cartouches, puisque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit don Pompeyo; j'ai trouvé quelques jeunes acteurs qui promettent, et *je suis surtout* assez content de ce gros comédien qui a joué le rôle du premier mi-

nistre de Didon. Il récite très-naturellement, et c'est ainsi qu'on déclame en Portugal. Si vous êtes satisfait de ceux-là, dit Ségiar, vous devez être charmé de celui qui a fait le personnage d'Enée. Ne vous a-t-il pas paru un grand comédien, un acteur original? Fort original, répondit le censeur; il a des tons qui lui sont particuliers, et il en a de bien aigus. Presque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le sentiment, et appuie sur les autres; il fait même des éclats sur des conjonctions. Il m'a fort diverti, et particulièrement lorsqu'il exprimait à son confident la violence qu'il se faisait d'abandonner sa princesse : on ne saurait témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, cousin! répliqua don Alexo; tu nous ferais croire à la fin qu'on n'est pas de trop bon goût à la cour de Portugal. Sais-tu bien que l'acteur dont nous parlons est un sujet rare? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités? Cela prouve qu'il n'est pas *si mauvais*. Cela ne prouve rien, repartit *don Pompeyo*. Messieurs, ajouta-t-il, laissons là, je vous prie, les applaudissemens

rterre; il en donne souvent aux .ac-
mal à propos. Il applaudit même plus
ent au vrai mérite qu'au faux, comme
e nous l'apprend par une fable ingé-
:. Permettez-moi de vous la rapporter;
:i.
ıt le peuple d'une ville s'était assemblé
ıne grande place pour voir jouer des
mimes. Parmi ces acteurs il y en avait
'on applaudissait à chaque moment.
uffon, sur la fin du jeu, voulut fermer
ître par un spectacle nouveau. Il parut
ur la scène, se baissa, se couvrit la
e son manteau, et se mit à contrefaire
d'un cochon de lait. Il s'en acquitta
ınière qu'on s'imagina qu'il en avait un
blement sous ses habits. On lui cria
:ouer son manteau et sa robe, ce qu'il
:, comme il ne se trouva rien dessous,
ıplaudissemens se renouvelèrent avec
le fureur dans l'assemblée. Un paysan,
tait du nombre des spectateurs, fut
ié de ces témoignages d'admiration.
eurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être
nés de ce bouffon; il n'est pas si bon
' *que vous le* croyez. Je sais mieux

faire que lui le cochon de lait ; et si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le paysan que pour voir ce qu'il savait faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença, et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois, s'étant baissé à son tour et enveloppé la tête de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenait sous son bras, et lui fit pousser des cris perçans. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le paysan, qui, montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs : Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes !

Cousin, dit don Alexo, ta fable est un peu vive. Néanmoins, malgré ton cochon de lait, nous n'en démordrons pas. Changeons de matière, poursuivit-il, celle-ci m'ennuie. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aie de te posséder plus long-

temps ? Je voudrais, répondit son parent, pouvoir faire ici un plus long séjour ; mais je ne le puis. Je vous l'ai déjà dit, je suis venu à la cour d'Espagne pour une affaire d'état. Je parlai hier en arrivant au premier ministre ; je dois le voir encore demain matin, et je partirai un moment après pour m'en retourner à Lisbonne. Te voilà devenu Portugais, répliqua Ségiar, et, selon toutes les apparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid? Je crois que non, repartit don Pompeyo ; j'ai le bonheur d'être aimé du roi de Portugal ; j'ai beaucoup d'agrémens à sa cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été sur le point de sortir pour jamais de ses états ? Eh ! par quelle aventure ? dit le marquis ; contez-nous cela, je vous prie. Très-volontiers, répondit don Pompeyo ; et c'est en même temps mon histoire dont je vais vous faire le récit.

CHAPITRE VII.

Histoire de don Pompeyo de Castro.

Don Alexo, poursuivit-il, sait qu'au sortir de mon enfance je voulus prendre le parti des armes, et que, voyant notre pays tranquille, j'allai en Portugal. De là je passai en Afrique avec le duc de Bragance, qui me donna de l'emploi dans son armée. J'étais un cadet des moins riches d'Espagne, ce qui m'imposait la nécessité de me signaler par des exploits qui m'attirassent l'attention du général. Je fis si bien mon devoir, que le duc m'avança, et me mit en état de continuer le service avec honneur. Après une longue guerre, dont vous n'ignorez pas quelle a été la fin, je m'attachai à la cour; et le roi, sur les bons témoignages que les officiers généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une pension considérable. Sensible à la générosité de ce monarque, je ne perdais pas une occasion de lui en témoigner ma reconnaissance par mon assiduité. J'étais

evant lui à toutes les heures où il est permis
e se présenter à ses regards. Par cette con-
uite, je me fis insensiblement aimer de
e prince, et j'en reçus de nouveaux bien-
its.

Un jour que je me distinguai dans une
ourse de bague et dans un combat de tau-
eaux qui la précéda, toute la cour loua
a force et mon adresse ; et lorsque, com-
lé d'applaudissemens, je fus de retour
hez moi, j'y trouvai un billet par lequel
n me mandait qu'une dame, dont la con-
uête devait plus me flatter que tout l'hon-
eur que je m'étais acquis ce jour-là, sou-
aitait de m'entretenir, et que je n'avais, à
entrée de la nuit, qu'à me rendre à certain
eu qu'on me marquait. Cette lettre me
t plus de plaisir que toutes les louan-
es qu'on m'avait données, et je m'ima-
inai que la personne qui m'écrivait de-
ait être une femme de la première qualité.
'ous jugez bien que je volai au rendez-vous.
Ine vieille, qui m'y attendait pour me servir
le guide, m'introduisit par une petite porte
le jardin dans une grande maison, et m'en-
rma dans un riche cabinet en me disant :

Demeurez ici, je vais avertir ma maîtresse de votre arrivée. J'aperçus bien des choses précieuses dans ce cabinet, qu'éclairait une grande quantité de bougies; mais je n'en considérai la magnificence que pour me confirmer dans l'opinion que j'avais déjà conçue de la noblesse de la dame. Si tout ce que je voyais semblait m'assurer que ce ne pouvait être qu'une personne du premier rang, quand elle parut, elle acheva de me le persuader par son air noble et majestueux. Cependant ce n'était pas ce que je pensais.

Seigneur cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il serait inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres sentimens pour vous. Le mérite que vous avez fait paraître aujourd'hui devant toute la cour ne me les a point inspirés; il en précipite seulement le témoignage. Je vous ai vu plus d'une fois, je me suis informée de vous, et le bien qu'on m'en a dit m'a déterminée à suivre mon penchant. Ne croyez pas, poursuivit-elle, avoir fait la *conquête* d'une duchesse; je ne suis que la *veuve d'un* simple officier des gardes du roi;

mais ce qui rend votre victoire glorieuse, c'est la préférence que je vous donne sur un des plus grands seigneurs du royaume. Le duc d'Almeyda m'aime, et n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réussir, et je ne souffre ses empressemens que par vanité.

Quoique je visse bien à ce discours que j'avais affaire à une coquette, je ne laissai pas de savoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hortensia (c'est ainsi que se nommait la dame) était encore dans sa première jeunesse, et sa beauté m'éblouit. De plus, on m'offrait la possession d'un cœur qui se refusait aux soins d'un duc : quel triomphe pour un cavalier espagnol ! Je me prosternai aux pieds d'Hortensia pour remercier de ses bontés ; je lui dis tout qu'un homme galant pouvait lui dire, et e eut lieu d'être satisfaite des transports reconnaissance que je fis éclater : aussi s séparâmes-nous tous deux les meil-s amis du monde, après être convenus nous nous verrions tous les soirs que le d'Almeyda ne pourrait venir chez elle ; u'on *promit* de me faire savoir très-

exactement. On n'y manqua pas, e
devins enfin l'Adonis de cette nou
Vénus.

Mais les plaisirs de la vie ne sont
d'éternelle durée. Quelques mesures
prît la dame pour dérober la connaiss
de notre commerce à mon rival, il ne l
pas d'apprendre tout ce qu'il nous impc
fort qu'il ignorât : une servante mécont
le mit au fait. Ce seigneur, naturellei
généreux, mais fier, jaloux et violent
indigné de mon audace. La colère et l
lousie lui troublèrent l'esprit ; et, ne
sultant que sa fureur, il résolut de se ve
de moi d'une manière infâme. Une nui
j'étais chez Hortensia, il vint m'atten
la petite porte du jardin avec tous ses v
armés de bâtons. Dès que je sortis, il r
saisir par ces misérables, et leur ord
de m'assommer. Frappez, leur dit-il
le téméraire périsse sous vos coups ;
ainsi que je veux punir son insolenc
n'eut pas achevé ces paroles, que ses
m'assaillirent tous ensemble, et me d
rent tant de coups de bâton, qu'ils m'
dirent sans sentiment sur la place,

quoi ils se retirèrent avec leur maître, pour qui cette cruelle exécution avait été un spectacle bien doux. Je demeurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avaient mis. A la pointe du jour, il passa près de moi quelques personnes qui, s'apercevant que je respirais encore, eurent la charité de me porter chez un chirurgien. Par bonheur, mes blessures ne se trouvèrent pas mortelles, et je tombai entre les mains d'un habile homme qui me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce temps-là je reparus à la cour, et repris mes premières brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortensia, qui de son côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le duc, à ce prix-là, lui avait pardonné son infidélité.

Comme mon aventure n'était ignorée de personne, et que je ne passais pas pour un lâche, tout le monde s'étonnait de me voir aussi tranquille que si je n'eusse pas reçu un affront : car je ne disais pas ce que je pensais, et je semblais n'avoir aucun ressentiment. On ne savait que s'imaginer de ma *fausse insensibilité*. Les uns croyaient *que, malgré* mon courage, le rang de l'of-

fenseur me tenait en respect et m'obligeait à dévorer l'offense; les autres, avec plus de raison, se défiaient de mon silence, et regardaient comme un calme trompeur la situation paisible où je paraissais être. Le roi jugea, comme ces derniers, que je n'étais pas homme à laisser un outrage impuni, et que je ne manquerais pas de me venger sitôt que j'en trouverais une occasion favorable. Pour savoir s'il devinait ma pensée, il me fit un jour entrer dans son cabinet, où il me dit : Don Pompeyo, je sais l'accident qui vous est arrivé, et je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquillité. Vous dissimulez certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut être l'offenseur; j'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus : c'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, répliqua le roi, je ne suis point la dupe de ce discours peu sincère; on m'a tout dit. Le duc d'Almeyda vous a mortellement offensé. Vous êtes noble et Castillan, je sais à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la résolution de vous venger. Faites-moi confidence du parti que vous avez pris, je le veux. Ne crai-

gnez point de vous repentir de m'avoir confié votre secret.

Puisque votre majesté me l'ordonne, lui repartis-je, il faut donc que je lui découvre mes sentimens. Oui, seigneur, je songe à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien en est comptable à sa race. Vous savez l'indigne traitement que j'ai reçu; et je me propose d'assassiner le duc d'Almeyda pour me venger d'une manière qui réponde à l'offense. Je lui plongerai un poignard dans le sein, ou lui casserai la tête d'un coup de pistolet, et je me sauverai, si je puis, en Espagne, voilà quel est mon dessein.

Il est violent, dit le roi; néanmoins je ne saurais le condamner, après le cruel outrage que le duc d'Almeyda vous a fait. Il est digne du châtiment que vous lui réservez. Mais n'exécutez pas sitôt votre entreprise; laissez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah! seigneur, m'écriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous obligé de vous révéler mon secret? Quel *tempérament peut*..... Si je n'en trouve *pas qui vous* satisfasse, interrompit-il, vous

pourrez faire ce que vous avez résolu. Je ne prétends point abuser de la confidence que vous m'avez faite : je ne trahirai point votre honneur; soyez sans inquiétude là-dessus.

J'étais assez en peine de savoir par quel moyen le roi prétendait terminer cette affaire à l'amiable; voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier le duc d'Almeyda. Duc, lui dit-il, vous avez offensé don Pompeyo de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un cavalier que j'aime et qui m'a bien servi. Vous lui devez une satisfaction. Je ne suis pas d'humeur à la lui refuser, répondit le duc. S'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. Il faut une autre réparation, reprit le roi; un gentilhomme espagnol entend trop bien le point d'honneur pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous appeler autrement; et vous ne sauriez expier l'indignité de votre action qu'en présentant vous-même un bâton à votre ennemi, et qu'en vous offrant à ses coups. O ciel! s'écria le duc: quoi! seigneur,

vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse, qu'il s'humilie devant un simple cavalier, et qu'il en reçoive même des coups de bâton! Non, repartit le monarque, j'obligerai don Pompeyo à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence en lui présentant un bâton, c'est tout ce que j'exige de vous. Et c'est trop attendre de moi, seigneur, interrompit brusquement le duc d'Almeyda : j'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le roi, et je voudrais que cette affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol.

Le roi eut besoin de tout le pouvoir qu'il avait sur le duc pour obtenir de lui qu'il fît une démarche si mortifiante. Ce monarque pourtant en vint à bout; ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venait d'avoir avec mon ennemi, et me demanda *si je serais content* de la réparation dont ils *étaient* convenus tous deux. Je répondis

que oui; et je donnai ma parole que, loin de frapper l'offenseur, je ne pren pas même le bâton qu'il me présent Cela étant réglé de cette sorte, le duc e nous nous trouvâmes un jour, à cer heure, chez le roi, qui s'enferma dan cabinet avec nous. Allons, dit-il au reconnaissez votre faute, et méritez vous la pardonne. Alors mon ennemi des excuses, et me présenta un bâton avait à la main. Don Pompeyo, me monarque en ce moment, prenez ce b et que ma présence ne vous empêch de satisfaire votre honneur outragé. Je rends la parole que vous m'avez donn ne point frapper le duc. Non, seigneu répondis-je, il suffit qu'il se mette en de recevoir des coups de bâton; un Esp offensé n'en demande pas davantage bien, reprit le roi, puisque vous êtes co de cette satisfaction, vous pouvez prés ment tous deux suivre la franchise procédé régulier. Mesurez vos épées terminer noblement votre querelle. C' que je désire avec ardeur, s'écria d'Almeyda d'un ton brusque; et ce

est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots, il sortit plein de rage et de confusion ; et deux heures après il m'envoya dire qu'il m'attendait dans un endroit écarté. Je m'y rendis, et je trouvai ce seigneur disposé à se bien battre. Il n'avait pas quarante-cinq ans ; il ne manquait ni de courage, ni d'adresse : on peut dire que la partie était égale entre nous. Venez, don Pompeyo, me dit-il, finissons ici notre différend. Nous devons l'un et l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, et moi de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eus pas le temps de lui répondre. Il me poussa d'abord très-vivement ; mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le poussai à mon tour : je sentis que j'avais affaire à un homme qui savait aussi bien se défendre qu'attaquer ; et je ne sais ce qu'il en serait arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, et ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussitôt, et dis au duc : *Relevez-vous. Pourquoi* m'épargner ? répondit-il ;

votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur; je ferais tort à ma gloire. Encore une fois, relevez-vous et continuons notre combat.

Don Pompeyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que dirait-on de moi si je vous perçais le cœur? Je passerais pour un lâche d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvait ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, et je sens que ma reconnaissance fait succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitaient. Don Pompeyo, continua-t-il, cessons de nous haïr l'un l'autre. Passons même plus avant; soyons amis. Ah! seigneur, m'écriai-je, j'accepte avec joie une proposition si agréable. Je vous voue une amitié sincère; et pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez dona Hortensia, quand elle voudrait me revoir. C'est moi, dit-il, qui vous cède cette dame; il est plus juste que je vous l'abandonne, puisqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, in-

terrompis-je; vous l'aimez. Les bontés qu'elle aurait pour moi pourraient vous faire de la peine; je les sacrifie à votre repos. Ah! trop généreux Castillan, reprit le duc en me serrant entre ses bras, vos sentimens me charment. Qu'ils produisent de remords dans mon âme! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçu! La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du roi me paraît trop légère en ce moment; je veux mieux réparer cette injure; et, pour en effacer entièrement l'infamie, je vous offre une de mes nièces, dont je puis disposer. C'est une riche héritière qui n'a pas quinze ans, et qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là-dessus au duc tous les complimens que l'honneur d'entrer dans son alliance me put inspirer, et j'épousai sa nièce peu de jours après. Toute la cour félicita ce seigneur d'avoir fait la fortune d'un cavalier qu'il avait couvert d'ignominie, et mes amis se réjouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devait avoir une plus *triste fin*. Depuis ce temps, messieurs, je *vis agréablement* à Lisbonne; je suis aimé

de mon épouse, et j'en suis encore amoureux. Le duc d'Almeyda me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, et j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du roi de Portugal. L'importance du voyage que je fais par son ordre à Madrid m'assure de son estime.

CHAPITRE VIII.

Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.

Telle fut l'histoire que don Pompeyo raconta, et que nous entendîmes, le valet de don Alexo et moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte, que nous avions laissée entr'ouverte, et de là nous n'en avions pas perdu un mot. Après cela, ces seigneurs continuèrent de boire; mais ils ne poussèrent pas la débauche jusqu'au jour, attendu que don Pompeyo, qui devait parler le matin au premier ministre,

était bien aise auparavant de se reposer un peu. Le marquis de Zénète et mon maître embrassèrent ce cavalier, lui dirent adieu, et le laissèrent avec son parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'aurore; et don Mathias, à son réveil, me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier et de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter; je te fais mon secrétaire. Bon! dis-je en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon maître partout; comme valet de chambre, je l'habille; et j'écrirai sous lui, comme secrétaire: le ciel en soit loué! Je vais, comme la triple Hécate, faire trois personnages différens. Tu ne sais pas, continua-t-il, quel est mon dessein? Le voici: mais sois discret, il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes, que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment; et, plus heureux que ceux de mes pareils qui ne font des conquêtes que pour *avoir le plaisir* de les publier, j'en publierai

que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguise ton écriture de manière que les billets ne paraissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume et de l'encre, et je me mis en devoir d'obéir à don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes : *Vous ne vous êtes point trouvé cette nuit au rendez-vous. Ah ! don Mathias, que direz-vous pour vous justifier? Quelle était mon erreur ! et que vous me punissez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens et toutes les affaires du monde devaient céder au plaisir de voir* dona CLARA DE MENDOCE !

Après ce billet, il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui sacrifiait un prince ; et un autre enfin par lequel une dame lui mandait que, si elle était assurée qu'il fût discret, elle ferait avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentait pas de me dicter de si belles lettres, il m'obligeait à mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que je trouvais cela très-délicat ; mais il me pria de ne lui donner des avis

lorsqu'il m'en demanderait. Je fus
;é de me taire, et d'expédier ses com-
ıdemens. Cela fait, il se leva, et je l'aidai
ıabiller. Il mit les lettres dans ses poches;
rtit ensuite. Je le suivis, et nous allâmes
r chez don Juan de Moncade, qui réga-
;e jour-là cinq ou six cavaliers de ses amis.
n y fit grande chère; et la joie, qui est
ıeilleur assaisonnement des festins, ré-
dans le repas. Tous les convives con-
ıèrent à égayer la conversation, les uns
des plaisanteries, et les autres en racon-
des histoires dont ils se disaient les
)s. Mon maître ne perdit pas une si belle
ısion de faire valoir les lettres qu'il m'a-
fait écrire. Il les lut à haute voix, et
ı air si imposant, qu'à l'exception de
secrétaire, tout le monde peut-être en
la dupe. Parmi les cavaliers devant qui
ıisait effrontément cette lecture il y en
it un qu'on appelait don Lope de Velasco.
ıi-ci, homme fort grave, au lieu de se
uir comme les autres des prétendues
nes fortunes du lecteur, lui demanda
dement si la conquête de dona Clara lui
t *coûté* beaucoup. Moins que rien, lui

répondit don Mathias; elle a fait toutes les avances. Elle me voit à la promenade; je lui plais. On me suit par son ordre; on apprend qui je suis. Elle m'écrit, et me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit où tout reposait dans sa maison. Je m'y trouvai; on m'introduisit dans son appartement.... Je suis trop discret pour vous dire le reste.

A ce récit laconique, le seigneur de Vélasco fit paraître une grande altération sur son visage. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir de l'intérêt qu'il prenait à la dame en question. Tous ces billets, dit-il à mon maître en le regardant d'un œil furieux, sont absolument faux, et surtout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de dona Clara de Mendoce. Il n'y a point en Espagne de fille plus réservée qu'elle. Depuis deux ans, un cavalier, qui ne vous cède ni en connaissances ni en mérite personnel, met tout en usage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs; mais il peut se flatter que, si elle était capable d'en accorder d'autres, ce ne serait qu'à lui seul. Eh! qui vous dit le contraire?

interrompit don Mathias d'un air railleur. Je conviens avec vous que c'est une fille très-honnête. De mon côté, je suis un fort honnête garçon. Par conséquent vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passé entre nous que de très-honnête. Ah! c'en est trop, interrompit don Lope à son tour; laissons là les railleries. Vous êtes un imposteur. Jamais dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis souffrir que vous osiez noircir sa réputation. Je suis aussi trop discret pour vous dire le reste. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, et se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourrait bien avoir de mauvaises suites. Mon maître, qui était assez brave pour un seigneur de son caractère, méprisa les menaces de don Lope. Le fat! s'écria-t-il en faisant un éclat de rire. Les chevaliers errans soutenaient la beauté de leurs maîtresses; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne: cela me paraît encore plus extravagant.

La retraite de Vélasco, à laquelle Moncade avait en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les cavaliers, sans y faire

beaucoup d'attention, continuèrent de se réjouir, et ne se séparèrent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon maître et moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accablait, et je comptais de bien dormir ; mais je comptais sans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après pour me dire qu'il y avait à la porte un garçon qui me demandait. Ah ! maudit portier ! m'écriai-je en bâillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure ? Dites à ce garçon que je repose, et qu'il revienne tantôt. Il veut, me répliqua-t-il, vous parler en ce moment ; il assure que la chose presse. À ces mots, je me levai ; je mis seulement mon haut-de-chausses et mon pourpoint, et j'allai en jurant trouver le garçon qui m'attendait. Ami, lui dis-je, apprenez-moi, s'il vous plaît, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de si grand matin. J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au seigneur don *Mathias*, et il faut qu'il la lise tout présentement ; cela est de la dernière conséquence pour lui ; je vous prie de m'introduire dans

sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissait d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon maître. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos; mais l'importance..... Que me veux-tu? interrompit-il brusquement. Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnait, c'est une lettre que j'ai à vous rendre de la part de don Lope de Vélasco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, et, après l'avoir lu, dit au valet de don Lope: Mon enfant, je ne me leverais jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on me pût proposer; juge si je me leverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton maître que, s'il est encore à midi et demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons: va lui porter cette réponse. A ces mots, il s'enfonça dans son lit, et ne tarda guère à se rendormir.

Il se leva et s'habilla fort tranquillement entre onze heures et midi; puis il sortit en me disant qu'il me dispensait de le suivre. Mais j'étais trop tenté de voir ce qu'il deviendrait pour lui obéir. Je marchai sur ses pas jusqu'au pré de Saint-Jérôme, où j'aperçus don Lope de Vélasco qui l'attendait

de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux; et voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent, et commencèrent à se battre un moment après. Leur combat fut long : ils se poussèrent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse et de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour don Lope : il perça mon maître, l'étendit par terre, et s'enfuit, fort satisfait de s'être si bien vengé. Je courus au malheureux don Mathias; je le trouvai sans connaissance, et presque déjà sans vie. Ce spectacle m'attendrit, et je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, sans y penser, j'avais servi d'instrument. Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'hôtel sans rien dire; je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nippes de mon maître; et quand j'eus porté cela chez le barbier où mon habit d'homme à bonnes fortunes était encore, je répandis dans la ville l'accident funeste dont j'avais été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, et surtout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez.

parut moins affligé qu'occupé des me-
qu'il avait à prendre là-dessus. Il
ıbla les domestiques, leur ordonna de
ivre, et nous nous rendîmes tous au
e Saint-Jérôme. Nous enlevâmes don
ias, qui respirait encore, mais qui
'ut trois heures après qu'on l'eut trans-
chez lui.
ısi périt le Seigneur don Mathias de
., pour s'être avisé de lire mal à propos
illets doux supposés.

CHAPITRE IX.

'e personne il alla servir après la mort de don Mathias de Sylva.

LQUES jours après les funérailles de
Mathias, tous ses domestiques furent
; et congédiés. J'établis mon domicile
le petit barbier, avec qui je commen-
ı vivre dans une étroite liaison. Je m'y
ettais plus d'agrément que chez Me-
z. Comme je ne manquais pas d'argent,
me hâtai point de chercher une nou-
condition; d'ailleurs, j'étais devenu

difficile sur cela. Je ne voulais plus servir que des personnes hors du commun, encore avais-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offrirait. Je ne croyais pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valet d'un jeune seigneur me paraissait alors préférable aux autres valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginais la mériter, je pensai que je ne pouvais mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que je n'avais point vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés. Je n'osai m'habiller en don César de Ribéra; je ne pouvais, sans passer pour un extravagant, mettre cet habit que pour me déguiser. Mais, outre que le mien n'avait pas encore l'air trop malpropre, j'étais bien chaussé et bien coiffé. Je me parai donc, à l'aide du barbier, d'une manière qui tenait un milieu entre don César et Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maison d'Arsénie. Je trouvai Laure seule dans la même salle où je lui avais déjà parlé. Ah! c'est vous? *s'écria-t-elle* aussitôt qu'elle m'aperçut; je *vous* croyais perdu. Il y a sept ou huit jours

ue je vous ai permis de me venir voir ;
ous n'abusez point, à ce que je vois, des
bertés que les dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon maître,
ır les occupations que j'avais eues ; et
ajoutai fort poliment que, dans mes em-
arras mêmes, mon aimable Laure avait
oujours été présente à ma pensée. Cela
tant, me dit-elle, je ne vous ferai plus de
eproches, et je vous avouerai que j'ai aussi
ongé à vous. D'abord que j'ai appris le
ıalheur de don Mathias, j'ai formé un
rojet qui ne vous déplaira peut-être point.
l y a long-temps que j'entends dire à ma
naîtresse qu'elle veut avoir chez elle une
spèce d'homme d'affaires, un garçon qui
ntende bien l'économie, et qui tienne un
egistre exact des sommes qu'on lui donnera
our faire la dépense de la maison. J'ai jeté
es yeux sur votre seigneurie : il me semble
ue vous ne remplirez point mal cet emploi.
e sens, lui répondis-je, que je m'en ac-
uitterai à merveille. J'ai lu les Economi-
ues d'Aristote ; et pour tenir des registres,
'est *mon fort*.... *Mais*, mon enfant, pour-
uivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer

au service d'Arsénie. Quelle difficulté? me dit Laure. J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus servir de bourgeois; j'en ai même juré par le Styx. Si Jupiter n'osait violer ce serment, jugez si un valet doit le respecter. Qu'appelles-tu, des bourgeois! repartit fièrement la soubrette : pour qui prends-tu les comédiennes? Les prends-tu pour des avocates ou pour des procureuses? Oh! sache, mon ami, que les comédiennes sont nobles, archinobles, par les alliances qu'elles contractent avec les grands seigneurs.

Sur ce pied-là, lui dis-je, mon infante, je puis accepter la place que vous me destinez; je ne dérogerai point. Non, sans doute, répondit-elle : passer de chez un petit-maître au service d'une héroïne de théâtre, c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité : nous avons des équipages comme eux, nous faisons aussi bonne chère, et, dans le fond, on doit nous confondre ensemble dans la vie civile. En effet, ajouta-t-elle, à considérer un marquis et un comédien dans le cours d'une journée, c'est presque la même chose. Si le marquis, pendant les trois quarts

du jour, est, par son rang, au-dessus du comédien, le comédien, pendant l'autre quart, s'élève encore davantage au-dessus du marquis par un rôle d'empereur ou de roi qu'il représente. Cela fait, ce me semble, une compensation de noblesse et de grandeur qui nous égale aux personnes de la cour. Oui, vraiment, repris-je, vous êtes de niveau, sans contredit, les uns aux autres. Peste ! les comédiens ne sont pas des maroufles, comme je le croyais, et vous me donnez une forte envie de servir de si honnêtes gens. Eh bien, repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce temps-là pour disposer ma maîtresse à te prendre ; je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit ; je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté : lui témoignai que j'en étais pénétré de connaissance, et je l'en assurai avec des nsports qui ne lui permirent pas d'en uter. Nous eûmes tous deux un assez long retien, qui aurait encore duré, si un laquais ne fût venu dire à ma princesse

qu'Arsénie la demandait. Nous nous séparâmes. Je sortis de chez la comédienne dans la douce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour, et je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendais, me dit la suivante, pour t'assurer que tu es commensal dans cette maison. Viens, suis-moi; je vais te présenter à ma maîtresse. A ces paroles, elle me mena dans un appartement composé de cinq à six pièces de plain-pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe! quelle magnificence! Je me crus chez une vice-reine, ou, pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amassées dans un même lieu. Il est vrai qu'il y en avait de plusieurs nations, et qu'on pouvait définir cet appartement le temple d'une déesse où chaque voyageur apportait pour offrande quelques raretés de son pays. J'aperçus la divinité assise sur un gros carreau de satin; je la trouvai charmante, et grasse de la fumée des sacrifices. *Elle était* dans un déshabillé galant, et ses *belles* mains s'occupaient à préparer une *coiffure* nouvelle pour jouer son rôle ce

jour-là. Madame, lui dit la soubrette, voici l'économe en question ; je puis vous assurer que vous ne sauriez avoir un meilleur sujet. Arsénie me regarda très-attentivement, et j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure ! s'écria-t-elle, mais voilà un fort joli garçon ! je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Ensuite, m'adressant la parole : Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, et je n'ai qu'un mot à vous dire : vous serez content de moi, si je le suis de vous. Je lui répondis que je ferais tous mes efforts pour la servir à son gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je sortis sur-le-champ pour aller chercher mes hardes, et je revins m'installer dans cette maison.

CHAPITRE X.

Qui n'est pas plus long que le précédent.

Il était à peu près l'heure de la comédie ; ma maîtresse me dit de la suivre avec Laure au théâtre. Nous entrâmes dans sa loge, où

elle ôta son habit de ville, et en prit un autre plus magnifique pour paraître sur la scène. Quand le spectacle commença, Laure me conduisit, et se plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvais voir et entendre parfaitement bien les acteurs. Ils me déplurent pour la plupart, à cause sans doute que don Pompeyo m'avait prévenu contre eux. On ne laissait pas d'en applaudir plusieurs, et quelques-uns de ceux-là me firent souvenir de la fable du cochon.

Laure m'apprenait le nom des comédiens et des comédiennes à mesure qu'ils s'offraient à nos yeux. Elle ne se contentait pas de les nommer, la médisante en faisait de jolis portraits. Celui-ci, disait-elle, a le cerveau creux; celui-là est un insolent. Cette mignonne que vous voyez, et qui a l'air plus libre que gracieuse, s'appelle Rosarda : mauvaise acquisition pour la compagnie; on devrait mettre cela dans la troupe qu'on lève par ordre du vice-roi de la nouvelle Espagne, et qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique. Regardez bien cet astre lumineux qui s'avance, ce beau soleil couchant : c'est Casilda. Si,

depuis qu'elle a des amans, elle avait exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une princesse d'Egypte, elle pourrait en faire élever une qui irait jusqu'au troisième ciel. Enfin Laure déchira tout le monde par des médisances. Ah! la méchante langue! Elle n'épargna pas même sa maîtresse.

Cependant, j'avouerai mon faible, j'étais charmé de ma soubrette, quoique son caractère ne fût pas moralement bon. Elle médisait avec un agrément qui me faisait aimer jusqu'à sa malignité. Elle se levait dans les entr'actes pour aller voir si Arsénie n'avait pas besoin de ses services; mais, au lieu de venir promptement reprendre sa place, elle s'amusait derrière le théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajolaient. Je la suivis une fois pour l'observer, et je remarquai qu'elle avait bien des connaissances. Je comptai jusqu'à trois comédiens qui l'arrêtèrent l'un après l'autre pour lui parler, et ils me parurent s'entretenir avec elle très-familièrement. Cela ne *me plut point*, et pour la première fois de *ma vie je sentis* ce que c'est que d'être ja-

loux. Je retournai à ma place si rêveur et si triste, que Laure s'en aperçut aussitôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas? me dit-elle avec étonnement; quelle humeur noire s'est emparée de toi depuis que je t'ai quitté? Tu as l'air sombre et chagrin. Ma princesse, lui répondis-je, ce n'est pas sans raison; vos allures sont un peu vives. Je viens de vous voir avec des comédiens..... Ah! le plaisant sujet de tristesse! interrompit-elle en riant. Quoi! cela te fait de la peine? Oh! vraiment, tu n'es pas au bout; tu verras bien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manières aisées. Point de jalousie, mon enfant: les jaloux, chez le peuple comique, passent pour des ridicules; aussi n'y en a-t-il presque point. Les pères, les maris, les frères, les oncles et les cousins sont les gens du monde les plus commodes, et souvent même ce sont eux qui établissent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de personne et à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étais *l'heureux* mortel qui avait trouvé le chemin *de son* cœur. Puis elle m'assura qu'elle

m'aimerait toujours uniquement. Sur cette assurance, dont je pouvais douter sans passer pour un esprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'alarmer, et je lui tins parole. Je la vis dès le soir même s'entretenir en particulier et rire avec des hommes. A l'issue de la comédie, nous nous en retournâmes avec notre maîtresse au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux seigneurs et un comédien qui y venaient souper. Outre Laure et moi, il y avait pour domestiques dans cette maison une cuisinière, un cocher et un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuisinière, qui n'était pas moins habile que la dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher; la femme de chambre et le petit laquais mirent le couvert, et je dressai le buffet, composé de la plus belle vaisselle d'argent et de plusieurs vases d'or, autres offrandes que la déesse du temple avait reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, et je servis d'échanson, pour montrer à ma maîtresse que j'étais un *homme à tout.* J'admirais la contenance *des comédiennes* pendant le repas : elles

faisaient les dames d'importance ; elles s'imaginaient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*excellence* les seigneurs, elles ne leur donnaient pas même de la *seigneurie :* elles les appelaient simplement par leur nom. Il est vrai que c'étaient eux qui les gâtaient et qui les rendaient si vaines en se familiarisant un peu trop avec elles. Le comédien, de son côté, comme un acteur accoutumé à faire le héros, vivait avec eux sans façon ; il buvait à leur santé, et tenait, pour ainsi dire, le haut bout. Parbleu ! dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le marquis et le comédien sont égaux pendant le jour, elle pouvait ajouter qu'ils le sont encore davantage pendant la nuit, puisqu'ils la passent tout entière à boire ensemble.

Arsénie et Florimonde étaient naturellement enjouées. Il leur échappa mille discours hardis, entremêlés de menues faveurs et de minauderies qui furent bien savourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma *maîtresse* en amusait un par un badinage *innocent*, son amie, qui se trouvait entre les *deux* autres, ne faisait point avec eux la

Susanne. Dans le temps que je considérais ce tableau, qui n'avait que trop de charmes pour un vieil adolescent, on apporta le fruit. Alors je mis sur la table des bouteilles de liqueurs et des verres, et je disparus pour aller souper avec Laure qui m'attendait. Eh bien, Gil Blas, me dit-elle, que penses-tu de ces seigneurs que tu viens de voir ? Ce sont sans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arsénie et de Florimonde. Non, reprit-elle, ce sont de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes sans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaisance, et ils sont assez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Grâces au ciel, Florimonde et ma maîtresse sont à présent sans amans ; je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, et veulent faire tous les plaisirs d'une maison parce qu'ils en font toute la dépense. Pour moi, j'en suis bien aise, et je soutiens qu'une coquette sensée doit fuir ces sortes d'engagemens. Pourquoi se donner un maître ? Il vaut mieux gagner sou à *sou un équipage* que de l'avoir tout d'un *coup à ce prix-là.*

Lorsque Laure était en train de parler, et elle y était presque toujours, les paroles ne lui coûtaient rien. Quelle volubilité de langue! Elle me conta mille aventures arrivées aux actrices de la troupe du Prince; et je conclus de tous ces discours que je ne pouvais être mieux placé pour connaître parfaitement les vices. Malheureusement j'étais dans un âge où ils ne font guère d'horreur; et il faut ajouter que la soubrette savait si bien peindre les dérèglemens, que je n'y envisageais que des délices. Elle n'eut pas le temps de m'apprendre seulement la dixième partie des exploits des comédiennes; car il n'y avait pas plus de trois heures qu'elle en parlait. Les seigneurs et le comédien se retirèrent avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent sortis, ma maîtresse me dit en me mettant de l'argent entre les mains : Tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain matin à la provision. Cinq ou six de nos messieurs et de nos dames doivent dîner ici; ayez soin de nous faire faire bonne chère. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de

quoi régaler toute la troupe même. Mon ami, reprit Arsénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions. Sachez qu'il ne faut point dire la troupe, il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs ; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens. Les acteurs de Madrid surtout méritent bien qu'on appelle leur corps une compagnie. Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux ; je la suppliai très-humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que dans la suite, quand je parlerais de messieurs les comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirais toujours la compagnie.

CHAPITRE XI.

Comment les comédiens vivaient ensemble, et de quelle manière ils traitaient les auteurs.

Je me mis donc en campagne le lendemain matin pour commencer l'exercice de mon emploi d'économe. C'était un jour maigre; j'achetai, par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux et d'autres petits pieds. Comme messieurs les comédiens ne sont pas contens des manières de l'église à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandemens. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudrait à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours de carnaval. La cuisinière eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparait le dîner, Arsénie se leva, et demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les seigneurs Rosimiro et Ricardo, comédiens, arrivèrent. Il survint

Célinaura ; et un moment après parut Florimonde, accompagnée d'un homme qui avait tout l'air d'un *señor cavallero* des plus lestes. Il avait les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes de feuille-morte, un haut-de-chausses bien étroit, et l'on voyait aux ouvertures de son pourpoint une chemise fine avec une fort belle dentelle. Ses gants et son mouchoir étaient dans la concavité de la garde de son épée, et il portait son manteau avec une grâce toute particulière.

Néanmoins, quoiqu'il eût bonne mine et fût très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de singulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce gentilhomme-là soit un original. Je ne me trompais point, c'était un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arsénie, il courut, les bras ouverts, embrasser les actrices et les acteurs l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des petits-maîtres. Je ne changeai point de sentiment lorsque je l'entendis parler. Il appuyait sur toutes ses syllabes, et prononçait ses paroles d'un ton emphatique, avec des gestes et des yeux

accommodés au sujet. J'eus la curiosité de demander à Laure ce que c'était que ce cavalier. Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il est impossible de voir et d'entendre pour la première fois le seigneur Carlos-Alonzo de la Ventoléria sans avoir l'envie qui te presse. Je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui a été comédien. Il a quitté le théâtre par fantaisie, et s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses cheveux noirs? Ils sont teints, aussi-bien que ses sourcils et sa moustache. Il est plus vieux que Saturne; cependant, comme au temps de sa naissance ses parens ont négligé de faire écrire son nom sur les registres de sa paroisse, il profite de leur négligence, et se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de luimême. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse; mais, pour devenir savant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeler en grec et en latin. De plus, il sait par cœur une infinité de bons contes qu'il a récités tant de fois com-

me de son crû, qu'il est parvenu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Il les fait venir dans la conversation, et on peut dire que son esprit brille aux dépens de sa mémoire. Au reste, on dit que c'est un grand acteur. Je veux le croire pieusement ; je t'avouerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entends quelquefois déclamer ici ; et je lui trouve, entre autres défauts, une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante qui donne un air antique et ridicule à sa déclamation.

Tel fut le portrait que ma soubrette me fit de cet histrion honoraire ; et véritablement je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faisait aussi le beau parleur ; il ne manqua pas de tirer de son sac deux ou trois contes qu'il débita d'un air imposant et bien étudié. D'une autre part, les comédiennes et les comédiens, qui n'étaient point venus là pour se taire, ne furent pas muets. Ils commencèrent à s'entretenir de leurs camarades absens d'une manière peu charitable, à la vérité ; mais *c'est une chose* qu'il faut pardonner aux *comédiens* comme aux auteurs. La conver-

sation s'échauffa donc contre le prochain. Vous ne savez pas, mesdames, dit Rosimiro, un nouveau trait de Césarino, notre cher confrère. Il a ce matin acheté des bas de soie, des rubans et des dentelles qu'il s'est fait apporter à l'assemblée par un petit page, comme de la part d'une comtesse. Quelle friponnerie! dit le seigneur de la Ventoléria en souriant d'un air fat et vain. De mon temps on était de meilleure foi; nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les femmes de qualité nous en épargnaient l'invention; elles faisaient elles-mêmes les emplettes; elles avaient cette fantaisie-là. Parbleu! dit Ricardo du même ton, cette fantaisie les tient bien encore; et s'il était permis de s'expliquer là-dessus...... Mais il faut taire ces sortes d'aventures, surtout quand des personnes d'un certain rang y sont intéressées.

Messieurs, interrompit Florimonde, laissez là, de grâce, vos bonnes fortunes; elles sont connues dans toute la terre. Parlons d'Isménie. On dit que ce seigneur qui a tant fait de dépense pour elle vient de lui échapper. Oui, vraiment, s'écria Constance;

et je vous dirai de plus qu'elle perd un petit homme d'affaires qu'elle aurait indubitablement ruiné. Je sais la chose d'original. Son Mercure a fait un *quiproquo :* il a porté au seigneur un billet qu'elle écrivait à l'homme d'affaires, et a remis à l'homme d'affaires une lettre qui s'adressait au seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignonne, reprit Florimonde. Oh ! pour celle du seigneur, repartit Constance, elle est peu considérable ; le cavalier a mangé presque tout son bien : mais le petit homme d'affaires ne faisait que d'entrer sur les rangs. Il n'a point encore passé par les mains des coquettes : c'est un sujet à regretter.

Ils s'entretinrent à peu près de cette sorte avant le dîner, et leur entretien roula sur la même matière lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirais point si j'entreprenais de rapporter tous les autres discours pleins de médisance ou de fatuité que j'entendis, le lecteur trouvera bon que je les supprime pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre diable d'auteur qui arriva chez Arsénie sur la fin du repas.

Notre petit laquais vint dire tout haut à

ma maîtresse : Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, et qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un poëte, demande à vous parler. Qu'on le fasse monter, répondit Arsénie. Ne bougeons, messieurs; c'est un auteur. Effectivement, c'en était un dont on avait accepté une tragédie, et qui apportait un rôle à ma maîtresse. Il s'appelait Pédro de Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la compagnie, qui ne se leva ni même ne le salua point. Arsénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accablait. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant et embarrassé. Il laissa tomber ses gants et son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma maîtresse, et, lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à son juge : Madame, lui dit-il, agréez, de grâce, le rôle que je prends la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une manière froide et méprisante, et ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre auteur, qui, se servant de l'occasion pour distribuer

d'autres personnages, en donna un à Rosimiro et un autre à Florimonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsénie. Au contraire, le comédien, fort obligeant de son naturel, comme ces messieurs le sont pour la plupart, l'insulta par de piquantes railleries. Pédro de Moya les sentit. Il n'osa toutefois les relever, de peur que sa pièce n'en pâtît. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception qu'on venait de lui faire. Je crois que dans son dépit il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les comédiens comme ils le méritaient; et les comédiens, de leur côté, quand il fut sorti, commencèrent à parler des auteurs avec beaucoup de courtoisie. Il me semble, dit Florimonde, que le seigneur Pédro de Moya ne s'en va pas fort satisfait. Eh! madame, s'écria Rosimiro, de quoi vous inquiétez-vous? Les auteurs sont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce serait le moyen de les gâter. Je connais ces petits messieurs, je les connais; ils *s'oublieraient* bientôt. Traitons-les toujours *en esclaves*, *et* ne craignons point de lasser

leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, et ils sont encore trop heureux que nous voulions bien jouer leurs pièces. Vous avez raison, dit Arsénie; nous ne perdons que les auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, sitôt que nous les avons bien placés, l'aise les gagne, et ils ne travaillent plus. Heureusement la compagnie s'en console, et le public n'en souffre point.

On applaudit à ces beaux discours, et il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevaient des comédiens, leur en devaient encore de reste. Ces histrions les mettaient au-dessous d'eux, et certes ils ne pouvaient les mépriser davantage.

CHAPITRE XII.

!las se met dans le goût du théâtre ; il bandonne aux délices de la vie comique, ;'en dégoûte peu de temps après.

conviés demeurèrent à table jusqu'à ı'il fallut aller au théâtre. Alors ils s'y rent tous. Je les suivis, et je vis encore nédie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir, e résolus de la voir tous les jours. Je ıanquai pas, et insensiblement je m'ac- ımai aux acteurs. Admirez la force de itude : j'étais particulièrement charmé ;ux qui braillaient et gesticulaient le sur la scène, et je n'étais pas seul dans ût-là.

beauté des pièces ne me touchait pas s que la manière dont on les représen- Il y en avait quelques-unes qui m'en- ɜnt, et j'aimais, entre autres, celles où faisait paraître tous les cardinaux ou *ɔuze pairs* de France. Je retenais des 'aux de ces poëmes incomparables. Je

me souviens que j'appris par cœur en deux jours une comédie entière, qui avait pour titre *la Reine des Fleurs*. La rose, qui était la reine, avait pour confidente la violette, et pour écuyer le jasmin. Je ne trouvais rien de plus ingénieux que ces ouvrages, qui me semblaient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de notre nation.

Je ne me contentais pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chefs-d'œuvre dramatiques, je m'attachai à me perfectionner le goût, et, pour y parvenir sûrement, j'écoutais avec une avide attention tout ce que disaient les comédiens. S'ils louaient une pièce, je l'estimais; leur paraissait-elle mauvaise, je la méprisais. Je m'imaginais qu'ils se connaissaient en pièces de théâtre comme les joailliers en diamans. Néanmoins la tragédie de Pédro de Moya eut un très-grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussirait point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens suspects; et j'aimai mieux penser que le public n'avait pas le sens commun que de douter de l'infaillibilité de la compagnie. Mais on m'assura de toutes parts qu'on ap-

plaudissait ordinairement les pièces nouvelles dont les comédiens n'avaient pas bonne opinion, et qu'au contraire celles qu'ils recevaient avec applaudissement étaient presque toujours sifflées. On me dit que c'était une de leurs règles de juger si mal des ouvrages, et là-dessus on me cita mille succès de pièces qui avaient démenti leurs décisions. J'eus besoin de toutes ces preuves pour me désabuser.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentait pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avaient trouvée froide et ennuyeuse; ils avaient même jugé qu'on ne l'achèverait pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le second acte; le public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes acteurs déconcertés. Comment diable! dit Rosimiro, cette comédie prend! Enfin ils jouent le troisième acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprends rien, dit Ricardo: nous avons cru que cette pièce ne *serait pas goûtée; voyez le plaisir qu'elle* *fait à tout le monde*. Messieurs, dit alors un

comédien fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués.

Je cessai donc de regarder les comédiens comme d'excellens juges, et je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifiaient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnait dans le monde. Je voyais des actrices et des acteurs que les applaudissemens avaient gâtés, et qui, se considérant comme des objets d'admiration, s'imaginaient faire grâce au public lorsqu'ils jouaient. J'étais choqué de leurs défauts; mais, par malheur, je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, et je me plongeai dans la débauche. Comment aurais-je pu m'en défendre? Tous les discours que j'entendais parmi eux étaient pernicieux pour la jeunesse, et je ne voyais rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurais pas su ce qui se passait chez Casilda, chez Constance et chez les autres comédiennes, la maison d'Arsénie toute seule n'était que trop capable de me perdre. Outre les vieux seigneurs dont j'ai parlé, il y venait des petits-maîtres, des enfans de famille

que les usuriers mettaient en état de faire de la dépense; et quelquefois on y recevait aussi des traitans, qui, bien loin d'être payés, comme dans leurs assemblées, pour leur droit de présence, payaient là pour avoir droit d'être présens.

Florimonde, qui demeurait dans une maison voisine, dînait et soupait tous les jours avec Arsénie. Elles paraissaient toutes deux dans une union qui surprenait bien des gens: on était étonné que des coquettes fussent en si bonne intelligence, et l'on s'imaginait qu'elles se brouilleraient tôt ou tard pour quelque cavalier. Mais on connaissait mal ces amies parfaites: une solide amitié les unissait: au lieu d'être jalouses comme les autres femmes, elles vivaient en commun; elles aimaient mieux partager les dépouilles des hommes que de s'en disputer sottement les soupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres associées, profitait aussi de ses beaux jours. Elle m'avait bien dit que je verrais de belles choses. Cependant je ne fis point le jaloux; j'avais *promis* de prendre là-dessus l'*esprit de la compagnie*. Je dissimulai pendant

quelques jours. Je me contentais de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyais en conversation particulière. Elle me répondait toujours que c'était un oncle ou un cousin. Qu'elle avait de parens ! Il fallait que sa famille fût plus nombreuse que celle du roi Priam. La soubrette ne s'en tenait pas même à ses oncles et à ses cousins, elle allait encore quelquefois amorcer des étrangers, et faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au lecteur une idée juste et précise, était aussi jeune, aussi jolie et aussi coquette que sa maîtresse, qui n'avait point d'autre avantage sur elle que celui de divertir publiquement le public.

Je cédai au torrent pendant trois semaines ; je me livrai à toute sorte de voluptés. Mais je dirai en même temps qu'au milieu des plaisirs je sentais souvent naître en moi des remords qui venaient de mon éducation, et qui mêlait une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire, ils augmentaient à mesure que je devenais plus débau-

é ; et, par un effet de mon heureux
turel, les désordres de la vie comique
mmencèrent à me faire horreur. Ah ! mi-
rable, me dis-je à moi-même, est-ce ainsi
ie tu remplis l'attente de ta famille ? N'est-
pas assez de l'avoir trompée en prenant
ı autre parti que celui de précepteur ? Ta
ndition servile te doit-elle empêcher de
vre en honnête homme ? Te convient-il
être avec des gens si vicieux ? L'envie, la
lère et l'avarice règnent chez les uns ; la
ıdeur est bannie de chez les autres : ceux-
s'abandonnent à l'intempérance et à la
ıresse, et l'orgueil de ceux-là va jusqu'à
nsolence. C'en est fait, je ne veux pas de-
eurer plus long-temps avec les sept péchés
ortels.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas, ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le service d'Arsénie, et trouve une plus honnête maison.

Un reste d'honneur et de religion, que je ne laissais pas de conserver parmi des mœurs si corrompues, me fit résoudre, non-seulement à quitter Arsénie, mais à rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvais pourtant cesser d'aimer, quoique je susse bien qu'elle me faisait mille infidélités. Heureux qui peut ainsi profiter des momens de raison qui viennent troubler les plaisirs dont il est trop occupé! Un beau matin je fis mon paquet; et, sans compter avec Arsénie, qui ne me devait à la vérité

presque rien, sans prendre congé de ma chère Laure, je sortis de cette maison où l'on ne respirait qu'un air de débauche. Je n'eus pas plus tôt fait une si bonne action, que le ciel m'en récompensa. Je rencontrai l'intendant de feu don Mathias mon maître: je le saluai. Il me reconnut, et s'arrêta pour me demander qui je servais. Je lui répondis que depuis un instant j'étais hors de condition; qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arsénie, dont les mœurs ne me convenaient point, je venais d'en sortir de mon propre mouvement pour sauver mon innocence. L'intendant, comme s'il eût été scrupuleux de son naturel, approuva ma délicatesse, et me dit qu'il voulait me placer lui-même avantageusement, puisque j'étais un garçon si plein d'honneur. Il accomplit sa promesse, et me mit dès ce jour-là chez don Vincent de Guzman, dont il connaissait l'homme d'affaires.

Je ne pouvais entrer dans une meilleure maison; aussi ne me suis-je point repenti dans la suite d'y avoir demeuré. Don Vincent était un vieux seigneur fort riche, qui vivait depuis plusieurs années sans procès

et sans femme, les médecins lui ayant ôté la sienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle aurait encore pu conserver long-temps, si elle n'eût pas pris leurs remèdes. Au lieu de songer à se remarier, il s'était donné tout entier à l'éducation d'Aurore, sa fille unique, qui entrait alors dans sa vingt-sixième année, et pouvait passer pour une personne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avait un esprit excellent et très-cultivé. Son père était un petit génie; mais il possédait l'heureux talent de bien gouverner ses affaires. Il avait un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards : il aimait à parler, et, sur toutes choses, de guerre et de combats. Si par malheur on venait à toucher cette corde en sa présence, il embouchait dans le moment la trompette héroïque, et ses auditeurs se trouvaient trop heureux quand ils en étaient quittes pour la relation de deux sièges et de trois batailles. Comme il avait consumé les deux tiers de sa vie dans le service, sa mémoire était une source inépuisable de faits divers, qu'on n'entendait pas toujours avec autant de plaisir qu'il les racontait. Ajoutez à cela

qu'il était bègue et diffus, ce qui rendait sa manière de conter fort désagréable. Au reste, je n'ai point vu de seigneur d'un si bon caractère; il avait l'humeur égale; il n'était ni entêté, ni capricieux: j'admirais cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de son bien, il vivait honorablement. Son domestique était composé de plusieurs valets, et de trois femmes qui servaient Aurore. Je reconnus bientôt que l'intendant de don Mathias m'avait procuré un bon poste, et je ne songeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connaître le terrain; j'étudiai les inclinations des uns et des autres; puis, réglant ma conduite là-dessus, je ne tardai guère à prévenir en ma faveur mon maître et tous les domestiques.

Il y avait déjà plus d'un mois que j'étais chez don Vincent lorsque je crus m'apercevoir que sa fille me distinguait de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venaient à s'arrêter sur moi, il me semblait y remarquer une sorte de complaisance que je ne voyais point dans les regards qu'elle laissait tomber sur les autres. Si je n'eusse pas fréquenté des petits-maîtres

et des comédiens, je ne me serais jamais avisé de m'imaginer qu'Aurore pensât à moi; mais je m'étais un peu gâté parmi ces messieurs, chez qui les dames, même les plus qualifiées, ne sont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, disais-je, on en croit quelques-uns de ces histrions, il prend quelquefois à des femmes de qualité certaines fantaisies dont ils profitent : que sais-je si ma maîtresse n'est point sujette à ces fantaisies-là? Mais non, ajoutais-je un moment après, je ne puis me le persuader. Ce n'est point une de ces messalines qui, démentant la fierté de leur naissance, abaissent indignement leurs regards jusque dans la poussière, et se déshonorent sans rougir: c'est plutôt une de ces filles vertueuses, mais tendres, qui, satisfaites des bornes que leur vertu prescrit à leur tendresse, ne se font pas un scrupule d'inspirer et de sentir une passion délicate qui les amuse sans péril.

Voilà comme je jugeais de ma maîtresse, sans savoir précisément à quoi je devais m'arrêter. Cependant, lorsqu'elle me voyait, elle ne manquait pas de me sourire, et de

ɔigner de la joie. On pouvait, sans passer
r fat, donner dans de si belles appa-
es : aussi n'y eut-il pas moyen de m'en
ndre. Je crus Aurore fortement éprise
ɔon mérite, et je ne me regardai plus
comme un de ces heureux domestiques
ıi l'amour rend la servitude si douce.
r paraître, en quelque façon, moins
gne du bien que ma bonne fortune me
ait procurer, je commençai d'avoir
de soin de ma personne que je n'en
s eu jusqu'alors. Je dépensai en linge,
ommades et en essences, tout ce que
is d'argent. La première chose que je
is le matin, c'était de me parer et de
ɔarfumer, pour n'être point en négligé
ıllait me présenter devant ma maîtresse.
: cette attention que j'apportais à m'a-
r, et les autres mouvemens que je me
ıais pour plaire, je me flattais que mon
ıeur n'était pas fort éloigné.

ırmi les femmes d'Aurore, il y en avait
qu'on appelait Ortiz. C'était une vieille
ɔnne qui demeurait depuis plus de
t années chez don Vincent. Elle avait
sa fille, et conservait encore la qualité

de duègne ; mais elle n'en remplissait plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer, comme autrefois, les actions d'Aurore, elle ne s'occupait alors qu'à les cacher. Un soir la dame Ortiz ayant trouvé l'occasion de me parler sans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas que, si j'étais sage et discret, je n'avais qu'à me rendre à minuit dans le jardin ; qu'on m'apprendrait là des choses que je ne serais pas fâché de savoir. Je répondis à la duègne, en lui serrant la main, que je ne manquerais pas d'y aller ; et nous nous séparâmes vite, de peur d'être surpris. Que le temps me dura depuis ce moment jusqu'au souper, quoiqu'on soupât de fort bonne heure, et depuis le souper jusqu'au coucher de mon maître ! Il me semblait que tout se faisait dans la maison avec une lenteur extraordinaire. Pour surcroît d'ennui, lorsque don Vincent fut retiré dans son appartement, au lieu de songer à se reposer, il se mit à rebattre ses campagnes de Portugal, dont il m'avait déjà souvent étourdi. Mais, ce qu'il n'avait point encore fait, et ce qu'il me gardait pour ce soir-là, il me nomma tous les offi-

:rs qui s'étaient distingués de son temps; me raconta même leurs exploits. Que je uffris à l'écouter jusqu'au bout! Il acheva urtant de parler, et se coucha. Je passai ssitôt dans une petite chambre où était on lit, et d'où l'on descendait dans le rdin par un escalier dérobé. Je me frottai ut le corps de pommade; je pris une chemise blanche, après l'avoir bien parfumée; , quand je n'eus rien oublié de tout ce ui me parut pouvoir contribuer à flatter :ntêtement de ma maîtresse, j'allai au ndez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre, elle avait regagné son ppartement, et que l'heure du berger était issée. Je m'en pris à don Vincent : mais, mme je maudissais ses campagnes, j'entndis sonner dix heures. Je crus que l'horge allait mal, et qu'il était impossible u'il ne fût pas du moins une heure après iinuit. Cependant je me trompais si bien, u'un gros quart-d'heure après je comptai ncore dix heures à un autre horloge. Fort ien, *dis-je alors* en moi-même; je n'ai *is que deux heures* entières à garder le

mulet. On ne se plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir jusqu'à minuit? Promenons-nous dans ce jardin, et songeons au rôle que je dois jouer: il est assez nouveau pour moi: je ne suis point encore fait aux fantaisies des femmes de qualité. Je sais de quelle manière on en use avec les grisettes et les comédiennes: vous les abordez d'un air familier, et vous brusquez sans façon l'aventure; mais il faut une autre manœuvre avec une personne de condition. Il faut, ce me semble, que le galant soit poli, complaisant, tendre et respectueux, sans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâter son bonheur par ses emportemens, il doit l'attendre d'un moment de faiblesse.

C'est ainsi que je raisonnais, et je me promettais bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me représentais qu'en peu de temps j'aurais le plaisir de me voir aux pieds de cet aimable objet, et de lui dire mille choses passionnées. Je rappelai dans ma mémoire tous les endroits de nos pièces de théâtre dont je pouvais me servir dans notre tête-à-tête, et me faire honneur. Je comp-

tais de les bien appliquer, et j'espérais qu'à l'exemple de quelques comédiens de ma connaissance, je passerais pour avoir de l'esprit, quoique je n'eusse que de la mémoire. En m'occupant de toutes ces pensées, qui amusaient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon maître, j'entendis sonner onze heures. Je pris courage, et me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, et tantôt assis dans un cabinet de verdure qui était au bout du jardin. L'heure enfin que j'attendais depuis si long-temps, minuit sonna. Quelques instans après, Ortiz, aussi ponctuelle, mais moins impatiente que moi, parut. Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici ? Deux heures, lui répondis-je. Ah ! vraiment, reprit-elle en riant, vous êtes bien exact : c'est un plaisir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il est vrai, continua-t-elle d'un air sérieux, que vous ne sauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma maîtresse veut avoir un entretien particulier avec vous. Je ne vous en dirai pas davantage ; le reste est un secret

que vous ne devez apprendre que de sa propre bouche. Suivez-moi, je vais vous conduire à son appartement. A ces mots, la duègne me prit la main, et, par une petite porte dont elle avait la clef, elle me mena mystérieusement dans la chambre de sa maîtresse.

CHAPITRE II.

Comment Aurore reçut Gil Blas, et quel entretien ils eurent ensemble.

Je trouvai Aurore en déshabillé. Je la saluai fort respectueusement et de la meilleure grâce qu'il me fut possible. Elle me reçut d'un air riant, me fit asseoir auprès d'elle malgré moi, et dit à son ambassadrice de passer dans une autre chambre. Après ce prélude, qui ne me déplut point, elle m'adressa la parole : Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous apercevoir que je vous regarde favorablement, et vous distingue de tous les autres domestiques de mon père; et quand mes regards ne vous auraient

point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permet pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le temps de m'en dire davantage. Je crus qu'en homme poli, je devais épargner à sa pudeur la peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec transport, et, me jetant aux pieds d'Aurore, comme un héros de théâtre qui se met à genoux devant sa princesse, je m'écriai d'un ton de déclamateur : Ah ! madame, serait-il bien possible que Gil Blas, jusqu'ici le jouet de la fortune et le rebut de la nature entière, eût le bonheur de vous avoir inspiré des sentimens..... Ne parlez pas si haut, interrompit en riant ma maîtresse, vous allez réveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous, reprenez votre place, et m'écoutez jusqu'au bout sans me couper la parole. Oui, Gil Blas, poursuivit-elle en reprenant son sérieux, je vous veux du bien; et, pour vous prouver que je vous estime, je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune cavalier, beau, bien fait, et d'une naissance

illustre. Il se nomme don Louis Pacheco. Je le vois quelquefois à la promenade et aux spectacles, mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il est, et s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi pourtant je voudrais bien être instruite. J'aurais besoin d'un homme qui s'enquît soigneusement de ses mœurs, et m'en rendît un compte fidèle. Je fais choix de vous. Je crois que je ne risque rien à vous charger de cette commission; j'espère que vous vous en acquitterez avec tant d'adresse et de discrétion, que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma confidence.

Ma maîtresse cessa de parler en cet endroit pour entendre ce que je lui répondrais là-dessus. J'avais d'abord été déconcerté d'avoir pris si désagréablement le change; mais je me remis promptement l'esprit; et, surmontant la honte que cause toujours la témérité quand elle est malheureuse, je témoignai à la dame tant de zèle pour ses intérêts, je me dévouai avec tant d'ardeur à son service, que, si je ne lui ôtai pas la pensée que je m'étais follement flatté de lui avoir plu, du moins je lui fis connaître que

je savais bien réparer une sottise. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de don Louis; après quoi la dame Ortiz, que sa maîtresse rappela, me remena dans le jardin, et me dit en me quittant : Bonsoir, Gil Blas; je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous, je connais trop votre ponctualité là-dessus.

Je retournai dans ma chambre, non sans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins assez raisonnable pour faire réflexion qu'il me convenait mieux d'être le confident de ma maîtresse que son amant. Je songeai même que cela pourrait me mener à quelque chose; que les courtiers d'amour étaient ordinairement bien payés de leurs peines; et je me couchai dans la résolution de faire ce qu'Aurore exigeait de moi. Je sortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que don Louis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage; mais les personnes à qui je m'adressai ne purent pleinement satisfaire ma curiosité, ce qui m'obligea le jour suivant à recommencer mes

perquisitions. Je fùs plus heureux. Je rencontrai par hasard dans la rue un garçon de ma connaissance : nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il passa dans ce moment un de ses amis qui nous aborda, et nous dit qu'il venait d'être chassé de chez don Joseph Pacheco, père de don Louis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusait d'avoir bu. Je ne perdis pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitais d'apprendre; et je fis tant par mes questions, que je m'en retournai au logis fort content d'être en état de tenir parole à ma maîtresse. C'était la nuit prochaine que je devais la revoir à la même heure et de la même manière que la première fois. Je n'avais point ce soir-là tant d'inquiétude; et, bien loin de souffrir impatiemment les discours de mon vieux patron, je le remis sur ses campagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde; et ce ne fut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs horloges que je descendis dans le jardin, *sans me pommader et me parfumer : je me corrigeai encore de cela.*

Je trouvai au rendez-vous la très-fidèle

luègne, qui me reprocha malicieusement que j'avais bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, et je me laissai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda, dès que je parus, si je m'étais bien informé de don Louis. Oui, madame, lui dis-je, et je vais vous apprendre en deux mots ce que j'en sais. Je vous dirai premièrement qu'il partira bientôt pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est un jeune cavalier rempli d'honneur et de probité. Pour du courage, il n'en saurait manquer, puisqu'il est gentilhomme et Castillan. De plus, il a beaucoup d'esprit, et les manières fort agréables : mais ce qui peut-être ne sera guère de votre goût, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes seigneurs; il est diablement libertin. Savez-vous qu'à son âge il a déjà eu à bail deux comédiennes? Que m'apprenez-vous? reprit Aurore : quelles mœurs! Mais êtes-vous bien assuré, Gil Blas, qu'il mène une vie si licencieuse? Oh! je n'en doute pas, madame, lui repartis-je. Un valet qu'on a chassé de chez lui ce matin me l'a dit; et les valets *sont fort sincères* quand ils s'entretiennent

des défauts de leurs maîtres. D'ailleurs, il fréquente don Alexo Ségiar, don Antonio Centellès, et don Fernando de Gamboa: cela seul prouve démonstrativement son libertinage. C'est assez, Gil Blas, dit alors ma maîtresse en soupirant; je vais, sur votre rapport, combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déjà de profondes racines dans mon cœur, je ne désespère pas de l'en arracher. Allez, poursuivit-elle en me mettant entre les mains une petite bourse qui n'était pas vide, voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous bien de révéler mon sècret; songez que je l'ai confié à votre silence.

J'assurai ma maîtresse qu'elle pouvait demeurer tranquille, et que j'étais l'Harpocrate * des valets confidens. Après cette assurance, je me retirai, fort impatient de savoir ce qu'il y avait dans la bourse. J'y trouvai vingt pistoles. Aussitôt je pensai qu'Aurore m'en aurait sans doute donné davantage si je lui eusse annoncé une nouvelle agréable, puisqu'elle en payait si bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas

* C'était, chez les anciens, le dieu du silence.

; les gens de justice, qui fardent quel-
ois la vérité dans leurs procès-verbaux.
is fâché d'avoir détruit dans sa nais-
e une galanterie qui m'eût été très-utile
la suite. J'avais pourtant la consolation
ie voir dédommagé de la dépense que
is faite si mal à propos en pommades
ı parfums.

CHAPITRE III.

*;rand changement qui arriva chez don
'ncent, et de l'étrange résolution que
ımour fit prendre à la belle Aurore.*

ırriva, peu de temps après cette aven-
, que le seigneur don Vincent tomba
ıde. Quand il n'aurait pas été dans un
fort avancé, les symptômes de sa ma-
: parurent si violens, qu'on eût craint
:vénement funeste dès le commence-
t du mal. On fit venir les deux plus
:ux médecins de Madrid. L'un s'appelait
octeur Andros, et l'autre le docteur
:tos. Ils examinèrent attentivement le

malade, et convinrent tous deux, aprè
exacte observation, que les humeurs é
en fougue; mais ils ne s'accordèrent
cela l'un et l'autre. Il faut, dit Andr
hâter de purger les humeurs, quoique
pendant qu'elles sont dans une agi
violente de flux et de reflux, de peur q
ne se fixent sur quelque partie noble.
tos soutint au contraire qu'il fallait att
que les humeurs fussent cuites avar
d'employer le purgatif. Mais votre mét
reprit le premier, est directement op
à celle du prince de la médecine. Hipp
avertit de purger dans la plus ardente
dès les premiers jours, et dit en term
mels qu'il faut être prompt à purger
les humeurs sont en *orgasme*, c'est-
en fougue. Oh! c'est ce qui vous tro
repartit Oquetos. Hippocrate, par l
d'*orgasme*, n'entend pas la fougue,
tend plutôt la coction des humeurs.

Là-dessus, nos docteurs s'échauffent
rapporte le texte grec, et cite tous le
teurs qui l'ont expliqué comme lui; l'a
s'en fiant à une traduction latine, le
sur un ton encore plus haut. Qui d

croire ? Don Vincent n'était pas homme à décider la question. Cependant, se voyant obligé d'opter, il donna sa confiance à celui des deux qui avait le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Aussitôt Andros, qui était le plus jeune, se retira, non sans lancer à son ancien quelques traits railleurs sur l'*orgasme*. Voilà donc Oquetos triomphant. Comme il était dans les principes du docteur Sangrado, il commença par faire saigner abondamment le malade, attendant pour le purger que les humeurs fussent cuites : mais la mort, qui craignait sans doute qu'une purgation si sagement différée ne lui enlevât sa proie, prévint la coction et emporta mon maître. Telle fut la fin du seigneur don Vincent, qui perdit la vie parce que son médecin ne savait pas le grec.

Aurore, après avoir fait à son père des funérailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenue maîtresse de ses volontés, elle congédia quelques domestiques en leur donnant *des récompenses* proportionnées à *leurs services*, et se retira bientôt à un châ-

teau qu'elle avait sur les bords du Tage, entre Sacédon et Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint et qui la suivirent à la campagne; j'eus même le bonheur de lui devenir nécessaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avais fait de don Louis, elle aimait encore ce cavalier; ou plutôt, n'ayant pu vaincre son amour, elle s'y était entièrement abandonnée. Elle n'avait plus besoin de prendre des précautions pour me parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soupirant, je ne puis oublier don Louis: quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y présente sans cesse, non tel que tu me l'as peint, plongé dans toutes sortes de désordres, mais tel que je voudrais qu'il fût, tendre, amoureux, constant. Elle s'attendrit en disant ces paroles, et ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleurasse aussi, tant je fus touché de ses pleurs. Je ne pouvais mieux lui faire ma cour que de paraître si sensible à ses peines. Mon ami, continua-t-elle après avoir essuyé ses beaux yeux, je vois que tu es d'un très-bon naturel; et je suis si satisfaite de ton zèle, que

je promets de le bien récompenser. Ton secours, mon cher Gil Blas, m'est plus nécessaire que jamais. Il faut que je te découvre un dessein qui m'occupe ; tu vas le trouver fort bizarre. Apprends que je veux partir au plus tôt pour Salamanque. Là, je prétends me déguiser en cavalier; et, sous le nom de don Félix, je ferai connaissance avec Pacheco : je tâcherai de gagner sa confiance et son amitié ; je lui parlerai souvent d'Aurore de Guzman, dont je passerai pour cousin. Il souhaitera peut-être de la voir, et c'est où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque : dans l'un, je serai don Félix ; dans l'autre Aurore ; et, m'offrant aux yeux de don Louis, tantôt travestie en homme, tantôt sous mes habits naturels, je me flatte que je pourrai peu à pèu l'amener à la fin que je me propose. Je demeure d'accord, ajouta-t-elle, que mon projet est extravagant ; mais ma passion m'entraîne, et l'innocence de mes intentions achève de m'étourdir sur la démarche que je veux hasarder.

J'étais fort du sentiment d'Aurore sur la nature de son dessein. Cependant, quelque

déraisonnable que je le trouvasse, je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire, je commençai à dorer la pillule, et j'entrepris de prouver que ce projet fou n'était qu'un jeu d'esprit agréable et sans conséquence. Cela fit plaisir à ma maîtresse. Les amans veulent qu'on flatte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes plus cette entreprise téméraire que comme une comédie dont il ne fallait songer qu'à bien concerter la représentation. Nous choisîmes nos acteurs dans le domestique; puis nous distribuâmes les rôles : ce qui se passa sans clameurs et sans querelles, parce que nous n'étions pas des comédiens de profession. Il fut résolu que la dame Ortiz ferait la tante d'Aurore sous le nom de dona Kimena de Guzman, qu'on lui donnerait un valet et une suivante, et qu'Aurore, travestie en cavalier, m'aurait pour valet de chambre, avec une de ses femmes déguisée en page pour la servir en particulier. Les personnages ainsi réglés, nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que don Louis était encore, mais qu'il ne tarderait guère à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire

n diligence les habits dont nous avions be-
oin. Lorsqu'ils furent achevés, ma maî-
resse les fit emballer proprement, attendu
que nous ne devions les mettre qu'en temps
et lieu; puis, laissant le soin de sa maison
ı son homme d'affaires, elle partit dans un
carrosse à quatre mules, et prit le chemin
lu royaume de Léon avec tous ceux de ses
lomestiques qui avaient quelque rôle à jouer
lans cette pièce.

Nous avions déjà traversé la Castille
vieille, quand l'essieu du carrosse se rompit.
C'était entre Avila et Villaflor, à trois ou
quatre cents pas d'un château qu'on aper-
cevait au pied d'une montagne. La nuit
approchait, et nous étions assez embarrassés.
Mais il passa par hasard auprès de nous un
paysan qui nous tira d'embarras Il nous
apprit que le château qui s'offrait à notre
vue appartenait à dona Elvira, veuve de don
Pédro de Pinarès; et il nous dit tant de bien
de cette dame, que ma maîtresse m'envoya
au château demander de sa part un loge-
ment pour cette nuit. Elvira ne démentit
point le rapport du paysan : elle me reçut
d'un air gracieux, et fit à mon compliment

la réponse que je désirais. Nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînèrent doucement le carrosse. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de don Pédro, qui venait au-devant de ma maîtresse. Je passerai sous silence les discours que la civilité obligea de tenir de part et d'autre en cette occasion : je dirai seulement qu'Elvira était une dame déjà dans un âge avancé, mais très-polie, et qu'elle savait mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hospitalité. Elle conduisit Aurore dans un appartement superbe, où, la laissant reposer quelques momens, elle vint donner son attention jusqu'aux moindres choses qui nous regardaient. Ensuite, quand le souper fut prêt, elle ordonna qu'on servît dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles se mirent à table. La veuve de don Pédro n'était pas de ces personnes qui font mal les honneurs d'un repas en prenant un air rêveur ou chagrin : elle avait l'humeur gaie, et soutenait agréablement la conversation : elle s'exprimait noblement et en beaux termes. J'admirais son esprit, et le tour fin qu'elle donnait à ses pensées. Aurore en paraissait

aussi charmée que moi. Elles lièrent amitié l'une avec l'autre, et se promirent réciproquement d'avoir ensemble un commerce de lettres. Comme notre carrosse ne pouvait être raccommodé que le jour suivant, et que nous courions risque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au château le lendemain. On nous servit à notre tour des viandes avec profusion, et nous ne fûmes pas plus mal couchés que nous avions été régalés.

Le jour d'après, ma maîtresse trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvira. Elles dînèrent dans une grande salle où il y avait plusieurs tableaux. On en remarquait un, entre autres, dont les figures étaient merveilleusement bien représentées; mais il offrait aux yeux un spectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverse et noyé dans son sang, y était peint; et, tout mort qu'il paraissait, il avait un air menaçant. On voyait auprès de lui une jeune dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût aussi étendue par terre. Elle avait *une épée plongée* dans le sein, et rendait les *derniers soupirs* en attachant ses regards

mourans sur un jeune homme qui semblait avoir une douleur mortelle de la perdre. Le peintre avait encore chargé son tableau d'une figure qui n'échappa point à mon attention. C'était un vieillard de bonne mine, qui, vivement touché des objets qui frappaient sa vue, ne s'y montrait pas moins sensible que le jeune homme. On eût dit que ces images sanglantes leur faisaient sentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevaient différemment les impressions. Le vieillard, plongé dans une profonde tristesse, en paraissait comme accablé; au lieu qu'il y avait de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choses étaient peintes avec des expressions si fortes, que nous ne pouvions nous lasser de les regarder. Ma maîtresse demanda quelle histoire ce tableau représentait. Madame, lui dit Elvira, c'est une peinture fidèle des malheurs de ma famille. Cette réponse piqua la curiosité d'Aurore, qui témoigna un si grand désir d'en savoir davantage, que la veuve de don Pédro ne put se dispenser de lui promettre la satisfaction qu'elle souhaitait. Cette promesse,

qui se fit devant Ortiz, ses deux compagnes et moi, nous arrêta tous quatre dans la salle après le repas. Ma maîtresse voulut nous renvoyer; mais Elvira, qui s'aperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir en disant que l'histoire qu'elle allait raconter n'était pas de celles qui demandent du secret. Un moment après, elle commença son récit dans ces termes:

CHAPITRE IV.

LE MARIAGE DE VENGEANCE,

NOUVELLE.

Roger, roi de Sicile, avait un frère et une sœur. Ce frère, appelé Mainfroi, se révolta contre lui, et alluma dans le royaume une guerre qui fut dangereuse et sanglante; mais il eut le malheur de perdre deux batailles et de tomber entre les mains du roi, qui se contenta de lui ôter la liberté pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit

qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses sujets : ils disaient qu'il n'avait sauvé la vie à son frère que pour exercer sur lui une vengeance lente et inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputaient les traitemens durs que Mainfroi souffrait dans sa prison qu'à sa sœur Mathilde. Cette princesse avait en effet toujours haï ce prince, et ne cessa point de le persécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de temps après lui, et l'on regarda sa mort comme une juste punition de ses sentimens dénaturés.

Mainfroi laissa deux fils ; ils étaient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que, parvenus à un âge plus avancé, le désir de venger leur père ne les portât à relever un parti qui n'était pas si bien abattu qu'il ne pût causer de nouveaux troubles dans l'état. Il communiqua son dessein au sénateur Léontio Siffredi, son ministre, qui, pour l'en détourner, se chargea de l'éducation du prince Enrique, qui était l'aîné, et lui conseilla de confier au connétable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on appelait don Pèdro. Roger,

persuadé que ses neveux seraient élevés dans la soumission qu'ils lui devaient, les leur abandonna, et prit soin lui-même de Constance sa nièce. Elle était de l'âge d'Enrique, et fille unique de la princesse Mathilde. Il lui donna des femmes et des maîtres, et n'épargna rien pour son éducation.

Léontio Siffredi avait un château à deux petites lieues de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte. C'était là que ce ministre s'attachait à rendre Enrique digne de monter un jour sur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce prince des qualités si aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'eût point eu d'enfans. Il avait pourtant deux filles. L'aînée, qu'on nommait Blanche, plus jeune d'une année que le prince, était pourvue d'une beauté parfaite; et la cadette, appelée Porcie, après avoir, en naissant, causé la mort de sa mère, était encore au berceau. Blanche et le prince Enrique sentirent de l'amour l'un pour l'autre dès qu'ils furent capables d'aimer; mais ils n'avaient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le prince, néanmoins, ne laissa pas quel-

quefois d'en trouver l'occasion ; il sut même si bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de Siffredi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditait. Il arriva justement dans ce temps-là que Léontio fut obligé, par ordre du roi, de faire un voyage dans une province des plus reculées de l'île. Pendant son absence, Enrique fit faire une ouverture au mur de son appartement qui répondait à la chambre de Blanche. Cette ouverture était couverte d'une coulisse de bois qui se fermait et s'ouvrait sans qu'elle parût, parce qu'elle était si étroitement jointe aux lambris, que les yeux ne pouvaient apercevoir l'artifice. Un habile architecte, que le prince avait mis dans ses intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de secret.

L'amoureux Enrique s'introduisait par là quelquefois dans la chambre de sa maîtresse ; mais il n'abusait point de ses bontés. Si elle avait eu l'imprudence de lui permettre une entrée secrète dans son appartement, du moins ce n'avait été que sur les assurances *qu'il lui* avait données qu'il n'exigerait ja-*mais d'elle que* les faveurs les plus inno-

centes. Une nuit il la trouva fort inquiète; elle avait appris que Roger était très-malade, et qu'il venait de mander Siffredi, comme grand chancelier du royaume, pour le rendre dépositaire de ses dernières volontés. Elle se représentait déjà sur le trône son cher Enrique; et, craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui causait une étrange agitation : elle avait même les larmes aux yeux lorsqu'il parut devant elle. Vous pleurez, madame, lui dit-il : que dois-je penser de la tristesse où je vous vois plongée? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes alarmes. Le roi votre oncle cessera bientôt de vivre, et vous allez remplir sa place. Quand j'envisage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un monarque voit les choses d'un autre œil qu'un amant; et ce qui faisait tous ses désirs quand il reconnaissait un pouvoir au-dessus du sien ne le touche plus que faiblement sur le trône. Soit pressentiment, soit raison, je sens s'élever dans mon cœur *des mouvemens* qui m'agitent, et que *ne peut calmer* toute la confiance que je

dois à vos bontés. Je ne me défie point de la fermeté de vos sentimens; je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, répliqua le prince, vos craintes sont obligeantes, et justifient mon attachement à vos charmes : mais l'excès où vous portez vos défiances offense mon amour, et, si je l'ose dire, l'estime que vous me devez. Non, non, ne pensez pas que ma destinée puisse être séparée de la vôtre ; croyez plutôt que vous seule ferez toujours ma joie et mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine ; faut-il qu'elle trouble des momens si doux! Ah! seigneur, reprit la fille de Léontio, dès que vous serez couronné, vos sujets pourront vous demander pour reine une princesse descendue d'une longue suite de rois, et dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux états aux vôtres; et peut-être, hélas! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Eh! pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi, trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir? Si le ciel dispose du roi mon oncle, et me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous

dans Palerme, en présence de toute ma cour; j'en atteste tout ce qu'on reconnaît de plus sacré parmi nous.

Les protestations d'Enrique rassurèrent la fille de Siffredi. Le reste de leur entretien roula sur la maladie du roi. Enrique fit voir la bonté de son naturel; il plaignit le sort de son oncle, quoiqu'il n'eût pas sujet d'en être fort touché; et la force du sang lui fit regretter un prince dont la mort lui promettait une couronne. Blanche ne savait pas encore tous les malheurs qui la menaçaient. Le connétable de Sicile, qui l'avait rencontrée comme elle sortait de l'appartement de son père, un jour qu'il était venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avait été frappé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffredi, qui agréa sa recherche; mais, la maladie de Roger étant survenue dans ce temps-là, ce mariage demeura suspendu, et Blanche n'en avait point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevait de s'habiller, il fut surpris de voir entrer dans son appartement Léontio, suivi de Blanche. *Seigneur, lui dit* ce ministre, la nouvelle

que je vous apporte aura de quoi vous affliger ; mais la consolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le roi votre oncle vient de mourir ; il vous laisse, par sa mort, héritier de son sceptre. La Sicile vous est soumise. Les grands du royaume attendent vos ordres à Palerme : ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche ; et je viens, seigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers et les plus sincères hommages que vous doivent vos nouveaux sujets. Le prince, qui savait bien que Roger depuis deux mois était atteint d'une maladie qui le détruisait peu à peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant, frappé du changement subit de sa condition, il sentit naître dans son cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque temps ; puis, rompant le silence, il adressa ces paroles à Léontio : Sage Siffredi, je vous regarde toujours comme mon père. Je ferai gloire de me régler par vos conseils, et vous régnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'approchant d'une table sur laquelle était une écritoire, et prenant une feuille blanche, il écrivit son nom au bas de la page. Que voulez-vous

faire, seigneur? lui dit Siffredi. Vous marquer ma reconnaissance et mon estime, répondit Enrique. Ensuite ce prince présenta la feuille à Blanche, et lui dit : Recevez, madame, ce gage de ma foi, et de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, et fit cette réponse au prince : Seigneur, je reçois avec respect les grâces de mon roi; mais je dépends d'un père, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ses mains pour en faire l'usage que sa prudence lui conseillera.

Elle donna effectivement à son père la signature d'Enrique. Alors Siffredi remarqua ce qui jusqu'à ce moment était échappé à sa pénétration; il démêla les sentimens du prince, et lui dit : Votre majesté n'aura point de reproches à me faire; je n'abuserai point de sa confiance.... Mon cher Léontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous fassiez de mon billet, j'en approuverai la disposition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme, *ordonnez*-y les apprêts de mon couronnement, et dites à mes sujets que je

vais sur vos pas recevoir le serment de leur fidélité, et les assurer de mon affection. Ce ministre obéit aux ordres de son nouveau maître, et prit avec sa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le prince partit aussi de Belmonte, plus occupé de son amour que du haut rang où il allait monter. Lorsqu'on le vit arriver dans la ville, on poussa mille cris de joie; il entra parmi les acclamations du peuple dans le palais, où tout était déjà prêt pour la cérémonie. Il y trouva la princesse Constance vêtue de longs habillemens de deuil. Elle paraissait fort touchée de la mort de Roger. Comme ils se devaient un compliment réciproque sur la mort de ce monarque, ils s'en acquittèrent l'un et l'autre avec esprit, mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique que de celle de Constance, qui, malgré les démêlés de leurs familles, n'avait pu haïr ce prince. Il se plaça sur le trône, et la princesse s'assit à ses côtés sur un fauteuil un peu moins élevé. Les grands du royaume prirent leur place chacun selon son rang. La cérémonie commença; et

Léontio, comme grand-chancelier de l'état, et dépositaire du testament du feu roi, en ayant fait l'ouverture, se mit à le lire à haute voix. Cet acte contenait en substance que Roger, se voyant sans enfans, nommait pour son successeur le fils aîné de Mainfroi, à condition qu'il épouserait la princesse Constance, et que, s'il refusait sa main, la couronne de Sicile, à son exclusion, tomberait sur la tête de l'infant don Pédro son frère, à la même condition.

Ces paroles surprirent étrangement Enrique. Il en sentit une peine inconcevable; et cette peine devint encore plus vive lorsque Léontio, après avoir achevé la lecture du testament, dit à toute l'assemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernières intentions du feu roi à notre nouveau monarque, ce généreux prince consent d'honorer de sa main la princesse Constance sa cousine. A ces mots, Enrique interrompit le chancelier : Léontio, lui dit-il, souvenez-vous de l'écrit de Blanche que vous.... Seigneur, interrompit avec précipitation Siffredi, sans *donner le temps* au prince de s'expliquer, *le voici.* *Les* grands du royaume, poursui-

vit-il en montrant le billet à l'assemblée, y verront, par l'auguste seing de votre majesté, l'estime que vous faites de la princesse, et la déférence que vous avez pour les dernières volontés du feu roi votre oncle.

Ayant achevé ces paroles, il se mit à lire le billet dans les termes dont il l'avait rempli lui-même. Le nouveau roi y faisait à ses peuples, dans la forme la plus authentique, une promesse d'épouser Constance, conformément aux intentions de Roger. La salle retentit de longs cris de joie. Vive notre magnanime roi Enrique! s'écrièrent tous ceux qui étaient présens. Comme on n'ignorait pas l'aversion que ce prince avait toujours marquée pour la princesse, on avait craint avec raison qu'il ne se révoltât contre la condition du testament, et ne causât des mouvemens dans le royaume; mais la lecture du billet, en rassurant là-dessus les grands et le peuple, excitait ces acclamations générales qui déchiraient en secret le cœur du monarque.

Constance, qui, par l'intérêt de sa gloire et par un sentiment de tendresse, y prenait plus de part que personne, choisit ce temps

our l'assurer de sa reconnaissance. Le
rince eut beau vouloir se contraindre, il
eçut le compliment de la princesse avec
ınt de trouble, il était dans un si grand
ésordre, qu'il ne put même lui répondre
e que la bienséance exigeait de lui. Enfin,
édant à la violence qu'il se faisait, il s'ap-
rocha de Siffredi, que le devoir de sa
harge obligeait de se tenir assez près de
ı personne, et lui dit tout bas : Que
ıites-vous, Léontio? L'écrit que j'ai mis
ntre les mains de votre fille n'était point
estiné pour cet usage. Vous trahissez....
Seigneur, interrompit encore Siffredi
'un ton ferme, songez à votre gloire. Si
ous refusez de suivre les volontés du roi
ɔtre oncle, vous perdez la couronne de
icile. Il n'eut pas achevé de parler ainsi,
ı'il s'éloigna du roi pour l'empêcher de
i répliquer. Enrique demeura dans un
nbarras extrême; il se sentait agité de
ille mouvemens contraires. Il était irrité
ntre Siffredi; il ne pouvait se résoudre à
ıitter Blanche; et, partagé entre elle et
ntérêt de sa gloire, il fut assez long-temps
ertain du parti qu'il avait à prendre. Il

se détermina pourtant, et crut avoir
le moyen de conserver la fille de S
sans renoncer au trône. Il feignit de
se soumettre aux volontés de Roger,
posant, tandis qu'on solliciterait à R
dispense de son mariage avec sa co
de gagner par ses bienfaits les gra
royaume, et d'établir si bien sa puis
qu'on ne pût l'obliger à remplir la
tion du testament.

Dès qu'il eut formé ce dessein, il
plus tranquille; et, se tournant ver
stance, il lui confirma ce que le
chancelier avait lu devant toute l'asse
Mais, au moment même qu'il se tr
jusqu'à lui offrir sa foi, Blanche arri
la salle du conseil. Elle y venait, pa
de son père, rendre ses devoirs à la
cesse; et ses oreilles, en entrant,
frappées des paroles d'Enrique. Out
Léontio, ne voulant pas qu'elle pût
de son malheur, lui dit en la prése
Constance : Ma fille, rendez vos hon
à votre reine; souhaitez-lui les do
d'un règne florissant et d'un heureu
née. Ce coup terrible accabla l'i

Blanche : elle entreprit inutilement de cacher sa douleur; son visage rougit et pâlit successivement, et tout son corps frissonna. Cependant la princesse n'en eut aucun soupçon ; elle attribua le désordre de son compliment à l'embarras d'une jeune personne élevée dans un désert, et peu accoutumée à la cour. Il n'en fut pas ainsi du jeune roi : la vue de Blanche lui fit perdre contenance, et le désespoir qu'il remarquait dans ses yeux le mettait hors de lui-même. Il ne doutait pas que, jugeant sur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il aurait eu moins d'inquiétude, s'il eût pu lui parler : mais comment en trouver les moyens, lorsque toute la Sicile, pour ainsi dire, avait les yeux sur lui ? D'ailleurs, le cruel Siffredi lui en ôta l'espérance. Ce ministre, qui lisait dans le cœur de ces deux amans, et voulait prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvait causer dans l'état, fit adroitement sortir sa fille de l'assemblée, et reprit avec elle le chemin de Belmonte, résolu, pour plus d'une raison, de la marier au plus tôt.

Lorsqu'ils y furent arrivés, il lui fit con-

naître toute l'horreur de sa de
déclara qu'il l'avait promise au
Juste ciel! s'écria-t-elle, emp
mouvement de douleur que la
son père ne put réprimer, à
supplices réserviez-vous la
Blanche! Son transport mêm
lent, que toutes les puissance
en furent suspendues. Son co
et, devenant froide et pâle, ell
nouie entre les bras de son pè
ché de l'état où il la voyait :
quoiqu'il ressentît vivement s
première résolution n'en fut p
Blanche reprit enfin ses esprits
vif ressentiment de sa douleur
que Siffredi lui jeta sur le vi
qu'en ouvrant ses yeux languis
perçut qui s'empressait à la se
gneur, lui dit-elle d'une voix pr
j'ai honte de vous laisser voir r
mais la mort, qui ne peut tard
tourmens, va bientôt vous d
malheureuse fille qui a pu dis
cœur sans votre aveu. Non
Blanche, répondit Léontio,

ez point, et votre vertu reprendra sur vous on empire. La recherche du connétable ous fait honneur; c'est le parti le plus onsidérable de l'état.... J'estime sa peronne et son mérite, interrompit Blanche; nais, seigneur, le roi m'avait fait espérer.... Ma fille, interrompit à son tour Siffredi, e sais tout ce que vous pouvez dire làlessus. Je n'ignore pas votre tendresse pour e prince, et ne la désapprouverais pas lans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si l'intérêt de sa gloire et celui de l'état ne l'obligeaient pas à la donner à Constance. C'est à la condition seule d'épouser cette princesse que le feu roi l'a désigné son successeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la couronne de Sicile? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puisque nous ne pouvons aller contre les destinées, faites un effort généreux : il y va de votre gloire de ne pas laisser voir à tout le royaume que vous vous êtes flattée d'une espérance frivole. Votre sensibilité pour le roi donnerait *même lieu à des* bruits désavantageux pour

vous; et le seul moyen de vous er
ver, c'est d'épouser le connétable.
Blanche, il n'est plus temps de d
Le roi vous cède pour un trône; i
Constance. Le connétable a ma
dégagez-la, je vous en prie; et s'i
cessaire, pour vous y résoudre, qu
serve de mon autorité, je vous l'or

En achevant ces paroles il la qui
lui laisser faire ses réflexions sur
venait de lui dire. Il espérait
avoir pesé les raisons dont il s'ét
pour soutenir sa vertu contre le p
de son cœur, elle se déterminerai
même à se donner au connétable.
trompa point : mais combien en c
à la triste Blanche pour prendre ce
lution! Elle était dans l'état du n
plus digne de pitié. La douleur de
pressentimens sur l'infidélité d'Enric
nés en certitude, et d'être contraint
perdant, de se livrer à un homme
ne pouvait aimer, lui causait des tr
d'affliction si violens, que tous ses
devenaient pour elle des supplices no
Si mon malheur est certain, s'écr

comment y puis-je résister sans mourir? Impitoyable destinée, pourquoi me repaissais-tu des plus douces espérances, si tu devais me précipiter dans un abîme de maux? Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidélité! As-tu donc pu sitôt mettre en oubli la foi que tu m'as jurée? Pour te punir de m'avoir si cruellement trompée, fasse le ciel que le lit conjugal, que tu vas souiller par un parjure, soit moins le théâtre de tes plaisirs que de tes remords! Que les caresses de Constance versent un poison dans ton cœur infidèle! Puisse ton hymen devenir aussi affreux que le mien! Oui, traître, je vais épouser le connétable que je n'aime point, pour me venger de moi-même, pour me punir d'avoir si mal choisi l'objet de ma folle passion. Puisque ma religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me restent à vivre ne soient qu'un tissu malheureux de peines et d'ennuis. Si tu conserves encore pour moi quelque sentiment d'amour, ce sera me *venger aussi* de toi que de me jeter à tes *yeux entre les bras* d'un autre; et si tu m'as

entièrement oubliée, la Sicile du moins pourra se vanter d'avoir produit une femme qui s'est punie elle-même d'avoir trop légèrement disposé de son cœur.

Ce fut dans une pareille situation que cette triste victime de l'amour et du devoir passa la nuit qui précéda son mariage avec le connétable. Siffredi, la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il souhaitait, se hâta de profiter de cette disposition favorable. Il fit venir le connétable à Belmonte le jour même, et le maria secrètement avec sa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche! Ce n'était point assez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, et de se donner à un objet haï; il fallait encore qu'elle contraignît ses sentimens devant un mari prévenu pour elle de la passion la plus ardente, et naturellement jaloux. Cet époux, charmé de la posséder, était sans cesse à ses genoux; il ne lui laissait pas seulement la triste consolation de pleurer en secret ses malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio sentit redoubler son affliction. Mais que devint-elle lorsque ses femmes, après l'avoir

déshabillée, la laissèrent seule avec le connétable ? Il lui demanda respectueusement la cause de l'abattement où elle semblait être. Cette question embarrassa Blanche, qui feignit de se trouver mal. Son époux y fut d'abord trompé; mais il ne demeura pas long-temps dans cette erreur. Comme il était véritablement inquiet de l'état où il la voyait, et qu'il la pressait de se mettre au lit, ses instances, qu'elle expliqua mal, présentèrent à son esprit une image si cruelle, que, ne pouvant plus se contraindre, elle donna un libre cours à ses soupirs et à ses larmes. Quelle vue pour un homme qui s'était cru au comble de ses vœux ! Il ne douta plus que l'affliction de sa femme ne renfermât quelque chose de sinistre pour son amour. Néanmoins, quoique cette connaissance le mît dans une situation presque aussi déplorable que celle de Blanche, il eut assez de force sur lui pour cacher ses soupçons. Il redoubla ses empressemens, et continua de presser son épouse de se coucher, l'assurant qu'il lui laisserait prendre tout le repos dont elle avait besoin. Il s'offrit même d'appeler ses femmes, si elle jugeait

que leur secours pût apporter qu
soulagement à son mal. Blanche, s
rassurée sur cette promesse, lui dit
sommeil seul lui était nécessaire dans
de faiblesse où elle se trouvait. Il feig
la croire. Ils se mirent tous deux au l
passèrent une nuit bien différente de
que l'amour et l'hyménée accordent à
amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffredi se li
sa douleur, le connétable cherchait e
même ce qui pouvait lui rendre son m
si rigoureux. Il jugeait bien qu'il av
rival; mais quand il voulait le décou
se perdait dans ses idées. Il savait seul
qu'il était le plus malheureux de to
hommes. Il avait déjà passé les deux t
la nuit dans ces agitations lorsqu'un
sourd frappa ses oreilles. Il fut surpri
tendre quelqu'un traîner lentement s
dans la chambre. Il crut se tromper;
se souvint qu'il avait fermé la por
même après que les femmes de B
furent sorties. Il ouvrit le rideau po
claircir par ses propres yeux de la ca
bruit qu'il entendait; mais la lumièr

avait laissée dans la cheminée s'était éteinte, et bientôt il ouït une voix faible et languissante qui appela Blanche à plusieurs reprises. Alors ses soupçons jaloux le transportèrent de fureur ; et son honneur alarmé l'obligeant à se lever pour prévenir un affront ou pour en tirer vengeance, il prit son épée, et marcha du côté d'où la voix lui semblait partir. Il sent une épée nue qui s'oppose à la sienne. Il avance, on se retire ; il poursuit, on se dérobe à sa poursuite. Il cherche celui qui semble le fuir par tous les endroits de la chambre, autant que l'obscurité le peut permettre, et ne le trouve plus. Il s'arrête ; il écoute, et n'entend plus rien. Quel enchantement ! Il s'approche de la porte, dans la pensée qu'elle avait favorisé la fuite de ce secret ennemi de son honneur ; mais elle était fermée au verrou comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure, il appela ceux de ses gens qui étaient le plus à la portée d'entendre sa voix ; et comme il ouvrit la porte pour cela, il en ferma le passage, et se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchait.

A ses cris redoublés, quelques domesti-

ques accoururent avec des flambeaux. Il prend une bougie, et fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant son épée nue. Il n'y trouva toutefois personne, ni aucune marque apparente qu'on y fût entré. Il n'aperçut point de porte secrète, ni d'ouverture par où l'on eût pu passer : il ne pouvait pourtant s'aveugler lui-même sur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. De recourir à Blanche, elle avait trop d'intérêt à déguiser la vérité pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Léontio, après avoir renvoyé ses gens en leur disant qu'il croyait avoir entendu quelque bruit dans la chambre, et qu'il s'était trompé. Il rencontra son beau-père qui sortait de son appartement au bruit qu'il avait ouï; et, lui racontant ce qui venait de se passer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation et d'une profonde douleur.

Siffredi fut surpris de l'aventure. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable; et, ju-

t tout possible à l'amour du roi, cette
ée l'affligea vivement. Mais, bien loin
atter les soupçons jaloux de son gendre,
i représenta d'un air d'assurance que
voix qu'il s'imaginait avoir entendue,
tte épée qui s'était opposée à la sienne,
ouvaient être que des fantômes d'une
ination séduite par la jalousie; qu'il
impossible que quelqu'un fût entré
la chambre de sa fille; qu'à l'égard de
istesse qu'il avait remarquée dans son
ise, quelque indisposition l'avait peut-
causée; que l'honneur ne devait point
responsable des altérations du tempé-
ent; que le changement d'état d'une
accoutumée à vivre dans un désert, et
e voit brusquement livrée à un homme
lle n'a pas eu le temps de connaître et
ner, pouvait bien être la cause de ces
rs, de ces soupirs, et de cette vive af-
on dont il se plaignait; que l'amour,
le cœur des filles d'un sang noble, ne
amait que par le temps et par les ser-
s; qu'il l'exhortait à calmer ses inquié-
s, à *redoubler* sa tendresse et ses em-
emens pour disposer Blanche à devenir

plus sensible; et qu'il le priait e
tourner vérs elle, persuadé que s
et son trouble offensaient sa vert

Le connétable ne répondit ri
sons de son beau-père, soit
il commençât à croire qu'il po
trompé dans le désordre où était
soit qu'il jugeât plus à propos de
que d'entreprendre inutilement
cre le vieillard d'un événement
vraisemblance. Il retourna dan
ment de sa femme, se remit au
et tâcha d'obtenir du sommeil q
lâche à ses inquiétudes. Blanch
côté, la triste Blanche n'était pa
quille; elle n'avait que trop e
mêmes choses que son époux, et
prendre pour illusion une ave
elle savait le secret et les motifs
surprise qu'Enrique cherchât à
dans son appartement après avoir
lennellement sa foi à la princesse
Au lieu de s'applaudir de cette
et d'en sentir quelque joie, elle
comme un nouvel outrage, et s
était enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffredi, prévenue contre le jeune roi, le croyait le plus coupable des hommes, ce malheureux prince, plus épris que jamais de Blanche, souhaitait de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnaient. Il serait venu plus tôt à Belmonte pour cet effet, si tous les soins dont il avait été obligé de s'occuper le lui eussent permis; mais il n'avait pu, avant cette nuit, se dérober à sa cour. Il connaissait trop bien les détours d'un lieu où il avait été élevé pour être en peine de se glisser dans le château de Siffredi, et même il conservait encore la clef d'une porte secrète par où l'on entrait dans les jardins. Ce fut par là qu'il gagna son ancien appartement, et qu'ensuite il passa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce prince d'y trouver un homme, et de sentir une épée opposée à la sienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, et ne fît punir à l'heure même l'audacieux qui osait lever sa main sacrilége sur son propre roi : mais le ménagement qu'il devait à la fille de Léontio suspendit son ressentiment. Il se retira de

la même manière qu'il était venu
troublé qu'auparavant, il reprit l
de Palerme. Il y arriva quelque
avant le jour, et s'enferma dans s
tement. Il était trop agité pour
du repos. Il ne songeait qu'à re
Belmonte. Sa sûreté, son honneu
tout son amour, ne lui permettai
différer l'éclaircissement de tout
constances d'une si cruelle aventu

Dès qu'il fut jour, il commanda
page de chasse, et, sous prétexte d
ce divertissement, il s'enfonça da
de Belmonte avec ses piqueurs et
uns de ses courtisans. Il suivit
temps la chasse pour cacher son
et lorsqu'il vit que chacun courai
deur à la queue des chiens, il s
tout le monde, et prit seul le c
château de Léontio. Il connaissa
routes de la forêt pour pouvoir s
et son impatience ne lui permetta
ménager son cheval, il eut en peu
parcouru tout l'espace qui le s
l'objet de son amour. Il cherchai
esprit quelque prétexte plausib

procurer un entretien secret avec la fille de Siffredi, quand, traversant une petite route qui aboutissait à une des portes du parc, il aperçut auprès de lui deux femmes assises qui s'entretenaient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces personnes ne fussent du château, et cette vue lui causa de l'émotion; mais il fut bien plus agité lorsque, ces femmes s'étant tournées de son côté au bruit que son cheval faisait en courant, il reconnut sa chère Blanche. Elle s'était échappée du château avec Nise, celle de ses femmes qui avait le plus de part à sa confiance, pour pleurer du moins son malheur en liberté.

Il vola, il se précipita, pour ainsi dire, à ses pieds; et voyant dans ses yeux tous les signes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, suspendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux; mais quand vous serez instruite du dessein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime vous paraîtra une preuve de mon innocence et de l'excès de mon amour. Ces paroles,

qu'Enrique croyait capables de mod
fliction de Blanche, ne servirent q
doubler. Elle voulut répondre ;
sanglots étouffèrent sa voix. Le prin
né de son saisissement, lui dit : Qu
dame, je ne puis calmer votre trou
quel malheur ai-je perdu votre co
moi qui mets en péril ma couro
même ma vie, pour me conserver
Alors la fille de Léontio, faisant
sur elle pour s'expliquer, lui dit : S
vos promesses ne sont plus de sais
désormais ne peut lier ma destinée à
Ah ! Blanche, interrompit brus
Enrique, quelles paroles cruelles m
vous entendre ? Qui peut vous enlev
amour ? qui voudra s'exposer à l
d'un roi qui mettrait en feu toute
plutôt que de vous laisser ravir à
rances ? Tout votre pouvoir, seign
prit languissamment la fille de Siff
vient inutile contre les obstacles
séparent. Je suis femme du connét

Femme du connétable ! s'écria
en reculant de quelques pas. Il ne
tinuer, tant il fut saisi. Accablé d

imprévu, ses forces l'abandonnèrent. Il se laissa tomber au pied d'un arbre qui se trouva derrière lui. Il était pâle, tremblant, défait, et n'avait de libre que les yeux, qu'il attacha sur Blanche d'une manière à lui faire comprendre combien il était sensible au malheur qu'elle lui annonçait. Elle le regardait, de son côté, d'un air qui lui faisait assez connaître que ses mouvemens étaient peu différens des siens; et ces deux amans infortunés gardaient entre eux un silence qui avait quelque chose d'affreux. Enfin le prince, revenant un peu de son désordre par un effort de courage, reprit la parole, et dit à Blanche en soupirant: Madame, qu'avez-vous fait? Vous m'avez perdu, et vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le prince semblait lui faire des reproches, lorsqu'elle croyait avoir les plus fortes raisons de se plaindre de lui. Quoi! seigneur, répondit-elle, vous ajoutez la dissimulation à l'infidélité! Vouliez-vous que je démentisse mes yeux et mes oreilles, et que, malgré leur rapport, je vous crusse innocent? Non,

seigneur, je vous l'avoue, je ne suis point capable de cet effort de raison. Cependant, madame, répliqua le roi, ces témoins, qui vous paraissent si fidèles, vous en ont imposé. Ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir; et il n'est pas moins vrai que je suis innocent et fidèle qu'il est vrai que vous êtes l'épouse du connétable. Eh quoi! seigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Constance le don de votre main et de votre cœur? vous n'avez point assuré les grands de l'état que vous rempliriez les volontés du feu roi? et la princesse n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux sujets en qualité de reine et d'épouse du prince Enrique? Mes yeux étaient-ils donc fascinés? Dites, dites plutôt, infidèle, que vous n'avez pas cru que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône; et, sans vous abaisser à feindre ce que vous ne sentez plus, et ce que vous n'avez peut-être jamais senti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus assurée avec Constance qu'avec la fille de Léontio. Vous avez raison, seigneur; un trône éclatant ne m'était pas plus dû que le cœur d'un prince tel que

vous. J'étais trop vaine d'oser prétendre à
l'un et à l'autre ; mais vous ne deviez pas
m'entretenir dans cette erreur. Vous savez
les alarmes que je vous ai témoignées sur
votre perte, qui me semblait presque in-
faillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous
rassurée ? Fallait-il dissiper mes craintes ?
J'aurais accusé le sort plutôt que vous ; et
du moins vous auriez conservé mon cœur,
au défaut d'une main qu'un autre n'eût
jamais obtenue de moi. Il n'est plus temps
présentement de vous justifier. Je suis l'é-
pouse du connétable ; et, pour m'épargner
la suite d'un entretien qui fait rougir ma
gloire, souffrez, seigneur, que, sans man-
quer au respect que je vous dois, je quitte un
prince qu'il ne m'est plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique avec
toute la précipitation dont elle pouvait être
capable dans l'état où elle se trouvait. Ar-
rêtez, madame, s'écria-t-il ; ne désespérez
point un prince plus disposé à renverser un
trône que vous lui reprochez de vous avoir
préféré qu'à répondre à l'attente de ses
nouveaux *sujets. Ce sacrifice est présente-
ment inutile, repartit* Blanche. Il fallait me

ravir au connétable avant que de faire éclater des transports si généreux. Puisque je ne suis plus libre, il m'importe peu que la Sicile soit réduite en cendres, et à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la faiblesse de laisser surprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, et de faire voir au nouveau roi de Sicile que l'épouse du connétable n'est plus l'amante du prince Enrique. En parlant de cette sorte, comme elle touchait à la porte du parc, elle y entra brusquement avec Nise; et, fermant après elle cette porte, elle laissa le prince accablé de douleur. Il ne pouvait revenir du coup que Blanche lui avait porté par la nouvelle de son mariage. Injuste Blanche! s'écria-t-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement! Malgré mes sermens et les vôtres, nous sommes séparés! L'idée que je m'étais faite de posséder vos charmes n'était donc qu'une vaine illusion! Ah! cruelle, que j'achète chèrement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour!

Alors l'image du bonheur de son rival vint s'offrir à son esprit avec toutes les hor-

reurs de la jalousie; et cette passion prit sur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut sur le point d'immoler à son ressentiment le connétable, et Siffredi même. La raison toutefois calma peu à peu la violence de ses transports. Cependant l'impossibilité où il se voyait d'ôter à Blanche les impressions qu'elle avait de son infidélité le mettait au désespoir. Il se flattait de les effacer, s'il pouvait l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il fallait éloigner le connétable; et il se résolut à le faire arrêter, comme un homme suspect dans les conjonctures où l'état se trouvait. Il en donna l'ordre au capitaine de ses gardes, qui se rendit à Belmonte, s'assura de sa personne à l'entrée de la nuit, et le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la consternation. Siffredi partit sur-le-champ pour aller répondre au roi de l'innocence de son gendre, et lui représenter les suites fâcheuses d'un pareil emprisonnement. Ce prince, qui s'était bien attendu à cette démarche *de son ministre*, et qui voulait au moins se *ménager* une libre entrevue avec Blanche

avant que de relâcher le connétable, avait expressément défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain ; mais Léontio, malgré cette défense, fit si bien, qu'il entra dans la chambre du roi. Seigneur, dit-il en se présentant devant lui, s'il est permis à un sujet respectueux et fidèle de se plaindre de son maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre ? Votre majesté a-t-elle bien réfléchi sur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, et sur les suites d'un emprisonnement qui peut aliéner de votre service les personnes qui remplissent les postes de l'état les plus importans ? J'ai des avis certains, répondit le roi, que le connétable a des intelligences criminelles avec l'infant don Pedro. Des intelligences criminelles ! interrompit avec surprise Léontio. Ah ! seigneur, ne le croyez pas : l'on abuse votre majesté. La trahison n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffredi ; et il suffit au connétable qu'il soit mon gendre pour être à couvert de tout soupçon. Le connétable est innocent ; mais des vues secrètes vous ont porté à le faire arrêter.

Puisque vous me parlez si ouvertement, 'epartit le roi, je vais vous parler de la nême manière. Vous vous plaignez de l'em›risonnement du connétable! Eh! n'ai-je ›oint à me plaindre de votre cruauté? C'est 'ous, barbare Siffredi, qui m'avez ravi mon 'epos, et réduit par vos soins officieux à :nvier le sort des plus vils mortels : car ne ous flattez pas que j'entre dans vos idées. Mon mariage avec Constance est vainement résolu.... Quoi! Seigneur, interrompit en rémissant Léontio, vous pourriez ne point épouser la princesse, après l'avoir flattée de cette espérance aux yeux de tous vos peuples! Si je trompe leur attente, répliqua le roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la nécessité de leur promettre ce que je ne pouvais leur accorder? Qui vous obligeait à remplir du nom de Constance un billet que j'avais fait à votre fille? Vous n'ignoriez pas mon intention : fallait-il tyranniser le cœur de Blanche en lui faisant épouser un homme qu'elle n'aimait pas? et quel droit avez-vous sur le mien pour en disposer en faveur d'une rincesse que je hais? Avez-vous oublié

qu'elle est fille de cette cruelle Mathilde qui, foulant aux pieds les droits du sang et de l'humanité, fit expirer mon père dans les rigueurs d'une dure captivité? Et je l'épouserais! Non, Siffredi, perdez cette espérance; avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes et ses sillons inondés de sang.

L'ai-je bien entendu? s'écria Léontio. Ah! Seigneur, que me faites-vous envisager? quelles terribles menaces! Mais je m'alarme mal à propos, continua-t-il en changeant de ton, vous chérissez trop vos sujets pour leur procurer une si triste destinée. Vous ne vous laisserez point surmonter par l'amour; vous ne ternirez pas vos vertus en tombant dans les faiblesses des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au connétable, je ne l'ai fait, seigneur, que pour acquérir à votre majesté un sujet vaillant, qui pût appuyer de son bras, et de l'armée dont il dispose, vos intérêts contre ceux du prince don Pédro. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds si étroits.....
Eh! ce sont ces nœuds, s'écria le prince

Enrique, ce sont ces funestes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami! pourquoi me porter un coup si sensible? Vous avais-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur? Que ne me laissiez-vous soutenir mes droits moi-même? Manqué-je de courage pour réduire ceux de mes sujets qui voudront s'y opposer? J'aurais bien su punir le connétable, s'il m'eût désobéi. Je sais que les rois ne sont pas des tyrans; que le bonheur de leurs peuples est leur premier devoir : mais doivent-ils être les esclaves de leurs sujets? et, du moment que le ciel les choisit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes de disposer de leurs affections? Ah! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffredi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, seigneur, répliqua le ministre, que c'est au mariage de la princesse que le feu roi votre oncle attache la succession de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avait-il lui-même d'établir cette disposition? Avait-il reçu cette

indigne loi du roi Charles son frère,
qu'il lui succéda? Deviez-vous avoir l
blesse de vous soumettre à une condit
injuste? Pour un grand-chancelier,
êtes bien mal instruit de nos usages. I
mot, quand j'ai promis ma main à Coi
ce, cet engagement n'a pas été volon
Je ne prétends point tenir ma promes
si don Pédro fonde sur mon refus l'espé
de monter au trône, sans engager les
ples dans un démêlé qui coûterait tı
sang, l'épée pourra décider entre no
des deux sera le plus digne de régner.
tio n'osa le presser davantage, et se
tenta de lui demander à genoux la l
de son gendre, ce qu'il obtint. Alle
dit le roi, retournez à Belmonte, le c
table vous y suivra bientôt. Le m
sortit, et regagna Belmonte, persuad
son gendre marcherait incessamme
ses pas. Il se trompait. Enrique voula
Blanche cette nuit, et, pour cet ef
remit au lendemain matin l'élargiss
de son époux.

Pendant ce temps-là, le connétal
sait de cruelles réflexions. Son emp

ıent lui avait ouvert les yeux sur la véri-
ıble cause de son malheur. Il s'abandonna
›ut entier à sa jalousie ; et, démentant la
délité qui l'avait jusqu'alors rendu si re-
›mmandable, il ne respira plus que ven-
ɜance. Comme il jugeait bien que le roi
e manquerait pas cette nuit d'aller trouver
lanche, pour les surprendre ensemble, il
ria le gouverneur du château de Palerme
e le laisser sortir de prison, l'assurant
u'il y rentrerait le lendemain avant le jour.
e gouverneur, qui lui était tout dévoué, y
›nsentit d'autant plus facilement, qu'il
vait déjà su que Siffredi avait obtenu sa li-
erté ; et même il lui fit donner un cheval
›ur se rendre à Belmonte. Le connétable
étant arrivé, attacha son cheval à un
·bre, entra dans le parc par une petite
›rte dont il avait la clef, et fut assez heu-
:ux pour se glisser dans le château sans
ncontrer personne. Il gagna l'apparte-
ıent de sa femme, et se cacha dans l'anti-
ıambre, derrière un paravent qu'il y trouva
›us sa main. Il se proposait d'observer de
tout ce qui se passerait, et de paraître
bitement dans la chambre de Blanche au

moindre bruit qu'il y entendrait. Il en vit sortir Nise, qui venait de quitter sa maîtresse pour se retirer dans un cabinet où elle couchait.

La fille de Siffredi, qui avait pénétré sans peine le motif de l'emprisonnement de son mari, jugeait bien qu'il ne reviendrait pas cette nuit à Belmonte, quoique son père lui eût dit que le roi l'avait assuré que le connétable partirait bientôt après lui. Elle ne doutait pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir et l'entretenir en liberté. Dans cette pensée, elle attendait ce prince pour lui reprocher une action qui pouvait avoir de terribles suites pour elle. Effectivement, peu de temps après la retraite de Nise, la coulisse s'ouvrit, et le roi vint se jeter aux genoux de Blanche. Madame, lui dit-il, ne me condamnez point sans m'entendre. Si j'ai fait emprisonner le connétable, songez que c'était le seul moyen qui me restait pour me justifier. N'imputez donc qu'à vous seule cet artifice? Pourquoi ce matin refusiez-vous de m'entendre? Hélas! demain votre époux sera libre, et je ne pourrai plus vous

parler. Ecoutez-moi donc pour la dernière fois. Si votre perte rend mon sort déplorable, accordez-moi du moins la triste consolation de vous apprendre que je ne me suis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Constance le don de ma main, c'est que je ne pouvais m'en dispenser dans la situation où votre père avait réduit les choses. Il fallait tromper la princesse pour votre intérêt et pour le mien, pour vous assurer la couronne et la main de votre amant. Je me promettais d'y réussir ; j'avais déjà pris des mesures pour rompre cet engagement : mais vous avez détruit mon ouvrage; et, disposant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour aurait rendus contens.

Il acheva ce discours avec des signes si visibles d'un véritable désespoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de son innocence : elle en eut d'abord de la joie; ensuite le sentiment de son infortune en devint plus vif. Ah! seigneur, dit-elle au *prince*, après la disposition que le destin a *faite* de nous, vous me causez une peine

nouvelle en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuse? mon ressentiment m'a séduite; je me suis crue abandonnée; et dans mon dépit j'ai reçu la main du connétable, que mon père m'a présentée. J'ai fait le crime et nos malheurs. Hélas! dans le temps que je vous accusais de me tromper, c'était donc moi, trop crédule amante, qui rompais des nœuds que j'avais juré de rendre éternels! Vengez-vous, seigneur, à votre tour. Haïssez l'ingrate Blanche... Oubliez... Eh! le puis-je, madame? interrompt tristement Enrique: le moyen d'arracher de mon cœur une passion que votre injustice même ne saurait éteindre? Il faut pourtant vous faire cet effort, seigneur, reprit en soupirant la fille de Siffredi.... Eh! serez-vous capable de cet effort vous-même? répliqua le roi. Je ne promets pas d'y réussir, repartit-elle; mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah! cruelle, dit le prince, vous oublierez facilement Enrique., puisque vous pouvez en former le dessein. Quelle est donc votre pensée? dit Blanche d'un ton plus ferme. Vous flattez-vous que je puisse vous per-

mettre de continuer à me rendre des soins? Non, seigneur, renoncez à votre espérance. Si je n'étais pas née pour être reine, le ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux est comme vous, Seigneur, de la noble maison d'Anjou; et quand ce que je lui dois n'opposerait pas un obstacle insurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcherait de les souffrir. Je vous conjure de vous retirer : il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie! s'écria le roi. Ah! Blanche, est-il possible que vous me traitiez avec tant de rigueur? Ce n'est donc point assez, pour m'accabler, que vous soyez entre les bras du connétable; vous voulez encore m'interdire votre vue, la seule consolation qui me reste! Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffredi en versant quelques larmes; la vue de ce qu'on a tendrement aimé n'est plus un bien lorsqu'on a perdu l'espérance de le posséder. Adieu, seigneur; fuyez-moi, vous devez cet effort à votre gloire et à ma réputation. Je vous le demande aussi pour mon repos : car enfin, quoique ma vertu ne soit point alarmée des mouvemens de mon cœur, le

souvenir de votre tendresse me livre des combats si cruels, qu'il m'en coûte trop pour les soutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renversa, sans y penser, un flambeau qui était sur une table derrière elle : la bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramasse, et, pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, et gagne le cabinet de Nise, qui n'était pas encore couchée; puis elle revient avec de la lumière. Le roi, qui attendait son retour, ne la vit pas plus tôt, qu'il se remit à la presser de souffrir son attachement. A la voix de ce prince, le connétable, l'épée à la main, entra brusquement dans la chambre presqu'en même temps que son épouse; et, s'avançant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspirait : C'en est trop, tyran, lui cria-t-il; ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah! traître, lui répondit le roi en se mettant en défense, ne t'imagine pas toi-même pouvoir impunément exécuter ton dessein. A ces mots, ils commencèrent un combat qui fut trop vif

pour durer long-temps. Le connétable, craignant que Siffredi et ses domestiques n'accourussent trop vite aux cris que poussait Blanche, et ne s'opposassent à sa vengeance, ne se ménagea point. Sa fureur lui ôta le jugement; il prit si mal ses mesures, qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de son ennemi : elle lui entra dans le corps jusqu'à la garde. Il tomba, et le roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Léontio, touchée de l'état où elle voyait son époux, et surmontant la répugnance naturelle qu'elle avait pour lui, se jeta à terre et s'empressa de le secourir. Mais ce malheureux époux était trop prévenu contre elle pour se laisser attendrir aux témoignages qu'elle lui donnait de sa douleur et de sa compassion. La mort, dont il sentait les approches, ne put étouffer les transports de sa jalousie. Il n'envisagea, dans ces derniers momens, que le bonheur de son rival; et cette idée lui parut si affreuse, que, rappelant tout ce qui lui restait de forces, il leva son épée qu'il tenait *encore, et la plongea tout entière dans le sein de Blanche.* Meurs, lui dit-il en la per-

çant, meurs, infidèle épouse, puisque les nœuds de l'hyménée n'ont pu me conserver une foi que tu m'avais jurée sur les autels. Et toi, poursuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point de ta destinée. Tu ne saurais jouir de mon malheur; je meurs content. En achevant de parler de cette sorte, il expira; et son visage, tout couvert qu'il était des ombres de la mort, avait encore quelque chose de fier et de terrible. Celui de Blanche offrait un spectacle bien différent. Le coup qui l'avait frappée était mortel. Elle tomba sur le corps mourant de son époux, et le sang de l'innocente victime se confondit avec celui de son meurtrier, qui avait si brusquement exécuté sa cruelle résolution, que le roi n'en avait pu prévenir l'effet.

Ce prince infortuné fit un cri en voyant tomber Blanche; et, plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachait à la vie, il se mit en devoir de lui rendre les mêmes soins qu'elle avait voulu prendre, et dont elle avait été si mal récompensée. Mais elle lui dit d'une voix mourante: Seigneur, votre peine est inutile; je suis la victime que le sort im-

toyable demandait. Puisse-t-elle apaiser
colère, et assurer le bonheur de votre
gne! Comme elle achevait ces paroles,
ontio, attiré par les cris qu'elle avait
ussés, arriva dans la chambre; et, saisi
s objets qui se présentaient à ses yeux, il
meura immobile. Blanche, sans l'aper-
voir, continua de parler au roi. Adieu,
ince, lui dit-elle; conservez chèrement
a mémoire; ma tendresse et mes mal-
urs vous y obligent. N'ayez point de res-
ntiment contre mon père; ménagez ses
ırs et sa douleur, et rendez justice à son
le. Surtout faites-lui connaître mon inno-
nce; c'est ce que je vous recommande
us que toute autre chose. Adieu, mon
ier Enrique. Je meurs..... recevez mon
rnier soupir.

A ces mots, elle mourut. Le roi garda
ielque temps un morne silence. Ensuite il
t à Siffredi, qui paraissait dans un acca-
ement mortel: Voyez, Léontio, contem-
ez votre ouvrage; considérez dans ce tra-
que événement le fruit de vos soins offi-
eux et de votre zèle pour moi. Le vieillard
répondit rien, tant il était pénétré de

douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choses qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il suffit de dire qu'ils firent l'un et l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le roi conserva toute sa vie un tendre souvenir de son amante. Il ne put se résoudre à épouser Constance. L'infant don Pédro se joignit à cette princesse, et tous deux ils n'épargnèrent rien pour faire valoir la disposition du testament de Roger; mais ils furent enfin obligés de céder au prince Enrique, qui vint à bout de ses ennemis. Pour Siffredi, le chagrin qu'il eut d'avoir causé tant de malheurs le détacha du monde, et lui rendit insupportable le séjour de sa patrie. Il abandonna la Sicile, et, passant en Espagne avec Porcie, la fille qui lui restait, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années après la mort de Blanche, et il eut, avant que de mourir, la consolation de marier Porcie. Elle épousa don Jérôme de Sylva, et je suis l'unique fruit de ce mariage.

Voilà, poursuivit la veuve de don Pédro

de Pinarès, l'histoire de ma famille, et un fidèle récit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau, que Léontio, mon aïeul, fit faire pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste aventure.

CHAPITRE V.

De ce que fit Aurore de Gusman lorsqu'elle fut à Salamanque.

Ortiz, ses compagnes et moi, après avoir entendu cette histoire, nous sortîmes de la salle, où nous laissâmes Aurore avec Elvira. Elles y passèrent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyaient point l'une avec l'autre; et le lendemain, quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à se quitter que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin nous arrivâmes sans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée; et la dame Ortiz, ainsi que nous en étions convenus, prit le nom de dona Kimena de Gusman. Elle avait

été trop long-temps duègne pour n'être pas une bonne actrice. Elle sortit un matin avec Aurore, une femme de chambre et un valet, et se rendit à un hôtel garni où nous avions appris que Pacheco logeait ordinairement. Elle demanda s'il y avait quelque appartement à louer. On lui répondit que oui, et on lui en montra un assez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'hôtesse, en lui disant que c'était pour un de ses neveux qui venait de Tolède étudier à Salamanque, et qui devait arriver ce jour-là.

La duègne et ma maîtresse, après s'être assurées de ce logement, revinrent sur leurs pas; et la belle Aurore, sans perdre de temps, se travestit en cavalier. Elle couvrit ses cheveux noirs d'une fausse chevelure blonde, se teignit les sourcils de la même couleur, et s'ajusta de sorte qu'elle pouvait fort bien passer pour un jeune seigneur. Elle avait l'action libre et aisée; et, à la réserve de son visage, qui était un peu trop beau pour un homme, rien ne trahissait son déguisement. La suivante, qui devait lui servir de page, s'habilla aussi, et nous n'appréhen-

ons point qu'elle fît mal son personnage: tre qu'elle n'était pas des plus jolies, elle ait un petit air effronté qui convenait fort on rôle. L'après-dîner, ces deux actrices trouvant en état de paraître sur la scène, st-à-dire dans l'hôtel-garni, j'en pris le emin avec elles. Nous y allâmes tous trois carrosse., et nous y portâmes toutes les rdes dont nous avions besoin.

L'hôtesse, appelée Bernarda Ramirez, us reçut avec beaucoup de civilité, et us conduisit à notre appartement, où us commençâmes à l'entretenir. Nous nvînmes de la nourriture qu'elle aurait in de nous fournir, et de ce que nous lui nnerions pour cela tous les mois. Nous i demandâmes ensuite si elle avait bien s pensionnaires. Je n'en ai pas présentement, nous répondit-elle: je n'en manqueis point, si j'étais d'humeur à prendre ute sorte de personnes; mais je ne veux le de jeunes seigneurs. J'en attends ce soir i qui vient de Madrid ici achever ses études. est don Louis Pacheco. Vous en avez peutre *entendu parler?* Non, lui dit Aurore, *ne sais quel homme* c'est, et vous me fe-

ensemble l'un et l'autre! Par S. Jacqu
pourrai me vanter d'avoir chez moi les
plus gentils seigneurs d'Espagne. Ce
Louis, répliqua ma maîtresse, a sans d
en ce pays-ci mille bonnes fortunes?
je vous en assure, repartit la vieille;
un vert galant, sur ma parole : il n'a
se montrer pour faire des conquêtes.
charmé, entre autres, une dame qui
la jeunesse et de la beauté. On la no
Isabelle : c'est la fille d'un vieux docte
droit : elle en est ce qui s'appelle foll
dites-moi, ma bonne, interrompit A
avec précipitation, en est-il fort amour
Il l'aimait, répondit Bernarda Rami

parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes aussitôt par la fenêtre, et nous aperçûmes deux hommes qui descendaient de cheval. C'était don Louis Pacheco lui-même, qui arrivait de Madrid avec un valet de chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir; et ma maîtresse se disposa, non sans émotion, à jouer le rôle de don Félix. Nous vîmes bientôt entrer dans notre appartement don Louis encore tout botté. Je viens d'apprendre, dit-il en saluant Aurore, qu'un jeune seigneur tolédan est logé dans cet hôtel; il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de l'avoir pour convive. Pendant que ma maîtresse répondait à ce compliment, Pacheco me parut surpris de trouver un cavalier si aimable. Aussi ne put-il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avait jamais vu de si beau ni de si bien fait. Après force discours pleins de politesse de part et d'autre, don Louis se retira dans l'appartement qui lui était destiné.

Tandis qu'il faisait ôter ses bottes et changeait d'habit et de linge, une espèce de *page*, qui le cherchait pour lui rendre une

lettre, rencontra par hasard Aurore sur l'escalier. Il la prit pour don Louis, et, lui remettant le billet dont il était chargé : Tenez, seigneur cavalier, lui dit-il, quoique je ne connaisse pas le seigneur Pacheco, je ne crois pas avoir besoin de vous demander si vous l'êtes ; je suis persuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma maîtresse avec une présence d'esprit admirable, vous ne vous trompez pas assurément. Vous vous acquittez de vos commissions à merveille. Je suis don Louis Pacheco. Allez, j'aurai soin de faire tenir ma réponse. Le page disparut ; et Aurore, s'enfermant avec sa suivante et moi, ouvrit la lettre, et nous lut ces paroles : *Je viens d'apprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle ! J'en ai pensé perdre l'esprit. Mais aimez-vous encore Isabelle ? Hâtez-vous de l'assurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaisir, si elle vous retrouve fidèle.*

Le billet est passionné, dit Aurore ; il marque une âme bien éprise. Cette dame est une rivale qui doit m'alarmer : il faut que je n'épargne rien pour en détacher don

Louis, et pour empêcher même qu'il ne la revoie. L'entreprise, je l'avoue, est difficile ; cependant je ne désespère pas d'en venir à bout. Ma maîtresse se mit à rêver là-dessus ; et un moment après elle ajouta : Je vous les garantis brouillés en moins de vingt-quatre heures. En effet, Pacheco, s'étant un peu reposé dans son appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, et renoua l'entretien avec Aurore avant le souper. Seigneur cavalier, lui dit-il en plaisantant, je crois que les maris et les amans ne doivent pas se réjouir de votre arrivée à Salamanque ; vous allez leur causer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Ecoutez, lui répondit ma maîtresse sur le même ton, votre crainte n'est pas mal fondée : don Félix de Mendoce est un peu redoutable, je vous en avertis. Je suis déjà venu dans ce pays-ci ; je sais que les femmes n'y sont pas insensibles. Il y a un mois que je passai par cette ville ; je m'y arrêtai huit jours, et je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux *docteur* en droit.

Je m'aperçus, à ces paroles, que don

Louis se troubla. Peut-on sans indiscrétion, reprit-il, vous demander le nom de la dame? Comment! sans indiscrétion? s'écria le faux don Félix; pourquoi vous ferais-je un mystère de cela? Me croyez-vous plus discret que les autres seigneurs de mon âge? Ne me faites point cette injustice-là. D'ailleurs l'objet, entre nous, ne mérite pas tant de ménagement; ce n'est qu'une petite bourgeoise. Un homme de qualité ne s'occupe pas sérieusement d'une grisette, et croit même lui faire honneur en la déshonorant. Je vous apprendrai donc sans façon que la fille du docteur se nomme Isabelle. Et le docteur, interrompit impatiemment Pacheco, s'appellerait-il le seigneur Murcia de la Llana? Justement, répliqua ma maîtresse. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure; lisez-la, et vous verrez si la dame me veut du bien. Don Louis jeta les yeux sur le billet; et, reconnaissant l'écriture, il demeura confus et interdit. Que vois-je? poursuivit alors Aurore d'un air étonné; vous changez de couleur! Je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette personne. Ah! que je me veux de mal

de vous avoir parlé avec tant de franchise!

Je vous en sais très-bon gré, moi, dit don Louis avec un transport mêlé de dépit et de colère. La perfide! la volage! Don Félix, que ne vous dois-je point! Vous me tirez d'une erreur que j'aurais peut-être conservée encore long-temps. Je m'imaginais être aimé; que dis-je, aimé? je croyais être adoré d'Isabelle. J'avais quelque estime pour cette créature-là, et je vois bien que ce n'est qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'approuve votre ressentiment, dit Aurore en marquant à son tour de l'indignation. La fille d'un docteur en droit devait bien se contenter d'avoir pour amant un jeune seigneur aussi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excuser son inconstance; et, bien loin d'agréer le sacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends, pour la punir, dédaigner ses bontés. Pour moi, reprit Pacheco, je ne la reverrai de ma vie; c'est la seule vengeance que j'en dois tirer. Vous avez raison, s'écria le faux Mendoce. Néanmoins, pour lui faire connaître jusqu'à quel *point nous la* méprisons tous deux, je suis *d'avis que* nous lui écrivions chacun un

billet insultant. J'en ferai un paquet que je lui enverrai pour réponse à sa lettre. Mais, avant que nous en venions à cette extrémité, consultez votre cœur; peut-être vous repentirez-vous un jour d'avoir rompu avec Isabelle. Non, non, interrompit don Louis, je n'aurai jamais cette faiblesse; et je consens que, pour mortifier l'ingrate, nous fassions ce que vous me proposez.

Aussitôt j'allai chercher du papier et de l'encre, et ils se mirent à composer l'un et l'autre des billets fort obligeans pour la fille du docteur Murcia de la Llana. Pacheco surtout ne pouvait trouver de termes assez forts à son gré pour exprimer ses sentimens, et il déchira cinq ou six lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas assez dures. Il en fit pourtant une dont il fut content, et il avait sujet de l'être. Elle contenait ces paroles : *Apprenez à vous connaître, ma reine, et n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime. Il faut un autre mérite que le vôtre pour m'attacher. Vous n'êtes pas même assez agréable pour m'amuser quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amusement des derniers écoliers de l'uni-*

ité. Il écrivit donc ce billet gracieux ; et
que Aurore eut achevé le sien, qui n'était
moins offensant, elle les cacheta tous
t, y mit une enveloppe, et me donnant
aquet : Tiens, Gil Blas, me dit-elle ; fais
orte qu'Isabelle reçoive cela ce soir. Tu
ntends bien, ajouta-t-elle en me faisant
yeux un signe que je compris parfaite-
t. Oui, seigneur, lui répondis-je, vous
z servi comme vous le souhaitez.

sortis en même temps ; et quand je fus
s la rue, je me dis : Oh çà, monsieur
Blas, vous faites donc le valet dans cette
édie. Eh bien, mon ami, montrez que
s avez assez d'esprit pour remplir un si
n rôle. Le seigneur don Félix s'est con-
é de vous faire un signe. Il compte,
me vous voyez, sur votre intelligence.
il tort ? Non. Je conçois ce qu'il attend
moi. Il veut que je fasse tenir seulement
illet de don Louis : c'est ce que signifie
igne-là ; rien n'est plus intelligible. Je
balançai pas à défaire le paquet. Je tirai
ettre de Pachéco, et je la portai chez le
teur Murcia, dont j'eus bientôt appris
meure. Je trouvai à la porte de sa mai-

son le petit page qui était venu à l'hôtel garni. Frère, lui dis-je, ne seriez-vous point par hasard domestique de la fille de monsieur le docteur Murcia ? Il me répondit que oui. Vous avez, lui répliquai-je, la physionomie si officieuse, que j'ose vous prier de rendre un billet doux à votre maîtresse.

Le petit page me demanda de quelle part je l'apportais, et je ne lui eus pas sitôt reparti que c'était de celle de don Louis Pacheco, qu'il me dit : Cela étant, suivez-moi; j'ai ordre de vous faire entrer; Isabelle veut vous entretenir. Je me laissai introduire dans un cabinet, où je ne tardai guère à voir paraître la señora. Je fus frappé de la beauté de son visage : je n'ai point vu de traits plus délicats. Elle avait un air mignon et enfantin; mais cela n'empêchait pas que depuis trente bonnes années pour le moins elle ne marchât sans lisières. Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez-vous à don Louis Pacheco ? Je lui répondis que j'étais son valet de chambre depuis trois semaines. Ensuite je lui remis le billet fatal dont j'étais chargé. Elle le relut deux

ou trois fois : il s'emblait qu'elle se défiât du rapport de ses yeux. Effectivement, elle ne s'attendait à rien moins qu'à une pareille réponse. Elle éleva ses regards vers le ciel, se mordit les lèvres, et pendant quelque temps sa contenance rendit témoignage des peines de son cœur. Puis tout à coup m'adressant la parole : Mon ami, me dit-elle, don Louis est-il devenu fou? Apprenez-moi, si vous le savez, pourquoi il m'écrit si galamment. Quel démon peut l'agiter ? S'il veut rompre avec moi, ne le saurait-il faire sans m'outrager par des lettres si brutales?

Madame, lui dis-je, mon maître a tort assurément; mais il a été, en quelque façon, forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le secret, je vous découvrirais tout le mystère. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation; ne craignez point que je vous compromette : expliquez-vous hardiment. Eh bien, repris-je, voici le fait en deux mots. Un moment après votre lettre reçue, il est entré dans notre hôtel une dame couverte d'une mante des plus épaisses. Elle a demandé le seigneur Pacheco, lui a parlé quelque temps en par-

ticulier; et, sur la fin de la conversation, j'ai entendu qu'elle lui a dit: Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais; ce n'est pas tout : il faut, pour ma satisfaction, que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter : j'exige cela de vous. Don Louis a fait ce qu'elle désirait; puis, me mettant le papier entre les mains : Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le docteur Murcia de la Llana, et fais adroitement tenir ce poulet à sa fille Isabelle.

Vous voyez bien madame, poursuivis-je, que cette lettre désobligeante est l'ouvrage d'une rivale, et que par conséquent mon maître n'est pas si coupable. O ciel ! s'écria-t-elle, il l'est encore plus que je ne pensais. Son infidélité m'offense plus que les mots piquans que sa main a tracés. Ah ! l'infidèle ! il a pu former d'autres nœuds..... Mais, ajouta-t-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne sans contrainte à son nouvel amour; je ne prétends point le traverser. Dites-lui qu'il n'avait pas besoin de m'insulter pour m'obliger à laisser le champ libre à ma rivale, et que je méprise trop un amant si volage pour avoir la moindre

envie de le rappeler. A ce discours, elle me congédia, et se retira fort irritée contre don Louis.

Je sortis fort satisfait de moi; et je compris que, si je voulais me mettre dans le génie, je deviendrais un habile fourbe. Je m'en retournai à notre hôtel, où je trouvai les seigneurs Mendoce et Pacheco qui soupaient ensemble et s'entretenaient comme s'ils se fussent connus de longue main. Aurore s'aperçut, à mon air content, que je ne m'étais point mal acquitté de ma commission. Te voilà donc de retour, Gil Blas? me dit-elle; rends-nous compte de ton message. Il fallut encore là payer d'esprit. Je dis que j'avais donné le paquet en mains propres, et qu'Isabelle, après avoir lu les deux billets doux qu'il contenait, au lieu d'en paraître déconcertée, s'était mise à rire comme une folle en disant: Par ma foi, les jeunes seigneurs ont un joli style; il faut avouer que les autres personnes n'écrivent pas si agréablement. C'est fort bien se tirer d'embarras, s'écria ma maîtresse; et voilà certainement une coquette des plus fieffées. Pour moi, dit don Louis, je ne re-

connais point Isabelle à ces traits-là ; il faut qu'elle ait changé de caractère pendant mon absence. J'aurais jugé d'elle aussi tout autrement, reprit Aurore. Convenons qu'il y a des femmes qui savent prendre toutes sortes de formes. J'en ai aimé une de celles-là, et j'en ai été long-temps la dupe. Gil Blas vous le dira, elle avait un air de sagesse à tromper toute la terre. Il est vrai, dis-je en me mêlant à la conversation, que c'était un minois à piper les plus fins ; j'y aurais moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce et Pacheco firent de grands éclats de rire en m'entendant parler ainsi ; l'un, à cause du témoignage que je portais contre une dame imaginaire ; et l'autre riait seulement des termes dont je venais de me servir. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de se masquer ; et le résultat de tous nos discours fut qu'Isabelle demeura dûment atteinte et convaincue d'être une franche coquette. Don Louis protesta de nouveau qu'il ne la reverrait jamais ; et don Félix, à son exemple, jura qu'il aurait toujours pour elle un parfait mépris. Ensuite de ces pro-

testations, ils se lièrent d'amitié tous deux, et se promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils passèrent l'après-souper à se dire des choses gracieuses, et enfin ils se séparèrent pour s'aller reposer chacun dans son appartement. Je suivis Aurore dans le sien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avais eu avec la fille du docteur; je n'oubliai pas la moindre circonstance. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embrassât de joie. Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je suis charmée de ton esprit. Quand on a le malheur d'être engagée dans une passion qui nous oblige de recourir à des stratagèmes, quel avantage d'avoir dans ses intérêts un garçon aussi spirituel que toi! Courage, mon ami! Nous venons d'écarter une rivale qui pouvait nous embarrasser; cela ne va pas mal. Mais, comme les amans sont sujets à d'étranges retours, je suis d'avis de brusquer l'aventure, et de mettre en jeu dès demain Aurore de Guzman. J'approuvai cette pensée; et, laissant le seigneur don Félix avec son page, je me retirai dans un cabinet où était mon lit.

CHAPITRE VI.

Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de don Louis Pacheco.

Les deux nouveaux amis se rassemblèrent le lendemain matin. Ils commencèrent la journée par des embrassades, qu'Aurore fut obligée de donner et de recevoir pour bien jouer le rôle de don Félix. Ils allèrent ensemble se promener dans la ville, et je les accompagnai avec Chilindron, valet de don Louis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'université pour regarder quelques affiches de livres qu'on venait d'attacher à la porte. Plusieurs personnes s'amusaient aussi à les lire, et j'aperçus parmi celles-là un petit homme qui disait son sentiment sur ces ouvrages affichés. Je remarquai qu'on l'écoutait avec une extrême attention, et je jugeai en même temps qu'il croyait la mériter. Il paraissait vain, et il avait l'esprit décisif, comme l'ont la plupart des petits hommes. Cette nouvelle traduction d'Ho-

vace, disait-il, que vous voyez annoncée au public en si gros caractères, est un ouvrage en prose, composé par un vieil auteur du collége. C'est un livre fort estimé des écoliers; ils en ont consommé quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portait pas de jugemens plus avantageux des autres livres; il les frondait tous sans charité. C'était apparemment quelque auteur. Je n'aurais pas été fâché de l'entendre jusqu'au bout; mais il me fallut suivre don Louis et don Félix, qui, ne prenant pas plus de plaisir à ses discours que d'intérêt aux livres qu'il critiquait, s'éloignèrent de lui et de l'université.

Nous revînmes à notre hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtresse se mit à table avec Pacheco, et fit adroitement tomber la conversation sur sa famille. Mon père, dit-elle, est un cadet de la maison de Mendoce, qui s'est établi à Tolède; et ma mère est propre sœur de dona Kimena de Guzman, qui depuis quelques jours est venue à Salamanque pour *une affaire* importante, avec sa nièce *Aurore*, *fille* unique de don Vincent de

Guzman, que vous avez peut-être connu. Non, répondit don Louis; mais on m'en a souvent parlé, ainsi que d'Aurore votre cousine. Dois-je croire ce qu'on dit d'elle? On assure que rien n'égale son esprit et sa beauté. Pour de l'esprit, reprit don Félix, elle n'en manque pas; elle l'a même assez cultivé. Mais ce n'est point une si belle personne; on trouve que nous nous ressemblons beaucoup. Si cela est, s'écria Pacheco, elle justifie sa réputation. Vos traits sont réguliers, votre teint est parfaitement beau; votre cousine doit être charmante : je voudrais bien la voir et l'entretenir. Je m'offre à satisfaire votre curiosité, repartit le faux Mendoce, et même dès ce jour : je vous mène cette après-dînée chez ma tante.

Ma maîtresse changea tout à coup d'entretien, et parla de choses indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils se disposaient tous deux à sortir pour aller chez dona Kimena, je pris les devans, et courus avertir la duègne de se préparer à cette visite. Je revins ensuite sur mes pas pour accompagner don Félix, qui conduisit enfin chez sa tante le seigneur don Louis. Mais à peine

furent-ils entrés dans la maison, qu'ils rencontrèrent la dame Chimène, qui leur fit signe de ne point faire de bruit : Paix ! paix ! leur dit-elle d'une voix basse, vous réveilleriez ma nièce. Elle a depuis hier une migraine effroyable qui ne fait que de la quitter, et la pauvre enfant repose depuis un quart-d'heure. Je suis fâché de ce contretemps, dit Mendoce ; j'espérais que nous verrions ma cousine : j'avais fait fête de ce plaisir à mon ami Pacheco. Ce n'est pas une affaire si pressée, répondit en souriant Ortiz ; vous pouvez la remettre à demain. Les cavaliers eurent une conversation fort courte avec la vieille, et se retirèrent.

Don Louis nous mena chez un jeune gentilhomme de ses amis, qu'on appelait don Gabriel de Pédros. Nous y passâmes le reste de la journée ; nous y soupâmes même, et nous n'en sortîmes que sur les deux heures après minuit pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin lorsque nous rencontrâmes sous nos pieds, dans la rue, deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étaient des malheureux qu'on venait d'assassiner,

et nous nous arrêtâmes pour les secourir, s'il en était encore temps. Comme nous cherchions à nous instruire, autant que l'obscurité de la nuit nous le pouvait permettre, de l'état où ils se trouvaient, la patrouille arriva. Le commandant nous prit d'abord pour des assassins, et nous fit environner par ses gens; mais il eut meilleure opinion de nous lorsqu'il nous eut entendus parler, et qu'à la faveur d'une lanterne sourde il vit les traits de Mendoce et de Pacheco. Ses archers, par son ordre, examinèrent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués, et il se trouva que c'était un gros licencié avec son valet, tous deux pris de vin, ou plutôt ivres-morts. Messieurs, s'écria un des archers, je reconnais ce gros vivant. Eh! c'est le seigneur licencié Guyomar, recteur de notre université. Tel que vous le voyez, c'est un grand personnage, un génie supérieur. Il n'y a point de philosophe qu'il ne terrasse dans une dispute; il a un flux de bouche sans pareil. C'est dommage qu'il aime un peu trop le vin, le procès et la grisette. Il revient de souper de chez son

Isabelle; où, par malheur, son guide s'est enivré comme lui. Ils sont tombés l'un et l'autre dans le ruisseau. Avant que le bon licencié fût recteur, cela lui arrivait assez souvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laissâmes ces ivrognes entre les mains de la patrouille, qui eut soin de les porter chez eux. Nous regagnâmes notre hôtel, et chacun ne songea qu'à se reposer.

Don Félix et don Louis se levèrent sur le midi, et Aurore de Guzman fut la première chose dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma maîtresse, va chez ma tante dona Kimena, et demande-lui si nous pouvons aujourd'hui, le seigneur Pacheco et moi, voir ma cousine. Je sortis pour m'acquitter de cette commission, ou plutôt pour concerter avec la duègne ce que nous avions à faire; et quand nous eûmes pris ensemble des mesures, je vins rejoindre le faux Mendoce. Seigneur, lui dis-je, votre cousine Aurore se porte à merveille; elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de sa part que *votre visite* ne lui saurait être que très-*agréable*; et dona Kimena m'a dit d'assurer

le seigneur Pacheco qu'il sera toujours parfaitement bien reçu chez elle sous vos auspices.

Je m'aperçus que ces dernières paroles firent plaisir à don Louis. Ma maîtresse le remarqua de même, et en conçut un heureux présage. Un moment avant le dîner, le valet de la señora Kimena parut, et dit à don Félix : Seigneur, un homme de Tolède est venu vous demander chez madame votre tante, et y a laissé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, et y trouva ces mots, qu'il lut à haute voix : *Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre père, et des choses de conséquence pour vous, ne manquez pas, aussitôt la présente reçue, de vous rendre au Cheval noir, auprès de l'université.* Je suis, dit-il, trop curieux de savoir ces choses importantes pour ne pas satisfaire ma curiosité tout à l'heure. Sans adieu, Pacheco, continua-t-il : si je ne suis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller seul chez ma tante ; j'irai vous y rejoindre dans l'après-dînée. Vous savez ce que Gil Blas vous a dit de la part de dona Kimena ; vous êtes en droit de faire cette

visite. Il sortit en parlant de cette sorte, et m'ordonna de le suivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du Cheval noir, nous enfilâmes celle de la maison où était Ortiz. D'abord que nous y fûmes arrivés, Aurore ôta sa chevelure blonde, lava et frotta ses sourcils, mit un habit de femme, et devint une belle brune, telle qu'elle l'était naturellement. On peut dire que son déguisement la changeait à un point, qu'Aurore et don Félix paraissaient deux personnes différentes; il semblait même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme qu'en homme: il est vrai que ses chappins, car elle en avait d'une hauteur excessive, n'y contribuaient pas peu. Lorsqu'elle eut ajouté à ses charmes tous les secours que l'art leur pouvait prêter, elle attendit don Louis avec une agitation mêlée de crainte et d'espérance. Tantôt elle se fiait à son esprit et à sa beauté, et tantôt elle appréhendait de n'en faire qu'un essai malheureux. Ortiz, de son côté, se prépara de son mieux à seconder ma maîtresse. Pour moi, comme il ne fallait pas que Pacheco me vît dans cette maison, et

que, semblable aux acteurs qui ne paraissent qu'au dernier acte d'une pièce, je ne devais me montrer que sur la fin de la visite, je sortis aussitôt que j'eus dîné.

Enfin tout était en état quand don Louis arriva. Il fut reçu très-agréablement de la dame Chimène, et il eut avec Aurore une conversation de deux ou trois heures; après quoi j'entrai dans la chambre où ils étaient, et, m'adressant au cavalier: Seigneur, lui dis-je, don Félix mon maître ne viendra point ici d'aujourd'hui; il vous prie de l'excuser; il est avec trois hommes de Tolède, dont il ne peut se débarrasser. Ah! le petit libertin! s'écria dona Kimena; il est sans doute en débauche. Non, madame, repris-je, il s'entretient avec eux d'affaires fort sérieuses. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir se rendre ici; il m'a chargé de vous le dire, aussi-bien qu'à dona Aurora. Oh! je ne reçois point ses excuses, dit ma maîtresse: il sait que j'ai été indisposée; il devait marquer un peu plus d'empressement pour les personnes à qui le sang le lie. Pour le punir, je ne le veux voir de quinze jours. Eh! madame, dit alors don Louis, ne for-

mez point une si cruelle résolution ; don Félix est assez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaisantèrent quelque temps là-dessus; ensuite Pacheco se retira. La belle Aurore change aussitôt de forme, et reprend son habit de cavalier. Elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui est possible. Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à don Louis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante; mais je n'ai pu me défaire des personnes avec qui j'étais. Ce qui me console, c'est que vous avez eu du moins tout le loisir de satisfaire vos désirs curieux. Eh bien, que pensez-vous de ma cousine? J'en suis enchanté, répondit Pacheco. Vous aviez raison de dire que vous vous ressemblez : je n'ai jamais vu de traits plus semblables ; c'est le même tour de visage ; vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même son de voix. Il y a pourtant quelque différence entre vous deux ; Aurore est plus grande que vous; elle est brune, et vous êtes blond ; vous êtes enjoué, elle *est sérieuse*; voilà tout ce qui vous distingue *l'un de* l'autre. Pour de l'esprit, con-

tinua-t-il, je ne crois pas qu'une substance céleste puisse en avoir plus que votre cousine : en un mot, c'est une personne d'un mérite accompli.

Le seigneur Pacheco prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, que don Félix lui dit en souriant : Ami, n'allez plus chez dona Kimena ; je vous le conseille pour votre repos. Aurore de Guzman pourrait vous faire voir du pays, et vous inspirer une passion....

Je n'ai pas besoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir amoureux ; l'affaire en est faite. J'en suis fâché pour vous, répliqua le faux Mendoce ; car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, et ma cousine n'est pas une Isabelle, je vous en avertis. Elle ne s'accommoderait pas d'un amant qui n'aurait pas des vues légitimes. Des vues légitimes ! repartit don Louis : peut-on en avoir d'autres sur une fille de son rang ! Hélas ! je m'estimerais le plus heureux de tous les hommes si elle approuvait ma recherche et voulait lier sa destinée à la mienne.

En le prenant sur ce ton-là, reprit don Félix, vous m'intéressez à vous servir. Oui,

j'entre dans vos sentimens : je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, et je veux dès demain gagner ma tante, qui a beaucoup de crédit sur son esprit. Pacheco rendit mille grâces au cavalier qui lui faisait de si belles promesses, et nous nous aperçûmes avec joie que notre stratagème ne pouvait aller mieux. Le jour suivant, nous augmentâmes encore l'amour de don Louis par une nouvelle invention. Ma maîtresse, après avoir été trouver dona Kimena, comme pour la rendre favorable à ce cavalier, vint le rejoindre. J'ai parlé à ma tante, lui dit-elle, et je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos intérêts. Elle était furieusement prévenue contre vous. Je ne sais qui vous a fait passer dans son esprit pour un libertin ; mais j'ai pris vivement votre parti, et j'ai détruit enfin la mauvaise impression qu'on lui avait donnée de vos mœurs.

Ce n'est pas tout, poursuivit Aurore, je veux que vous ayez en ma présence un entretien avec ma tante ; nous achèverons de vous assurer son appui. Pacheco témoigna une extrême impatience d'entretenir dona *Kimena* ; et cette satisfaction lui fut accordée

le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduisit à la dame Ortiz, et ils eurent tous trois une conversation où don Louis fit voir qu'en peu de temps il s'était laissé fort enflammer. L'adroite Kimena feignit d'être touchée de toute la tendresse qu'il faisait paraître, et promit au cavalier de faire tous ses efforts pour engager sa nièce à l'épouser. Pacheco se jeta aux pieds d'une si bonne tante et la remercia de ses bontés. Là-dessus don Félix demanda si sa cousine était levée. Non, répondit la duègne, elle repose encore, et vous ne sauriez la voir présentement; mais revenez cette après-dînée, et vous lui parlerez à loisir. Cette réponse de la dame Chimène redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de don Louis, qui trouva le reste de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenait pas peu de plaisir à l'observer, et à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore; et lorsqu'ils eurent dîné, don Félix dit à Pacheco: *Il me vient une idée. Je suis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous; je veux parler en particulier à ma cousine,*

et découvrir, s'il est possible, dans quelle disposition son cœur est à votre égard. Don Louis approuva cette pensée; il laissa sortir son ami, et ne partit qu'une heure après lui. Ma maîtresse profita si bien de ce temps-là, qu'elle était habillée en femme quand son amant arriva. Je croyais, dit ce cavalier après avoir salué Aurore et la duègne, je croyais trouver ici don Félix. Vous le verrez dans un instant, répondit dona Kimena; il écrit dans mon cabinet. Pacheco parut se payer de cette défaite, et lia conversation avec les dames. Cependant, malgré la présence de l'objet aimé, il s'aperçut que les heures s'écoulaient sans que Mendoce se montrât; et, comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque surprise, Aurore changea tout à coup de contenance, se mit à rire, et dit à don Louis: Est-il possible que vous n'ayez pas encore le moindre soupçon de la supercherie qu'on vous fait? Une fausse chevelure blonde et des sourcils teints me rendent-ils si différente de moi-même, qu'on puisse jusque-là s'y tromper! *Désabusez-vous* donc, Pacheco, continua-*t-elle en* prenant son sérieux; apprenez que

don Félix de Mendoce et Aurore de Guzman ne sont qu'une même personne.

Elle ne se contenta pas de le tirer de cette erreur; elle avoua la faiblesse qu'elle avait pour lui, et toutes les démarches qu'elle avait faites pour l'amener au point où elle le voyait enfin rendu. Don Louis ne fut pas moins charmé que surpris de ce qu'il entendit; il se jeta aux pieds de ma maîtresse, et lui dit avec transport : Ah! belle Aurore, croirai-je, en effet, que je suis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés? Que puis-je faire pour les reconnaître? Un éternel amour ne saurait assez les payer. Ces paroles furent suivies de mille autres discours tendres et passionnés; après quoi les amans parlèrent des mesures qu'ils avaient à prendre pour parvenir à l'accomplissement de leurs désirs. Il fut résolu que nous partirions tous incessamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce dessein fut presque aussitôt exécuté que conçu : don Louis, quinze jours après épousa ma maîtresse, et leurs noces donnèrent lieu à des fêtes et à des réjouissances infinies.

CHAPITRE VII.

Gil Blas change de condition, et il passe au service de don Gonzale Pacheco.

Trois semaines après ce mariage, ma maîtresse voulut récompenser les services que je lui avais rendus. Elle me fit présent de cent pistoles, et me dit : Gil Blas, mon ami, je ne vous chasse point de chez moi ; je vous laisse la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira ; mais un oncle de mon mari, don Gonzale Pacheco, souhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé si avantageusement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferais plaisir de vous donner à lui. C'est un vieux seigneur, ajouta-t-elle, un homme d'un très-bon caractère ; vous serez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés ; et comme elle n'avait plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui *se présentait*, que je ne sortais point de la *famille*. J'allai donc un matin, de la part de

la nouvelle mariée, chez le seigneur don Gonzale. Il était encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qui prenait un bouillon qu'un page venait de lui apporter. Le vieillard avait la moustache en papillotes, les yeux presque éteints, avec un visage pâle et décharné. C'était un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeunesse, et qui ne sont guère plus sages dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, et me dit que, si je voulais le servir avec autant de zèle que j'avais servi sa nièce, je pouvais compter qu'il me ferait un heureux sort. Je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avais eu pour elle ; et dès ce moment il me retint à son service.

Me voilà donc à un nouveau maître, et Dieu sait quel homme c'était. Quand il se leva, je crus voir la résurrection du Lazare. Imaginez-vous un grand corps si sec, qu'en le voyant à nu, on aurait fort bien pu apprendre l'ostéologie. Il avait les jambes si menues, qu'elles me parurent encore très-fines après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela, cette

nomie vivante était asthmatique, et toussait
ı chaque parole qui lui sortait de la bouche.
l prit d'abord du chocolat. Il demanda en-
uite du papier et de l'encre, écrivit un bil-
et qu'il cacheta, et le fit porter à son adresse
ıar le page qui lui avait donné un bouillon;
ıuis se tournant de mon côté: Mon ami,
ne dit-il, c'est toi que je prétends désormais
:harger de mes commissions, et particulière-
nent de celles qui regarderont dona Eufra-
ia. Cette dame est une jeune personne que
'aime, et dont je suis tendrement aimé.

Bon Dieu! dis-je aussitôt en moi-même;
:h! comment les jeunes gens pourront-ils
'empêcher de croire qu'on les aime, puis-
que ce vieux penard s'imagine qu'on l'ido-
âtre? Gil Blas, poursuivit-il, je te mènerai
:hez elle dès aujourd'hui; j'y soupe presque
ous les soirs. Tu seras charmé de son air
age et retenu. Bien loin de ressembler à ces
etites étourdies qui donnent dans la jeu-
ıesse et s'engagent sur les apparences, elle
ı l'esprit déjà mûr et judicieux; elle veut
les sentimens dans un homme, et préfère
ux *figures les* plus brillantes un amant qui
it aimer. Le seigneur don Gonzale ne borna

point là l'éloge de sa maîtresse : il entreprit de la faire passer pour l'abrégé de toutes les perfections. Mais il avait un auditeur assez difficile à persuader là-dessus : après toutes les manœuvres que j'avais vu faire aux comédiennes, je ne croyais pas les vieux seigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant, par complaisance, d'ajouter foi à tout ce que me dit mon maître ; je fis plus, je vantai le discernement et le bon goût d'Eufrasie. Je fus même assez impudent pour avancer qu'elle ne pouvait avoir de galant plus aimable. Le bonhomme ne sentit point que je lui donnais de l'encensoir par le nez; au contraire, il s'applaudit de mes paroles : tant il est vrai qu'un flatteur peut tout risquer avec les grands! ils se prêtent jusqu'aux flatteries les plus outrées.

Le vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec une pincette ; puis il se lava les yeux pour ôter une épaisse chassie dont ils étaient pleins. Il lava aussi ses oreilles, ensuite ses mains; et quand il eut fait ces ablutions, il teignit en noir sa moustache, ses sourcils et ses cheveux. Il fut plus long-temps à sa toilette qu'une

douairière qui s'étudie à cacher
ıge des années. Comme il achevait de
;er, il entra un autre vieillard de ses
qu'on nommait le comte d'Asumar.
·ci laissait voir ses cheveux blancs,
ıyait sur un bâton, et semblait se faire
ur de sa vieillesse au lieu de vouloir
re jeune. Seigneur Pacheco, dit-il
trant, je viens vous demander à
Soyez le bien-venu, comte, répondit
naître. En même temps ils s'embras-
l'un l'autre, s'assirent, et commen-
: à s'entretenir en attendant qu'on

r conversation roula d'abord sur une
: de taureaux qui s'était faite depuis
e jours. Ils parlèrent des cavaliers qui
ent montré le plus d'adresse et de vi-
; et là-dessus le vieux comte, tel que
: à qui toutes les choses présentes don-
occasion de louer les choses passées,
soupirant : Hélas! je ne vois point au-
hui d'hommes comparables à ceux
ıi vus autrefois, ni les tournois ne se
ıs avec autant de magnificence qu'on
ait dans ma jeunesse. Je riais en moi-

même de la prévention du bon seigneur d'Asumar, qui ne s'en tint pas aux tournois. Je me souviens, quand il fut à table, et qu'on apporta le fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches qu'on avait servies: De mon temps, les pêches étaient bien plus grosses qu'elles ne le sont à présent; la nature s'affaiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dit en souriant don Gonzale; les pêches du temps d'Adam devaient être d'une grosseur merveilleuse.

Le comte d'Asumar demeura presque jusqu'au soir avec mon maître, qui ne se vit pas plus tôt débarrassé de lui, qu'il sortit en me disant de le suivre. Nous allâmes chez Eufrasie, qui logeait à cent pas de notre maison, et nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle était galamment habillée, et avait un air de jeunesse qui me la fit prendre pour une mineure, bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvait passer pour jolie, et j'admirai bientôt son esprit. Ce n'était pas une de ces coquettes qui n'ont qu'un babil brillant avec des manières libres; il y avait de la modestie dans son action comme dans

discours, et elle parlait le plus spirituel-
nent du monde, sans paraître se donner
ur spirituelle. O ciel! dis-je, est-il possi-
e qu'une personne qui se montre si réser-
e soit capable de vivre dans le libertinage?
m'imaginais que toutes les femmes galan-
devaient être effrontées. J'étais surpris
n voir une modeste en apparence, sans
re réflexion que ces créatures savent se
mposer de toutes les façons, et se confor-
er au caractère des gens riches et des sei-
eurs qui tombent entre leurs mains. Veu-
ıt-ils de l'emportement, elles sont vives et
tulantes. Aiment-ils la retenue, elles se
rent d'un extérieur sage et vertueux. Ce
nt de vrais caméléons qui changent de
uleur suivant l'humeur et le génie des
mmes qui les approchent.

Don Gonzale n'était pas du goût des sei-
ıeurs qui demandent des beautés hardies;
ne pouvait souffrir celles-là, et il fallait,
our le piquer, qu'une femme eût un air de
stale; aussi Eufrasie se réglait là-dessus,
faisait voir que les bonnes comédiennes
'étaient *pas toutes* à la comédie. Je laissai
on maître avec sa nymphe, et je descendis

dans une salle où je trouvai une vieille femm
de chambre que je reconnus pour une so
brette qui avait été suivante d'une com
dienne. De son côté, elle me remit. El
vous voilà, seigneur Gil Blas! me dit-ell
vous êtes donc sorti de chez Arsénie, comm
moi de chez Constance? Oh! vraiment, lu
répondis-je, il y a long-temps que je l'a
quittée; j'ai même servi depuis une fille d
condition. La vie des personnes de théâtr
n'est guère de mon goût. Je me suis donn
mon congé moi-même, sans daigner avoi
le moindre éclaircissement avec Arsénie
Vous avez bien fait, reprit la soubrette
nommée Béatrix. J'en ai usé à peu près de
la même manière avec Constance. Un beau
matin, je lui rendis mes comptes froidement; elle les reçut sans me dire une syllabe, et nous nous séparâmes assez cavalièrement.

Je suis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maison plus honorable. Dona Eufrasia me paraît une façon de femme de qualité, et je la crois d'un très-bon caractère. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille suivante, elle a de la nais

ance; et pour son humeur, je puis vous assurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'est point de ces maîtresses emportées et difficiles, qui trouvent à redire à tout, qui crient sans cesse, tourmentent leurs domestiques, et dont le service, en un mot, est un enfer. Je ne l'ai pas encore entendue gronder une seule fois. Quand il m'arrive de ne pas faire les choses à sa fantaisie, elle me reprend sans colère, et jamais il ne lui échappe de ces épithètes dont les dames violentes sont si libérales. Mon maître, repris-je, est aussi fort doux; c'est le meilleur de tous les humains; et sur ce pied-là nous sommes, vous et moi, beaucoup mieux que nous n'étions chez nos comédiennes. Mille fois mieux, repartit Béatrix; je menais une vie tumultueuse, au lieu que je vis présentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ici que le seigneur don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma solitude, et j'en suis bien aise. Il y a long-temps que j'ai de l'affection pour vous, et j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure, de vous avoir pour amant; mais enfin j'espère que je ne serai pas moins heureuse

qu'elle. Si je n'ai pas sa jeunesse et sa beauté, en récompense je hais la coquetterie, et je suis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Béatrix était une de ces personnes qui sont obligées d'offrir leurs faveurs, parce qu'on ne les leur demanderait pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ses avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'aperçût que je la méprisais, et même j'eus la politesse de lui parler de manière qu'elle ne perdît pas toute espérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avais fait la conquête d'une vieille suivante, et je me trompai encore dans cette occasion. La soubrette n'en usait pas ainsi avec moi seulement pour mes beaux yeux : son dessein était de m'inspirer de l'amour pour me mettre dans les intérêts de sa maîtresse, pour qui elle se sentait si zélée, qu'elle ne s'embarrassait point de ce qu'il lui en coûterait pour la servir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin, que je portai, de la part de mon maître, un billet *doux* à Eufrasie. Cette dame me fit un accueil gracieux, me dit mille choses obligeantes; et la femme de chambre aussi s'en

mêla. L'une admirait ma physionomie, l'autre me trouvait un air de sagesse et de prudence. A les entendre, le seigneur don Gonzale possédait en moi un trésor. En un mot, elles me louèrent tant, que je me défiai des louanges qu'elles me donnèrent. J'en pénétrai le motif; mais je les reçus en apparence avec toute la simplicité d'un sot; et par cette contre-ruse je trompai les friponnes, qui levèrent enfin le masque.

Ecoute, Gil Blas, me dit Eufrasie, il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agissons de concert, mon ami. Don Gonzale est vieux et d'une santé si délicate, que la moindre fièvre, aidée d'un bon médecin, l'emportera. Ménageons les momens qui lui restent, et faisons en sorte qu'il me laisse la meilleure partie de son bien. Je t'en ferai bonne part, je te le promets; et tu peux compter sur cette promesse comme si je te la faisais pardevant tous les notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je, disposez de votre serviteur. Vous n'avez qu'à me prescrire la conduite que je dois tenir, et vous serez satisfaite. Eh bien! reprit-elle, il faut observer ton maître, et me rendre compte de tous ses pas-

Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la conversation sur les femmes; et de là, prends, mais avec art, occasion de lui dire du bien de moi; occupe-le d'Eufrasie autant qu'il te sera possible. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui se passe dans la famille de Pacheco. Si tu t'aperçois que quelque paren de don Gonzale ait de grandes assiduités auprès de lui, et couche en joue sa succession, tu m'en avertiras aussitôt : je ne t'en demande pas davantage; je le coulerai à fond en peu de temps. Je connais les divers caractères des parens de ton maître; je sais quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, et j'ai déjà mis assez mal dans son esprit tous ses neveux et ses cousins.

Je jugeai par ces instructions, et par d'autres qu'y joignit Eufrasie, que cette dame était de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avait depuis peu obligé don Gonzale à vendre une terre dont elle avait touché l'argent. Elle tirait de lui tous les jours de bonnes nippes, et, de plus, elle espérait qu'il ne l'oublierait pas dans son testament. Je feignis de m'engager volon-

tiers à faire tout ce qu'on exigeait de moi; et pour ne rien dissimuler, je doutai, en m'en retournant au logis, si je contribuerais à tromper mon maître, ou si j'entreprendrais de le détacher de sa maîtresse. L'un de ces deux partis me paraissait plus honnête que l'autre, et je me sentais plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs, Eufrasie ne m'avait rien promis de positif, et cela peut-être était cause qu'elle n'avait pas corrompu ma fidélité. Je me résolus donc à servir don Gonzale avec zèle, et je me persuadai que, si j'étais assez heureux pour l'arracher à son idole, je serais mieux payé de cette bonne action que des mauvaises que je pourrais faire.

Pour parvenir à la fin que je me proposais, je me montrai tout dévoué au service de dona Eufrasia. Je lui fis accroire que je parlerais d'elle incessamment à mon maître, et là-dessus je lui débitais des fables qu'elle prenait pour argent comptant. Je m'insinuai si bien dans son esprit, qu'elle me crut entièrement dans ses intérêts. Pour mieux en imposer encore, j'affectai de paraître

amoureux de Béatrix, qui, ravie à son âge de voir un jeune homme à ses trousses, ne se souciait guère d'être trompée, pourvu que je la trompasse bien. Lorsque nous étions auprès de nos princesses, mon maître et moi, cela faisait deux tableaux différens dans le même goût. Don Gonzale, sec et pâle comme je l'ai peint, avait l'air d'un agonisant quand il voulait faire les doux yeux; et mon infante, à mesure que je me montrais plus passionné, prenait des manières enfantines, et faisait tout le manége d'une vieille coquette : aussi avait-elle quarante ans d'école pour le moins. Elle s'était raffinée au service de quelques-unes de ces héroïnes de galanterie qui savent plaire jusque dans leur vieillesse, et qui meurent chargées des dépouilles de deux ou trois générations.

Je ne me contentais pas d'aller tous les soirs avec mon maître chez Eufrasie, j'y allais quelquefois tout seul pendant le jour. Mais, à quelque heure que j'entrasse dans cette maison, je n'y rencontrais jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y découvrais pas la moin-

re trace d'infidélité : ce qui ne m'étonnait
as peu ; car je ne pouvais penser qu'une si
lie dame fût exactement fidèle à don Gon-
le. En quoi certes je ne faisais pas un ju-
ment téméraire ; et la belle Eufrasie,
mme vous le verrez bientôt, pour attendre
us patiemment la succession de mon maî-
re, s'était pourvue d'un amant plus con-
enable à une femme de son âge.

Un matin, je portais à mon ordinaire un
oulet à la princesse. J'aperçus, tandis que
j'étais dans sa chambre, les pieds d'un
homme caché derrière une tapisserie. Je
sortis sans faire semblant de les avoir re-
marqués ; mais quoique cet objet dût peu
me surprendre, et que la chose ne roulât
pas sur mon compte, je ne laissai pas d'en
être fort ému. Ah ! perfide ! disais-je avec
indignation, scélérate Eufrasie ! tu n'es pas
satisfaite d'en imposer à un bon vieillard en
lui persuadant que tu l'aimes, il faut que
tu te livres à un autre pour mettre le comble
à ta trahison ! Que j'étais fat, quand j'y
pense, de raisonner de la sorte ! Il fallait
plutôt *rire de cette* aventure, et la regarder
comme une compensation des ennuis et des

langueurs qu'il y avait dans le commerce de mon maître. J'aurais du moins mieux fait de n'en dire mot que de me servir de cette occasion pour faire le bon valet. Mais, au lieu de modérer mon zèle, j'entrai avec chaleur dans les intérêts de don Gonzale, et lui fis un fidèle rapport de ce que j'avais vu; j'ajoutai même à cela qu'Eufrasie m'avait voulu séduire. Je ne lui dissimulai rien de tout ce qu'elle m'avait dit, et il ne tint qu'à lui de connaître parfaitement sa maîtresse. Il fut frappé de mes discours; et une petite émotion de colère qui parut sur son visage sembla présager que la dame ne lui serait pas impunément infidèle. C'est assez, Gil Blas, me dit-il; je suis très-sensible à l'attachement que je te vois à mon service, et ta fidélité me plaît. Je vais tout à l'heure chez Eufrasie: je veux l'accabler de reproches, et rompre avec l'ingrate. A ces mots, il sortit effectivement pour se rendre chez elle, et il me dispensa de le suivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurais eu à jouer pendant leur éclaircissement.

J'attendis le plus impatiemment du

ıe mon maître fût de retour. Je ne doutais
ıint qu'ayant un aussi grand sujet qu'il en
ait de se plaindre de sa nymphe, il ne
vînt détaché de ses attraits. Dans cette
ınsée, je m'applaudissais de mon ouvrage.
me représentais la satisfaction qu'au-
ient les héritiers naturels de don Gonzale
ıand ils apprendraient que leur parent
était plus le jouet d'une passion si con-
aire à leurs intérêts. Je me flattais qu'ils
'en tiendraient compte, et qu'enfin j'allais
ıe distinguer des autres valets de chambre,
ıi sont ordinairement plus disposés à
ıaintenir leurs maîtres dans la débauche
u'à les en retirer. J'aimais l'honneur, et
pensais avec plaisir que je passerais pour
coryphée des domestiques : mais une idée
agréable s'évanouit quelques heures après.
Ion patron arriva. Mon ami, me dit-il, je
iens d'avoir un entretien très-vif avec Eu-
rasie. Elle soutient que tu m'as fait un faux
apport. Tu n'es, si on l'en croit, qu'un
mposteur, qu'un valet dévoué à mes ne-
'eux, pour l'amour de qui tu n'épargnes
ien pour me brouiller avec elle. J'ai vu
ouler de ses yeux des pleurs véritables.

Elle m'a juré par ce qu'il y a de plus sacré qu'elle ne t'a fait aucune proposition, et qu'elle ne voit pas un homme. Béatrix, qui me paraît une bonne fille, m'a protesté la même chose; de sorte que malgré moi ma colère s'est apaisée.

Eh quoi! monsieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma sincérité? vous défiez-vous.... Non, mon enfant, interrompit-il à son tour; je te rends justice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je suis persuadé que mon intérêt seul te touche, et je t'en sais bon gré; mais les apparences sont trompeuses : peut-être n'as-tu pas vu effectivement ce que tu t'imaginais voir; et, dans ce cas, juge jusqu'à quel point ton accusation doit être désagréable à Eufrasie. Quoi qu'il en soit, c'est une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer; il faut même que je lui fasse le sacrifice qu'elle exige de moi; et ce sacrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuivit-il, et je t'assure que je n'y ai consenti qu'à regret; mais je ne saurais faire autrement. Ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai

pas sans récompense. De plus, je prétends te placer chez une dame de mes amies, où tu seras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zèle contre moi. Je maudis Eufrasie, et déplorai la faiblesse de don Gonzale, de s'en être laissé posséder. Le bon vieillard sentait assez qu'en me congédiant pour plaire seulement à sa maîtresse, il ne faisait pas une action des plus viriles ; aussi, pour compenser sa mollesse, et me mieux faire avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, et me mena le jour suivant chez la marquise de Chaves. Il dit en ma présence à cette dame que j'étais un jeune homme qui n'avait que de bonnes qualités, qu'il m'aimait, et que des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la priait de me prendre au sien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques ; si bien que je me trouvai tout à coup dans une nouvelle maison.

CHAPITRE VIII.

De quel caractère était la marquise ves, et quelles personnes allaient rement chez elle.

La marquise de Chaves était une trente-cinq ans, belle, grande et bi Elle jouissait d'un revenu de dix m cats, et n'avait point d'enfans. Je n'a vu de femme plus sérieuse, ni qu moins : cela ne l'empêchait pas d pour la dame de Madrid la plus spi Le grand concours de personnes de et de gens de lettres qu'on voyait tous les jours contribuait peut-être ce qu'elle disait à lui donner cette tion : c'est une chose dont je ne é point. Je me contenterai de dire nom emportait une idée de génie su et que sa maison était appelée pa lence, dans la ville, le bureau des d'esprit.

Effectivement, on y lisait cha

tantôt des poëmes dramatiques, et tantôt d'autres poésies. Mais on n'y faisait guère que des lectures sérieuses; les pièces comiques y étaient méprisées. On n'y regardait la meilleure comédie, ou le roman le plus ingénieux et le plus égayé, que comme une faible production qui ne méritait aucune louange; au lieu que le moindre ouvrage sérieux, une ode, une églogue, un sonnet, y passait pour le plus grand effort de l'esprit humain. Il arrivait souvent que le public ne confirmait pas les jugemens du bureau, et que même il sifflait quelquefois impoliment les pièces qu'on y avait fort applaudies.

J'étais maître de salle dans cette maison, c'est-à-dire que mon emploi consistait à tout préparer dans l'appartement de ma maîtresse pour recevoir la compagnie, à ranger des chaises pour les hommes et des carreaux pour les femmes : après quoi je me tenais à la porte de la chambre pour annoncer et introduire les personnes qui arrivaient. Le premier jour, à mesure que je les faisais entrer, le gouverneur des pages, *qui par hasard* était alors dans l'antichambre *avec moi*, me les dépeignait agréablement.

Il se nommait André Molina. Il était naturellement froid et railleur, et ne manquait pas d'esprit. D'abord un évêque se présenta. Je l'annonçai; et quand il fut entré, le gouverneur me dit : Ce prélat est d'un caractère assez plaisant. Il a quelque crédit à la cour; mais il voudrait bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de services à tout le monde, et ne sert personne. Un jour, il rencontre chez le roi un cavalier qui le salue : il l'arrête, l'accable de civilités, et, lui serrant la main : Je suis, lui dit-il, tout acquis à votre seigneurie. Mettez-moi, de grâce, à l'épreuve; je ne mourrai point content si je ne trouve une occasion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnaissance; et quand ils furent tous deux séparés, le prélat dit à un de ses officiers qui le suivait : Je crois connaître cet homme-là; j'ai une idée confuse de l'avoir vu quelque part.

Un moment après l'évêque, le fils d'un grand parut; et lorsque je l'eus introduit dans la chambre de ma maîtresse : Ce seigneur, me dit Molina, est encore un origi-

ıal. Imaginez-vous qu'il entre souvent dans ıne maison pour traiter d'une affaire im- ›ortante avec le maître du logis, qu'il quitte ans se souvenir de lui en parler. Mais, ıjouta le gouverneur en voyant arriver deux emmes, voici dona Angela de Peñafiel, et lona Marguarita de Montalvan. Ce sont deux lames qui ne se ressemblent nullement. Dona Marguarita se pique d'être philosophe; ›lle va tenir tête aux plus profonds docteurs le Salamanque, et jamais ses raisonnemens ıe céderont à leurs raisons. Pour dona Angela, elle ne fait point la savante, quoiqu'elle ait l'esprit cultivé. Ses discours ont le la justesse, ses pensées sont fines, ses ›xpressions délicates, nobles et naturelles. Ce dernier caractère est aimable, dis-je à Molina; mais l'autre ne convient guère, ce ne semble, au beau sexe. Pas trop, répon-lit-il en souriant; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la marquise notre maîtresse, continua-t-il, est aussi un peu grippée de philosophie. Qu'on va disputer ici aujourd'hui! Dieu veuille que la religion ne soit pas intéressée *lans la dispute!*

Comme il achevait ces mots, nous vîmes entrer un homme sec, qui avait l'air grave et renfrogné. Mon gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit-il, est un de ces esprits sérieux qui veulent passer pour de grands génies, à la faveur de quelques sentences tirées de Sénèque, et qui ne sont que de sots personnages, à les examiner fort sérieusement. Il vint ensuite un cavalier d'assez belle taille, qui avait la mine grecque, c'est-à-dire le maintien plein de suffisance. Je demandai qui c'était. C'est un poëte dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en sa vie, qui ne lui ont pas rapporté quatre sous; mais, en récompense, il vient, avec six lignes de prose, de se faire un établissement considérable.

J'allais m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à si peu de frais, quand j'entendis un grand bruit sur l'escalier. Bon! s'écria le gouverneur, voici le licencié Campanario. Il s'annonce lui-même avant qu'il paraisse. Il se met à parler dès la porte de la rue, et en voilà jusqu'à ce qu'il soit sorti de la maison. En effet, tout retentissait de la voix du bruyant licencié, qui entra enfin

dans l'antichambre avec un bachelier de ses amis, et qui ne déparla point tant que dura sa visite. Le seigneur Campanario, dis-je à Molina, est apparemment un beau génie? Oui, répondit mon gouverneur, c'est un homme qui a des saillies brillantes, des expressions détournées; il est réjouissant. Mais, outre que c'est un parleur impitoyable, il ne laisse pas de se répéter; et pour n'estimer les choses qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable et comique dont il assaisonne ce qu'il dit en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ses traits ne ferait pas grand honneur à un recueil de bons mots.

Il vint encore d'autres personnes dont Molina me fit de plaisans portraits. Il n'oublia pas de me peindre aussi la marquise. Je vous donne, me dit-il, notre patronne pour un esprit assez uni, malgré sa philosophie. Elle n'est point d'une humeur difficile, et on a peu de caprices à essuyer en la servant. C'est une femme de qualité des plus raisonnables que je connaisse; elle n'a même aucune passion. Elle est sans goût *pour le jeu* comme pour la galanterie, et

n'aime que la conversation. Sa vie serait bien ennuyeuse pour la plupart des dames. Le gouverneur, par cet éloge, me prévint en faveur de ma maîtresse. Cependant, quelques jours après, je ne pus m'empêcher de la soupçonner de n'être pas si ennemie de l'amour, et je vais dire sur quel fondement je conçus ce soupçon.

Un matin, pendant qu'elle était à sa toilette, il se présenta devant moi un petit homme de quarante ans, désagréable de sa figure, plus crasseux que l'auteur Pédro de Moya, et fort bossu par-dessus le marché. Il me dit qu'il voulait parler à madame la marquise. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit-il fièrement. Dites-lui que je suis le cavalier dont elle s'est entretenue hier avec dona Anna de Vélasco. Je l'introduisis dans l'appartement de ma maîtresse, et je l'annonçai. La marquise fit aussitôt une exclamation, et dit avec un transport de joie qu'il pouvait entrer. Elle ne se contenta pas de le recevoir favorablement, elle obligea toutes ses femmes à sortir de la chambre, de sorte que le petit bossu, plus heureux qu'un honnête homme, y de-

meura seul avec elle. Les soubrettes et moi, nous rîmes un peu de ce beau tête-à-tête, qui dura près d'une heure; après quoi ma patronne congédia le bossu en lui faisant des civilités qui marquaient qu'elle était très-contente de lui.

Elle avait effectivement pris tant de goût à son entretien, qu'elle me dit le soir en particulier : Gil Blas, quand le bossu reviendra, faites-le entrer dans mon appartement le plus secrètement que vous pourrez. J'obéis. Dès que le petit homme revint, et ce fut le lendemain matin, je le conduisis par un escalier dérobé jusque dans la chambre de madame. Je fis pieusement la même chose deux ou trois fois sans m'imaginer qu'il pût y avoir de la galanterie. Mais la malignité, qui est si naturelle à l'homme, me donna bientôt d'étranges idées; et je conclus que la marquise avait des inclinations bizarres, ou que le bossu faisait le personnage d'un entremetteur.

Ma foi, disais-je, prévenu de cette opinion, si ma maîtresse aime quelque homme bien fait, je le lui pardonne; mais si elle est *entêtée* de ce magot, franchement je ne

puis excuser cette dépravation de goût. Que je jugeais mal de ma patronne! Le petit bossu se mêlait de magie; et comme on avait vanté son savoir à la marquise, qui se prêtait volontiers aux prestiges des charlatans, elle avait des entretiens particuliers avec lui. Il faisait voir dans le verre, montrait à tourner le sas, et révélait pour de l'argent tous les mystères de la cabale; ou bien, pour parler plus juste, c'était un fripon qui subsistait aux dépens des personnes trop crédules; et l'on disait qu'il avait sous contribution plusieurs femmes de qualité.

CHAPITRE IX.

Par quel incident Gil Blas sortit de chez la marquise de Chaves, et ce qu'il devint.

Il y avait déjà six mois que je demeurais chez la marquise de Chaves, et j'avoue que j'étais fort content de ma condition. Mais la destinée que j'avais à remplir ne me permit pas de faire un plus long séjour dans la maison de cette dame, ni même à Madrid.

Je vais conter quelle aventure m'obligea de m'en éloigner.

Parmi les femmes de ma maîtresse il y en avait une qu'on appelait Porcie. Outre qu'elle était jeune et belle, je la trouvai d'un si bon caractère, que je m'y attachai sans savoir qu'il me faudrait disputer son cœur. Le secrétaire de la marquise, homme fier et jaloux, était épris de ma belle. Il ne s'aperçut pas plus tôt de mon amour, que, sans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyait, il résolut de se battre avec moi. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'était un petit homme qui m'arrivait à peine aux épaules, et qui me paraissait très-faible, je ne le croyais pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avait appelé. Je comptais bien de remporter une victoire aisée, et de m'en faire un mérite auprès de Porcie; mais l'événement ne répondit point à mon attente; le petit secrétaire, qui avait deux ou trois ans de salle, me désarma comme un enfant, et, me présentant la pointe de son épée : *Prépare-toi*, me dit-il, à recevoir le coup

de la mort, ou bien donne-moi ta parole d'honneur que tu sortiras aujourd'hui de chez la marquise de Chaves, et que tu ne penseras plus à Porcie. Je lui fis cette promesse, et je la tins sans répugnance. Je me faisais une peine de paraître devant les domestiques de notre hôtel après avoir été vaincu, et surtout devant la belle Hélène qui avait fait le sujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avais de nippes et d'argent, et dès le même jour je marchai vers Tolède, la bourse assez bien garnie, et le dos chargé d'un paquet composé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fusse point engagé à quitter le séjour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter, du moins pour quelques années. Je formai la résolution de parcourir l'Espagne, et de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, disais-je, me mènera loin; je ne le dépenserai pas indiscrètement; et quand je n'en aurai plus, je me remettrai à servir. Un garçon fait comme je suis trouvera des conditions de reste quand il lui plaira d'en chercher.

J'avais particulièrement envie de voir

Tolède : j'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je passai pour un cavalier d'importance, à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, dont je ne manquai pas de me parer; et par des airs de petit-maître que j'affectai de me donner, il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuraient dans mon voisinage : mais, comme j'appris qu'il fallait débuter chez elles par une grande dépense, cela brida mes désirs; et, me sentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vu tout ce qu'on voit de curieux à Tolède, j'en partis un jour au lever de l'aurore, et pris le chemin de Cuença, dans le dessein d'aller en Aragon. J'entrai la seconde journée dans une hôtellerie que je trouvai sur la route; et dans le temps que je commençais à m'y rafraîchir, il survint une troupe d'archers de la sainte Hermandad. Ces messieurs demandèrent du vin, se mirent à boire, et j'entendis qu'en buvant ils faisaient le portrait d'un jeune homme qu'ils avaient ordre d'arrêter. Ce cavalier, disait l'un d'entre eux, n'a pas plus de vingt-trois ans; il a des

longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilin, et il est monté sur un cheval bai-brun.

Je les écoutai sans paraître faire quelque attention à ce qu'ils disaient, et véritablement je ne m'en souciais guère. Je les laissai dans l'hôtellerie, et continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontrai un jeune cavalier fort bien fait, et monté sur un cheval châtain. Par ma foi, dis-je en moi-même, voici l'homme que les archers cherchent. *Il a une longue chevelure noire et le nez aquilin.* Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander si vous n'avez point sur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme, sans me répondre, jeta les yeux sur moi, et parut surpris de ma question. Je l'assurai que ce n'était point par curiosité que je venais de lui adresser ces paroles. Il en fut bien persuadé quand je lui eus rapporté tout ce que j'avais entendu dans l'hôtellerie. Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces

archers en veulent; ainsi je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui répliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous soyez sûrement, et où nous puissions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, et qui va bientôt tomber. En même temps nous découvrîmes et gagnâmes une allée d'arbres assez touffus, qui nous conduisit au pied d'une montagne où nous trouvâmes un ermitage.

C'était une grande et profonde grotte que le temps avait percée dans la montagne; et la main des hommes y avait ajouté un avant-corps de logis bâti de rocailles et de coquillages, et tout couvert de gazon. Les environs étaient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumaient l'air; et l'on voyait auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortait avec bruit une source d'eau qui courait se répandre dans une prairie. Il y avait à l'entrée de cette maison solitaire un bon ermite qui paraissait accablé de vieillesse. Il s'appuyait d'une main sur un bâton, et de l'autre il tenait un rosaire à gros grains, de vingt *dixaines* pour le moins. Il avait la tête en-

foncée dans un bonnet de laine brune à longues oreilles; et sa barbe, plus blanche que la neige, lui descendait jusqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui. Mon père, lui dis-je, vous voulez bien que nous vous demandions un asile contre l'orage qui nous menace? Venez, mes enfans, répondit l'anachorète après m'avoir regardé avec attention; cet ermitage vous est ouvert, et vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajouta-t-il en nous montrant l'avant-corps de logis, il sera fort bien là. Le cavalier qui m'accompagnait y fit entrer son cheval, et nous suivîmes le vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plus tôt, qu'il tomba une grosse pluie entremêlée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables. L'ermite se mit à genoux devant une image de saint Pacôme qui était collée contre le mur, et nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa: nous nous levâmes; mais, comme la pluie continuait, et que la nuit n'était pas fort éloignée, le vieillard nous dit: Mes enfans, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin

par ce temps-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune homme et moi, que nous n'en avions point qui nous défendissent de nous arrêter, et que, si nous n'appréhendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son ermitage. Vous ne m'incommoderez point, répliqua l'ermite : c'est vous seuls qu'il faut plaindre. Vous serez fort mal couchés, et je n'ai à vous offrir qu'un repas d'anachorète.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table; et, nous présentant quelques ciboules avec un morceau de pain et une cruche d'eau : Mes enfans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires; mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla chercher un peu de fromage et deux poignées de noisettes qu'il étala sur la table. Le jeune homme, qui n'avait pas grand appétit, ne fit guère d'honneur à ces mets. Je m'aperçois, lui dit l'ermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que *la mienne*, ou plutôt que la sensualité a

corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde : les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étaient pas trop bons pour moi ; mais depuis que je vis dans la solitude, j'ai rendu à mon goût toute sa pureté. Je n'aime présentement que les racines, les fruits, le lait, en un mot, ce qui faisait toute la nourriture de nos premiers pères.

Tandis qu'il parlait de la sorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'ermite s'en aperçut. Mon fils, lui *dit-il*, vous avez l'esprit embarrassé : ne puis-je savoir ce qui vous occupe ? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'est point par curiosité que je vous en presse ; c'est la seule charité qui m'anime. Je suis dans un âge à donner des conseils, et vous êtes peut-être dans une situation à en avoir besoin. Oui, mon père, répondit le cavalier en soupirant : j'en ai besoin sans doute, et je veux suivre les vôtres, puisque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne risque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre ; on me peut faire toute sorte

de confidences. Alors le cavalier lui parla en ces termes :

CHAPITRE X.

Histoire de don Alphonse et de la belle Séraphine.

Je ne vous déguiserai rien, mon père, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute : après la générosité qu'il a fait paraître, j'aurais tort de me défier de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je suis de Madrid, et voici mon origine. Un officier de la garde allemande, nommé le baron de Steinbach, rentrant un soir dans sa maison, aperçut au pied de l'escalier un paquet de linge blanc. Il le prit et l'emporta dans l'appartement de sa femme, où il se trouva que c'était un enfant nouveau-né, enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on assurait qu'il appartenait à des personnes de qualité qui se feraient connaître un jour, et l'on ajoutait qu'il avait été baptisé et nommé Alphonse. Je suis cet enfant malheureux, et c'est tout ce que je sais. Victime de l'hon

neur ou de l'infidélité, j'ignore si ma mère ne m'a point exposé seulement pour cacher de honteuses amours, ou si, séduite par un amant parjure, elle s'est trouvée dans la cruelle nécessité de me désavouer.

Quoi qu'il en soit, le baron et sa femme furent touchés de mon sort : et comme ils n'avaient point d'enfans, ils se déterminèrent à m'élever sous le nom de don Alphonse. A mesure que j'avançais en âge, ils se sentaient attacher à moi. Mes manières flatteuses et complaisantes excitaient à tous momens leurs caresses. Enfin j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnèrent toute sorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude; et, loin d'attendre impatiemment que mes parens se découvrissent, il semblait au contraire qu'ils souhaitassent que ma naissance demeurât toujours inconnue. Dès que le baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le service. Il obtint pour moi une enseigne, me fit faire un petit équipage; et, pour mieux m'animer à chercher les occasions d'acquérir de la gloire, il me représenta que la carrière de l'honneur était ouverte à tout le

e, et que je pouvais dans la guerre
ire un nom d'autant plus glorieux,
e ne le devrais qu'à moi seul. En même
s il me révéla le secret de ma nais-
, qu'il m'avait caché jusque-là. Comme
sais pour son fils dans Madrid, et que
s crû l'être effectivement, je vous
rai que cette confidence me fit beau-
de peine. Je ne pouvais et ne puis
e y penser sans honte. Plus mes sen-
s semblent m'assurer d'une noble ori-
plus j'ai de confusion de me voir
lonné des personnes à qui je dois le jour.
llai servir dans les Pays-Bas : mais la
e fit fort peu de temps après; et l'Es-
e se trouvant sans ennemis, mais non
envieux, je revins à Madrid, où je reçus
ron et de sa femme de nouvelles mar-
de tendresse. Il y avait déjà deux mois
'étais de retour, lorsqu'un petit page
dans ma chambre un matin, et me
nta un billet à peu près conçu dans ces
s : *Je ne suis ni laide ni mal faite, et*
dant vous me voyez souvent à mes
es sans m'agacer. Ce procédé répond
votre air galant; et j'en suis si piquée,

que je voudrais bien, pour m
vous donner de l'amour.

Après avoir lu ce billet, je ne
qu'il ne fût d'une veuve appe
qui demeurait vis-à-vis de notr
qui avait la réputation d'être fc
Je questionnai là-dessus le peti
voulut d'abord faire le discret ;
un ducat que je lui donnai, il
curiosité. Il se chargea même d'
par laquelle je mandais à sa maî
reconnaissais mon crime, et qu
déjà qu'elle était à demi vengée

Je ne fus pas insensible à cet
conquête. Je ne sortis point le
journée, et j'eus grand soin de
mes fenêtres pour observer la
n'oublia pas de se montrer aux
lui fis des mines, elle y répond
lendemain elle me manda pa
page que, si je voulais, la nuit
me trouver dans la rue entre
et minuit, je pourrais l'entrete
nêtre d'une salle basse. Quoiqu
sentisse pas fort amoureux d'
vive, je ne laissai pas de lui

onse très-passionnée, et d'attendre la nuit
vec autant d'impatience que si j'eusse été
ien touché. Lorsqu'elle fut venue, j'allai
ne promener au Prado jusqu'à l'heure du
endez-vous. Je n'y étais pas encore arrivé,
u'un homme monté sur un beau cheval
nit tout à coup pied à terre auprès de moi,
t m'abordant d'un air brusque : Cavalier,
ne dit-il, n'êtes-vous pas fils du baron de
teinbach? Oui, lui répondis-je. C'est donc
ous, reprit-il, qui devez cette nuit entre-
enir Léonor à sa fenêtre? J'ai vu ses lettres
t vos réponses; son page me les a montrées,
t je vous ai suivi ce soir depuis votre mai-
on jusqu'ici pour vous apprendre que vous
vez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir
n cœur à disputer avec vous. Je crois qu'il
'est pas besoin de vous en dire davantage.
ous sommes dans un endroit écarté; bat-
ons-nous, à moins que, pour éviter le châ-
ment que je vous apprête, vous ne me
romettiez de rompre tout commerce avec
éonor. Sacrifiez-moi les espérances que
ous avez conçues, ou bien je vais vous ôter
a vie. Il fallait, lui dis-je, demander ce
crifice, et non pas l'exiger. J'aurais pu

l'accorder à vos prières; mais je le ref
vos menaces.

Hé bien, répliqua-t-il après avoir at
son cheval à un arbre, battons-nous (
Il ne convient point à une personne d
qualité de s'abaisser à prier un homm
la vôtre. La plupart même de mes pa
à ma place, se vengeraient de vous (
manière moins honorable. Je me sentis
qué de ces dernières paroles; et, v
qu'il avait déjà tiré son épée, je tirai
la mienne. Nous nous battîmes avec ta
furie, que le combat ne dura pas l
temps. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ar
soit que je fusse plus adroit que lui,
perçai bientôt d'un coup mortel. Je
chanceler et tomber. Alors, ne son
plus qu'à me sauver, je montai su
propre cheval, et pris la route de T(
Je n'osai retourner chez le baron de S
bach, jugeant bien que mon aventu
ferait que l'affliger; et quand je me r
sentais tout le péril où j'étais, je ne c
pouvoir assez tôt m'éloigner de Madri(

En faisant là-dessus les plus triste
flexions, je marchai le reste de la

toute la matinée. Mais, sur le midi, il fallut m'arrêter pour faire reposer mon cheval, et laisser passer la chaleur qui devenait insupportable. Je demeurai dans un village jusqu'au coucher du soleil; après quoi, voulant aller tout d'une traite à Tolède, je continuai mon chemin. J'avais déjà gagné Illescas et deux lieues par-delà, lorsqu'environ sur le minuit, un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me surprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi; et, ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut possible, auprès de la porte d'un cabinet qui était au bout du mur, et au-dessus de laquelle il y avait un balcon. Comme je m'appuyais contre la porte, je sentis qu'elle était ouverte, ce que j'attribuai à la négligence des domestiques. Je mis pied à terre, moins par curiosité que pour être mieux à couvert de la pluie qui ne laissait pas de m'incommoder sous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval que je tirais par la bride.

Je m'attachai, pendant l'orage, à obser-

ver les lieux où j'étais; et qu
pusse guère juger qu'à la fave
je connus bien que c'était un
ne devait point appartenir à
du commun. J'attendais tou
pluie cessât pour me remettre
mais une grande lumière que
loin me fit prendre une autre
laissai mon cheval dans le c
j'eus soin de fermer la porte;
vers cette lumière, persuadé
encore sur pied dans cette mais
d'y demander un logement po
Après avoir traversé quelques
vai près d'un salon dont je tro
porte ouverte. J'y entrai; et qu
vu toute la magnificence à la
beau lustre de cristal où il y av
bougies, je ne doutai point qu
chez un grand seigneur. Le p
de marbre, le lambris fort pr
tement doré, la corniche adr
bien travaillée, et le plafond m
vrage des plus habiles peintres.
Je regardai particulièrement,
infinité de bustes de héros es

soutenaient des escabellons de marbre jaspé qui régnaient autour du salon. J'eus le loisir de considérer toutes ces choses : car j'avais beau, de temps en temps, prêter une oreille attentive, je n'entendais aucun bruit, ni ne voyais paraître personne.

Il y avait à l'un des côtés du salon une porte qui n'était que poussée; je l'entr'ouvris, et j'aperçus une enfilade de chambres, dont la dernière seulement était éclairée. Que dois-je faire ? dis-je alors en moi-même. M'en retournerai-je ? ou serai-je assez hardi pour pénétrer jusqu'à cette chambre ? Je pensais bien que le parti le plus judicieux, c'était de retourner sur mes pas; mais je ne pus résister à ma curiosité, ou, pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînait. Je m'avance, je traverse les chambres, et j'arrive à celle où il y avait de la lumière, c'est-à-dire une bougie qui brûlait sur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'été très-propre et très-galant; mais bientôt, jetant les yeux sur un lit dont les rideaux étaient à demi ouverts, à cause de la chaleur, je vis un objet

qui attira mon attention tout entière. C'était une jeune dame qui, malgré le bruit du tonnerre qui venait de se faire entendre, dormait d'un profond sommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement, et, à la clarté que la bougie me prêtait, je démêlai un teint et des traits qui m'éblouirent. Mes esprits tout à coup se troublèrent à sa vue. Je me sentis saisir, transporter; mais, quelques mouvemens qui m'agitassent, l'opinion que j'avais de la noblesse de son sang m'empêcha de former une pensée téméraire, et le respect l'emporta sur le sentiment. Pendant que je m'enivrais du plaisir de la contempler, elle se réveilla.

Imaginez-vous quelle fut sa surprise de voir dans sa chambre et au milieu de la nuit un homme qu'elle ne connaissait point. Elle frémit en m'apercevant, et fit un grand cri. Je m'efforçai de la rassurer; et mettant un genou à terre : Madame, lui dis-je, ne craignez rien, je ne viens point ici pour vous nuire. J'allais continuer; mais elle était si effrayée, qu'elle ne m'écouta point. Elle appelle ses femmes à plusieurs reprises; et comme personne ne lui répon-

dait, elle prend une robe de chambre légère qui était au pied de son lit, se lève brusquement, et passe dans les chambres que j'avais traversées, en appelant encore les filles qui la servaient, aussi-bien qu'une sœur cadette qu'elle avait sous sa conduite. Je m'attendais à voir arriver tous les valets, et j'avais lieu d'appréhender que, sans vouloir m'entendre, ils ne me fissent un mauvais traitement; mais, par bonheur pour moi, elle eut beau crier, il ne vint à ses cris qu'un vieux domestique qui ne lui aurait pas été d'un grand secours, si elle eût eu quelque chose à craindre. Néanmoins, devenue un peu plus hardie par sa présence, elle me demanda fièrement qui j'étais, par où et pourquoi j'avais eu l'audace d'entrer dans sa maison. Je commençai alors à me justifier; et je ne lui eus pas sitôt dit que j'avais trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment: Juste ciel! quel soupçon me vient dans l'esprit!

En disant ces paroles, elle alla prendre la bougie sur la table; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, et elle n'y

vit ni ses femmes, ni sa sœur; elle remarqua même qu'elles avaient emporté toutes leurs hardes. Ses soupçons ne lui paraissant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, et me dit : Perfide! n'ajoute pas la feinte à la trahison. Ce n'est point le hasard qui t'a fait entrer ici. Tu es de la suite de don Fernand de Leyva, et tu as part à son crime. Mais n'espère pas m'échapper; il me reste encore assez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connais point don Fernand de Leyva; j'ignore même qui vous êtes. Je suis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige à s'éloigner de Madrid; et je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que, sans l'orage qui m'a surpris, je ne serais point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offense, croyez-moi plutôt disposé à vous venger. Ces derniers mots et le ton dont je les prononçai apaisèrent la dame, qui sembla ne me plus regarder comme son ennemi : mais si elle perdit sa colère, ce ne fut que pour se livrer à sa

douleur. Elle se mit à pleurer amèrement. Ses larmes m'attendrirent ; et je n'étais guère moins affligé qu'elle, bien que je ne susse pas encore le sujet de son affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle : impatient de venger son injure, je me sentis saisir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçu ? Parlez, j'épouse votre ressentiment. Voulez-vous que je coure après don Fernand et que je lui perce le cœur ? Nommez-moi tous ceux qu'il faut vous immoler. Commandez. Quelques périls, quelques malheurs qui soient attachés à votre vengeance, cet inconnu, que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y exposer pour vous.

Ce transport surprit la dame, et arrêta le cours de ses pleurs. Ah ! seigneur, me dit-elle, pardonnez ce soupçon à l'état cruel où je me vois. Ces sentimens généreux détrompent Séraphine ; ils m'ôtent jusqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu, je reconnais mon erreur, et je ne rejette pas votre secours. Mais je ne demande point la mort de don Fernand. Hé

bien, madame, repris-je, quels services pouvez-vous attendre de moi ? Seigneur repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva est amoureux de ma sœur Julie, qu'il a vue par hasard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au comte de Polan mon père, qui lui refusa son aveu, à cause d'une vieille inimitié qui règne entre nos maisons. Ma sœur n'a pas encore quinze ans : elle aura eu la faiblesse de suivre les mauvais conseils de mes femmes, que don Fernand a sans doute gagnées ; et ce cavalier, averti que nous étions toutes seules en cette maison de campagne, a pris ce temps pour enlever Julie. Je voudrais du moins savoir quelle retraite il lui a choisie, afin que mon père et mon frère, qui sont à Madrid depuis deux mois, puissent prendre des mesures là-dessus. Au nom de Dieu, ajouta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolède ; faites une exacte recherche de cet enlèvement ; que ma famille vous ait cette obligation-là.

La dame ne songeait pas que l'emploi

dont elle me chargeait ne convenait guère à un homme qui ne pouvait trop tôt sortir de Castille : mais comment y aurait-elle fait réflexion? je n'y pensai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir nécessaire à la plus aimable personne du monde, j'acceptai la commission avec transport, et promis de m'en acquitter avec autant de zèle que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fût jour pour aller accomplir ma promesse, et je quittai sur-le-champ Séraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avais causée, et l'assurant qu'elle aurait bientôt de mes nouvelles. Je sortis par où j'étais entré, mais si occupé de la dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étais déjà fort épris. Je m'en aperçus encore mieux à l'empressement que j'avais de courir pour elle, et aux amoureuses chimères que je formai. Je me représentais que Séraphine, quoique possédée de sa douleur, avait remarqué mon amour naissant, et qu'elle ne l'avait peut-être pas vu sans plaisir. Je m'imaginais même que, si je pouvais lui porter des nouvelles certaines de sa sœur, et que l'affaire

tournât au gré de ses souhaits, j'en aurais tout l'honneur.

Don Alphonse interrompit en cet endroit le fil de son histoire, et dit au vieil ermite: Je vous demande pardon, mon père, si, trop plein de ma passion, je m'étends sur des circonstances qui vous ennuient sans doute. Non, mon fils, répondit l'anachorète, elles ne m'ennuient pas; je suis même bien aise de savoir jusqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune dame dont vous m'entretenez: je réglerai là-dessus mes conseils.

L'esprit échauffé de ces flatteuses images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le ravisseur de Julie; mais j'eus beau faire toutes les perquisitions imaginables, il ne me fut pas possible d'en découvrir les traces. Très-mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignais dans une extrême inquiétude. Cependant elle était plus tranquille que je ne pensais. Elle m'apprit qu'elle avait été plus heureuse que moi; qu'elle savait ce que sa sœur était devenue; qu'elle avait reçu

une lettre de don Fernand même, qui lui mandait qu'après avoir secrètement épousé Julie, il l'avait conduite dans un couvent de Tolède. J'ai envoyé sa lettre à mon père, poursuivit Séraphine. J'espère que la chose pourra se terminer à l'amiable, et qu'un mariage solennel éteindra bientôt la haine qui sépare depuis si long-temps nos maisons.

Lorsque la dame m'eut instruit du sort de sa sœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avait causée, et du péril où elle pouvait m'avoir imprudemment jeté en m'engageant à poursuivre un ravisseur, sans se souvenir que je lui avais dit qu'une affaire d'honneur me faisait prendre la fuite. Elle m'en fit des excuses dans les termes les plus obligeans. Comme j'avais besoin de repos, elle me mena dans le salon, où nous nous assîmes tous deux. Elle avait une robe de chambre de taffetas blanc à raies noires, avec un petit chapeau de la même étoffe, et des plumes noires, ce qui me fit juger qu'elle pouvait être veuve. Mais elle me paraissait si jeune, que je ne savais ce que j'en devais penser.

Si j'avais envie de m'en éclaircir, elle n'en avait pas moins de savoir qui j'étais. Elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, disait-elle, à mon air noble, et encore plus à la pitié généreuse qui m'avait fait entrer si vivement dans ses intérêts, que je ne fusse d'une famille considérable. La question m'embarrassa. Je rougis, je me troublai; et j'avouerai que, trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étais fils du baron de Steinbach, officier de la garde allemande. Dites-moi encore, reprit la dame, pourquoi vous êtes sorti de Madrid. Je vous offre par avance tout le crédit de mon père, aussi-bien que celui de mon frère don Gaspard. C'est la moindre marque de reconnaissance que je puisse donner à un cavalier qui, pour me servir, a négligé jusqu'au soin de sa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui raconter toutes les circonstances de mon combat: elle donna le tort au cavalier que j'avais tué, et promit d'intéresser pour moi toute sa maison.

Quand j'eus satisfait sa curiosité, je la priai de contenter la mienne. Je lui deman-

dai si sa foi était libre ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon père me fit épouser don Diègue de Lara, et je suis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a sitôt enlevé votre époux? Je vais vous l'apprendre, seigneur, repartit la dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diègue de Lara, poursuivit-elle, était un cavalier fort bien fait; mais, quoiqu'il eût pour moi une passion violente, et que chaque jour il mît en usage pour me plaire tout ce que l'amant le plus tendre et le plus vif fait pour se rendre agréable à ce qu'il aime, quoiqu'il eût mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'est pas toujours l'effet des empressemens ni du mérite connu. Hélas! ajouta-t-elle, une personne que nous ne connaissons point nous enchante souvent dès la première vue. Je ne pouvais donc l'aimer. Plus confuse que charmée des témoignages de sa tendresse, et forcée d'y répondre sans penchant, si je m'accusais en secret d'ingratitude, je *me trouvais aussi* fort à plaindre. Pour son

malheur et pour le mien, il avait encore plus de délicatesse que d'amour. Il démêlait dans mes actions et dans mes discours mes mouvemens les plus cachés. Il lisait au fond de mon âme. Il se plaignait à tous momens de mon indifférence, et s'estimait d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il savait bien qu'aucun rival ne l'en empêchait : car j'avais à peine seize ans ; et, avant que de m'offrir sa foi, il avait gagné toutes mes femmes, qui l'avaient assuré que personne ne s'était encore attiré mon attention. Oui, Séraphine, me disait-il souvent, je voudrais que vous fussiez prévenue pour un autre, et que cela seul fût la cause de votre insensibilité pour moi ; mes soins et votre vertu triompheraient de cet entêtement : mais je désespère de vaincre votre cœur, puisqu'il ne s'est pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné.

Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes discours, je lui disais qu'au lieu de troubler son repos et le mien par trop de délicatesse, il ferait mieux de s'en remettre au temps. Effectivement, à l'âge que j'avais, je n'étais guère propre à goûter les raffinemens d'une

passion si délicate, et c'était le parti que don Diègue devait prendre : mais, voyant qu'une année entière s'était écoulée sans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, ou plutôt il perdit la raison; et, feignant d'avoir à la cour une affaire importante, il partit pour aller servir dans les Pays-Bas en qualité de volontaire; et bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchait, c'est-à-dire la fin de sa vie et de ses tourmens.

Après que la dame eut fait ce récit, le caractère singulier de son mari devint le sujet de notre entretien. Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un courrier qui vint remettre à Séraphine une lettre du comte de Polan. Elle me demanda permission de la lire, et je remarquai qu'en la lisant elle devenait pâle et tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au ciel, poussa un long soupir, et son visage, en un moment, fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement sa douleur, je me troublai; et, comme si j'eusse pressenti le coup qui m'allait frapper, une crainte mortelle vint glacer mes esprits. Madame, lui dis-je d'une

voix presque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet? Tenez, seigneur, me répondit tristement Séraphine en me donnant la lettre, lisez vous-même ce que mon père m'écrit. Hélas! vous n'y êtes que trop intéressé.

A ces mots, qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, et j'y trouvai ces paroles : *Don Gaspard votre frère se battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée dont il est mort aujourd'hui, et il a déclaré en mourant que le cavalier qui l'a tué est fils du baron de Steinbach, officier de la garde allemande. Pour surcroît de malheur, le meurtrier m'est échappé. Il a pris la fuite; mais en quelque lieu qu'il aille se cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais écrire à quelques gouverneurs, qui ne manqueront pas de le faire arrêter, s'il passe par les villes de leur juridiction; et je vais, par d'autres lettres, achever de lui fermer tous les chemins.*

Le comte de Polan.

Figurez-vous dans quel désordre ce billet jeta tous mes sens. Je demeurai quelques momens immobile et sans avoir la force de

parler. Dans mon accablement, j'envisage ce que la mort de don Gaspard a de cruel pour mon amour. J'entre tout à coup dans un vif désespoir. Je me jette aux pieds de Séraphine, et, lui présentant mon épée nue : Madame, lui dis-je, épargnez au comte de Polan le soin de chercher un homme qui pourrait se dérober à ses coups. Vengez vous-même votre frère; immolez-lui son meurtrier de votre propre main; frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie devienne funeste à son malheureux ennemi.

Seigneur, me répondit Séraphine, un peu émue de mon action, j'aimais don Gaspard : quoique vous l'ayez tué en brave homme, et qu'il se soit attiré lui-même son malheur, vous devez être persuadé que j'entre dans le ressentiment de mon père. Oui, don Alphonse, je suis votre ennemie, et je ferai contre vous tout ce que le sang et l'amitié peuvent exiger de moi : mais je n'abuserai point de votre mauvaise fortune; elle a beau vous livrer à ma vengeance : si l'honneur m'arme contre vous, il me défend aussi de me venger lâchement. Les

droits de l'hospitalité doivent être inviolables, et je ne veux point payer d'un assassinat le service que vous m'avez rendu. Fuyez ; échappez, si vous pouvez, à nos poursuites et à la rigueur des lois, et sauvez votre tête du péril qui la menace.

Eh quoi ! madame, repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, et vous vous en remettez à des lois qui tromperont peut-être votre ressentiment ! Ah ! percez plutôt un misérable qui ne mérite pas que vous l'épargniez. Non, madame, ne gardez point avec moi un procédé si noble et si généreux. Savez-vous qui je suis ? Tout Madrid me croit fils du baron de Steinbach, et je ne suis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié : j'ignore même quels sont les auteurs de ma naissance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme si mes dernières paroles lui eussent fait une nouvelle peine ; quand vous seriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prescrit. Eh bien, madame, lui dis-je, puisque la mort d'un frère n'est pas capable de vous exciter à répandre mon sang, je veux irriter votre haine par un nouveau

crime, dont j'espère que vous n'excuserez point l'audace. Je vous adore : je n'ai pu voir vos charmes sans en être ébloui; et, malgré l'obscurité de mon sort, j'avais formé l'espérance d'être à vous. J'étais assez amoureux, ou plutôt assez vain pour me flatter que le ciel, qui peut-être me fait grâce en me cachant mon origine, me la découvrirait un jour, et que je pourrais sans rougir vous apprendre mon nom. Après cet aveu, qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir?

Ce téméraire aveu, répliqua la dame, m'offenserait sans doute dans un autre temps; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs, dans la situation où je suis moi-même, je fais peu d'attention aux discours qui vous échappent. Encore une fois, don Alphonse, ajouta-t-elle en versant quelques larmes, partez, éloignez-vous d'une maison que vous remplissez de douleur; chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne résiste plus, madame, repartis-je en me relevant; il faut m'éloigner de vous. Mais ne pensez pas que, soigneux de conserver une vie qui

vous est odieuse, j'aille chercher un asile où je puisse être en sûreté. Non, non; je me dévoue à votre ressentiment. Je vais attendre avec impatience, à Tolède, le destin que vous me préparez; et, me livrant à vos poursuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval, et je me rendis à Tolède, où je demeurai huit jours, et où véritablement je pris si peu de soin de me cacher, que je ne sais comment je n'ai point été arrêté: car je ne puis croire que le comte de Polan, qui ne songe qu'à me fermer tous les passages, n'ait pas jugé que je pouvais passer par Tolède. Enfin je sortis hier de cette ville, où il semblait que je m'ennuyasse d'être en liberté; et, sans tenir de route assurée, je suis venu jusqu'à cet ermitage, comme un homme qui n'aurait rien à craindre.

Voilà, mon père, ce qui m'occupe. Je vous prie de m'aider de vos conseils.

CHAPITRE XI.

uel homme c'était que le vieil ermite, et comment Gil Blas s'aperçut qu'il était en pays de connaissance.

uand don Alphonse eut achevé le triste cit de ses malheurs, le vieil ermite lui dit: on fils, vous avez eu bien de l'imprudence demeurer si long-temps à Tolède. Je re-rde d'un autre œil que vous tout ce que us m'avez raconté, et votre amour pour raphine me paraît une pure folie. Croyez-oi, il faut oublier cette jeune dame, qui saurait être à vous. Cédez de bonne âce aux obstacles qui vous séparent d'elle, vous livrez à votre étoile, qui, selon utes les apparences, vous promet bien autres aventures. Vous trouverez sans oute quelque jeune personne qui fera sur us la même impression, et dont vous aurez pas tué le frère.

Il allait ajouter à cela beaucoup d'autres oses pour exhorter don Alphonse à pren-

dre patience, lorsque nous vîmes entrer dans l'ermitage un autre ermite chargé d'une besace fort enflée. Il revenait de faire une copieuse quête dans la ville de Cuença. Il paraissait plus jeune que son compagnon, et il avait une barbe rousse et fort épaisse. Soyez le bien-venu, frère Antoine, lui dit le vieil anachorète : quelles nouvelles apportez-vous de la ville ? D'assez mauvaises, répondit le frère rousseau en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre ; ce billet va vous en instruire. Le vieillard l'ouvrit, et, après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritait, il s'écria : Dieu soit loué ! puisque la mèche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de style, poursuivit-il, seigneur don Alphonse, en adressant la parole au jeune cavalier ; vous voyez un homme en butte comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui est une ville à une lieue d'ici, qu'on m'a noirci dans l'esprit de la justice, dont tous les suppôts doivent dès demain se mettre en campagne pour venir dans cet ermitage s'assurer de ma personne. Mais ils ne trou-

Liv. IV. Ch. XI.



Tel que vous me voyez, je ne suis rien moins qu'un hermite et qu'un vieillard.

Choquet inv.t del.t Pauquet sculp.t



veront point le lièvre au gîte. Ce n'est pas la première fois que je me suis vu dans de pareils embarras : grâces à Dieu, je m'en suis presque toujours tiré en homme d'esprit. Je vais me montrer sous une nouvelle forme ; car, tel que vous me voyez, je ne suis rien moins qu'un ermite et qu'un vieillard.

En parlant de cette manière, il se dépouilla de la longue robe qu'il portait, et l'on vit dessous un pourpoint de serge noire avec des manches tailladées. Puis il ôta son bonnet, détacha un cordon qui tenait sa barbe postiche, et prit tout à coup la figure d'un homme de vingt-huit à trente ans. Le frère Antoine, à son exemple, quitta son habit d'ermite, se défit, de la même manière que son compagnon, de sa barbe rousse, et tira d'un vieux coffre de bois à demi pourri une méchante soutanelle dont il se revêtit. Mais représentez-vous ma surprise lorsque je reconnus dans le vieil anachorète le seigneur don Raphaël, et dans le frère Antoine mon très-cher et très-fidèle valet Ambroise de Lamela. Vive Dieu! m'écriai-*je aussi-tôt*, je suis ici, à ce que je vois, en

pays de connaissance. Cela est vrai, seigneur Gil Blas, me dit don Raphaël en riant; vous retrouvez deux de vos amis lorsque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque sujet de vous plaindre de nous; mais oublions le passé, et rendons grâces au ciel qui nous rassemble. Ambroise et moi nous vous offrons nos services; ils ne sont point à mépriser. Ne nous croyez point de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'assassinons personne; nous ne cherchons seulement qu'à vivre aux dépens d'autrui; et si voler est une action injuste, la nécessité en corrige l'injustice. Associez-vous avec nous, et vous mènerez une vie errante. C'est un genre de vie fort agréable quand on sait se conduire prudemment. Ce n'est pas que, malgré toute notre prudence, l'enchaînement des causes secondes ne soit tel quelquefois, qu'il nous arrive de mauvaises aventures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous sommes accoutumés à la variété des temps, aux alternatives de la fortune.

Seigneur cavalier, poursuivit le faux er-

mite en parlant à don Alphonse, nous vous faisons la même proposition, et je ne crois pas que vous deviez la rejeter, dans la situation où vous paraissez être; car, sans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas sans doute beaucoup d'argent? Non, vraiment, dit don Alphonse; et cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Eh bien, reprit don Raphaël, ne nous quittez donc point : vous ne sauriez mieux faire que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, et nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connaissons presque toute l'Espagne, pour l'avoir parcourue; nous savons où sont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à servir d'asile contre les brutalités de la justice. Don Alphonse les remercia de leur bonne volonté; et, se trouvant effectivement sans argent, sans ressource, il se résolut à les accompagner. Je m'y déterminai aussi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme, pour qui je me sentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convînmes tous quatre d'aller en-

semble, et de ne nous point sép
mis en délibération si nous p
l'heure même, ou si nous don
paravant quelques atteintes à
pleine d'un excellent vin, que
toine avait apportée de la ville
le jour précédent : mais Rapha
celui qui avait le plus d'expérie
senta qu'il fallait avant toutes ch
à notre sûreté; qu'il était d'avi
marchassions toute la nuit pou
bois fort épais qui était entre V
Almodabar; que nous ferions l
endroit, où, nous voyant sans i
nous passerions la journée à nc
Cet avis fut approuvé. Alors les f
firent deux paquets de toutes le
provisions qu'ils avaient, et les
équilibre sur le cheval de don
Cela se fit avec une extrême
Après quoi nous nous éloignâ
mitage, laissant en proie à la
deux robes d'ermite avec la bai
et la barbe rousse, deux grabats
un mauvais coffre, deux vieille
paille, et l'image de S. Pacôm

Nous marchâmes toute la nuit, et nous commencions à nous sentir fort fatigués, lorsqu'à la pointe du jour nous aperçûmes le bois où tendaient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots lassés d'une longue navigation. Nous prîmes courage, et nous arrivâmes enfin au bout de notre carrière avant le lever du soleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, et nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, sur un gazon entouré de plusieurs gros chênes dont les branches entremêlées formaient une voûte que la chaleur du jour ne pouvait percer. Nous débridâmes le cheval pour le laisser paître, après l'avoir déchargé. Nous nous assîmes; nous tirâmes de la besace du frère Antoine quelques grosses pièces de pain avec plusieurs morceaux de viandes rôties, et nous nous mîmes à nous en escrimer comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins, quelque appétit que nous eussions, nous cessions souvent de manger pour donner des accolades à l'outre, qui ne faisait que passer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, don Raphaël dit à

don Alphonse : Seigneur cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il est juste que je vous raconte aussi l'histoire de ma vie avec la même sincérité. Vous me ferez plaisir, répondit le jeune homme. Et à moi particulièrement, m'écriai-je : j'ai une extrême curiosité d'entendre vos aventures ; je ne doute pas qu'elles ne soient dignes d'être écoutées. Je vous en réponds, répliqua don Raphaël, et je prétends bien les écrire un jour. Ce sera l'amusement de ma vieillesse ; car je suis encore jeune, et je veux grossir le volume. Mais nous sommes fatigués ; délassons-nous par quelques heures de sommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroise veillera, de peur de surprise, et tantôt à son tour il dormira. Quoique nous soyons, ce me semble, ici fort en sûreté, il est toujours bon de se tenir sur ses gardes. En achevant ces mots, il s'étendit sur l'herbe. Don Alphonse fit la même chose ; je suivis leur exemple ; et Lamela se mit en sentinelle.

Don Alphonse, au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ses malheurs, et je ne pus fermer l'œil. Pour don Raphaël, il

s'endormit biéntôt. Mais il se réveilla une heure après, et, nous voyant disposés à l'écouter, il dit à Lamela : Mon ami Ambroise, tu peux présentement goûter la douceur du sommeil. Non, non, répondit Lamela, je n'ai point envie de dormir; et bien que je sache tous les événemens de votre vie, ils sont si instructifs pour les personnes de notre profession, que je serai bien aise de les entendre encore raconter. Aussitôt don Raphaël commença dans ces termes l'histoire de sa vie.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE ET DU SECOND VOLUME.

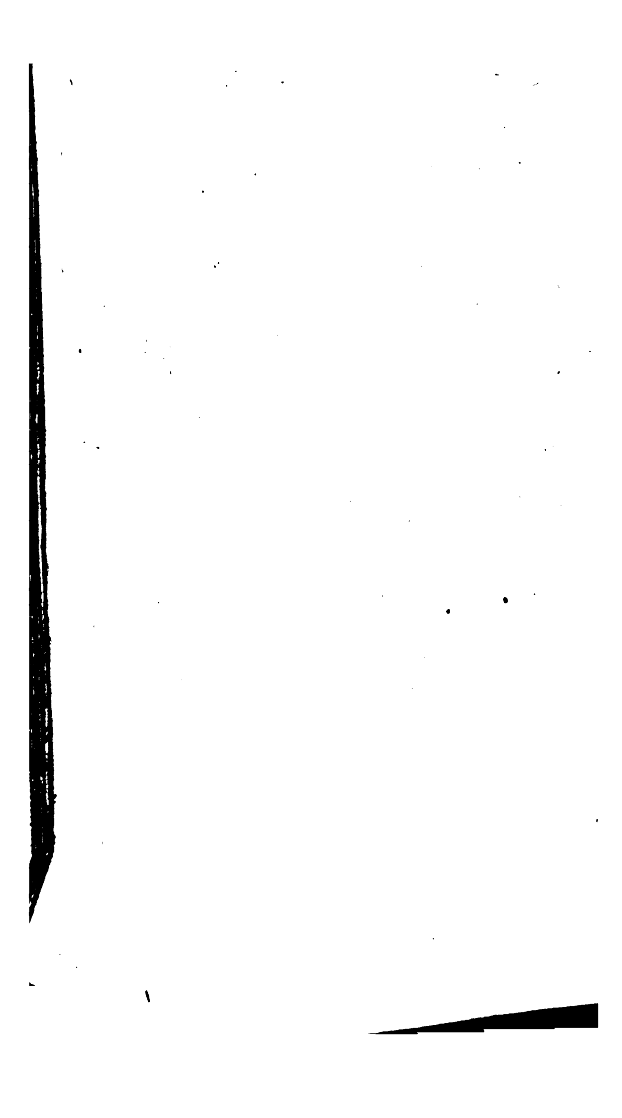


TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE SECOND VOLUME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈ

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

